

LES

Variétés Amusantes

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES
DONT 150 MIS DANS LE COMMERCE





2e THÉATRE DES VARIÉTÉS AMUSANTES

Boulevard du Temple

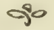
L.-HENRY LECOMTE

Histoire
DES
Théâtres de Paris

LES

Variétés Amusantes

1778-1789 — 1793-1798 — 1803-1804 — 1815



PARIS

H. DARAGON, ÉDITEUR

30, Rue Duperré (IXe)

1908

Premier Théâtre
DES
VARIÉTÉS AMUSANTES
1778-1789

Très florissante au temps de l'Opéra-Comique, la Foire Saint-Laurent (1) avait, après 1762, date de la réunion de ce théâtre avec la Comédie-Italienne, rapidement décliné. Elle était, en 1777, si peu suivie que sa disparition semblait prochaine. Un événement imprévu la sauva. Dans la nuit du 22 au 23 septembre, le feu détruisit toutes les baraques, boutiques et salles de la Foire Saint-Ovide, établie sur la place Louis XV (aujourd'hui place de la Concorde). Le désastre était si grand qu'il fut jugé irréparable. On supprima donc la Foire Saint-Ovide en décidant, comme compensation, d'essayer de rendre à la Foire Saint-Laurent sa vogue passée. Un marchand de bois, Joseph Gevaudan, qui venait d'acquérir en bloc les terrains appartenant aux prêtres

(1) Cette foire, organisée en 1663, occupait, au-dessus de l'église Saint-Laurent, l'espace compris entre la rue du faubourg Saint-Denis et celle du faubourg Saint-Martin; elle s'ouvrait le 28 juin, veille de Saint-Pierre, et durait jusqu'au 29 septembre, jour de la Saint-Michel.

de Saint-Lazare, fut conséquemment invité à y percer de larges rues et à construire des bâtiments neufs pour les loges des marchands. Une chaussée bien pavée y servait de promenoir et, à chaque extrémité, se trouvaient, sous des guérites, des pompes prêtes à éteindre les incendies possibles. Les industriels enfin furent encouragés à donner des divertissements variés et les troupes foraines invitées à représenter tous les jours.

Les spectacles, selon l'ancien système, devaient occuper un préau spécial, à l'extrémité de la promenade centrale. Locataires assidus des foires, les Grands-Danseurs du roi et l'Ambigu-Comique n'y retinrent pourtant point de places ; M. Le Noir, lieutenant-général de police, regrettait leur absence quand un sieur Louis Lécluze de Thilloy sollicita de lui un privilège qu'il s'empressa d'accorder.

Lécluze était, pour les Parisiens, une ancienne connaissance. Né en 1711, il avait, de 1737 à 1745, figuré brillamment dans la troupe de Pontau, puis s'était fait dentiste sans cesser d'exercer, au profit de la haute société, son talent de grime et d'imitateur. Son intention, en fondant un théâtre, était d'y donner des pièces poissardes, des pantomimes à décors et des divertissements ; aussi fit-il aux auteurs « courant ces diverses carrières » un appel aussitôt entendu.

La Foire Saint-Laurent, reconstituée, ouvrit solennellement le 17 août 1778, sous la présidence de M. Le Noir, mais c'est le 30 seulement que fut inaugurée l'entreprise de Lécluze.

Outre le directeur, la troupe comptait alors MM. Volange, Pénancier, Beaulieu, Beaubourg, Boucher, Desmazures, Carrelus, Sévin, Jaymond ; Mlles Destrées, Bisson, Prieur et Sévin.

Le prix des places était ainsi fixé :

Premières loges . . .	3 livres
Parquet et balcons . .	30 sols
Deuxièmes loges. . .	20 »
Parterre	12 »

L'affiche du premier soir annonçait un *Prologue d'ouverture*, *Les Talismans*, comédie en un acte, *La Pipe cassée*, pièce posthume de Vadé en trois actes, en vers, et un *Divertissement* Tout ce qu'on sait de ces ouvrages, c'est que, dans *la Pipe cassée*, Lécluze joua la poissarde Nicole et qu'un nombreux public l'y applaudit.

Ce début effectué, Lécluze, obéissant aux ordonnances, donna dans le préau forain des représentations quotidiennes. Son répertoire s'accrut vite ; nous l'établirons pour la première fois en analysant les pièces publiées (1) ou recueillies par des collectionneurs, en donnant les distributions connues, et en signalant les débuts des artistes enlevés par Lécluze aux entreprises rivales.

(1) Beaucoup de ces pièces ne portent point de noms d'auteurs ou donnent, pour les premières représentations, des dates inexactes; nous compléterons ou rectifierons leurs titres.

7 septembre : *Le Coffre, ou le Médecin de Cadix*, comédie en un acte (par J. Piccini).

Sangrado, médecin de Cadix, avait promis sa fille Lucile au jeune Valère, mais, changeant d'avis, il reprend sa parole pour l'engager au vieux Capricorne, oncle et tuteur de l'évincé. La raison de cette volte-face est que Capricorne, astrologue renommé, fait dans ses almanachs de très belles réclames au docteur. Valère, que les deux compères croient bien loin, habite Cadix. Profitant d'une absence du médecin, il pénètre chez Lucile, dont il sait être aimé ; mais le retour inopiné de Sangrado l'oblige à se cacher dans le coffre où le docteur met tous ses instruments. Or, voici qu'un laquais vient quérir Sangrado pour le gouverneur blessé ; c'est là une intéressante pratique, aussi n'hésite-t-il pas à l'aller voir, bien qu'il doive pour cela subir trois heures de traversée. Mais il fait emporter son coffre, et l'on devine de quelles angoisses sont assiégées Lucile et Lisette, sa suivante-complice. Heureusement la mer, de méchante humeur, rejette la chaloupe au rivage et Sangrado rentre chez lui en maugréant. Inquiet pour ses instruments, il ouvre le coffre qui les contient, et Valère en sort avec un empressement compréhensible. Croyant avoir affaire au diable ou au fantôme d'un des malades tués par lui, le docteur s'agenouille devant le jeune homme, et celui-ci l'enferme à son tour dans le meuble. Sangrado fait là de sages réflexions, si bien que, quand on le délivre, il accueille sans colère l'amoureux et lui donne sa fille. Capricorne, chassé, se vengera dans ses almanachs.

Anecdote plaisante, contée avec adresse. Elle réussit, et le public couvrit d'applaudissements cette prière dite par l'acteur principal : « Messieurs, daignez vous intéresser à notre coffre ; les frais indispensables d'un nouvel établissement l'ont totalement

vidé, ce n'est que par votre assiduité à nos jeux que nous pourrons le remplir. » (1).

13 septembre : *Les Mariages par rencontre, ou la Fête de Saint-Cloud*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

14 septembre : Lécluze intercale, dans *la Pipe cassée, Le Postillon Sans-Chagrin* scène dialoguée de sa composition que, malgré ses soixante-sept ans, il joue avec verve.

16 septembre : *Les Marchands égyptiens*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

19 septembre : Lécluze ajoute, au *Postillon, La Fileuse*, scène dont il est aussi l'auteur et qu'il rend admirablement.

30 septembre : *La Soirée du bois de Boulogne*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

3 octobre : *Le Nœud d'amour*, comédie en 1 acte, par M. de M*** (Maurin de Pompigny).

M. Bonhumain . . .	MM. Pénancier
M. Tamarin	Beaubourg.
Le chevalier Sandis .	Boucher.
Colin	Desmazures.
La mère Bazu . . .	Mlles Destrées.
Babet	Bisson.

La scène se passe dans un village. En abolissant le droit du seigneur, la marquise, maîtresse du pays, a établi pour

(1) Toutes les pièces jouées aux Variétés Amusantes, de 1778 à la fin de 1784, se terminent, comme celle-ci, par un appel à l'indulgence ou à l'assiduité des spectateurs.

usage que toute jeune fille devrait, de sept à quinze ans, porter un nœud de ruban sans souffrir que personne le dénoue. Sa quinzième année accomplie, elle peut permettre à celui qu'elle a remarqué de tenter l'entreprise ; en cas de succès, il épouse. Babet a l'âge voulu et trois galants prétendent à la possession de son nœud. Ce sont le chevalier Sandis, que protège la marquise, Tamarin, honnête apothicaire bien vu de la mère Bazu, tante de la fillette, et le jeune gars Colin. Pour ne favoriser personne, Babet demande que le sort décide de l'ordre dans lequel les épreuves auront lieu. C'est Colin qui tire le numéro 1 et c'est lui qui profite d'abord des cinq minutes accordées à chaque concurrent ; mais ni lui ni les autres n'arrivent à un bon résultat. Babet alors demande un quart d'heure pour se consulter, mais Colin trouble sa solitude. Voulant l'éloigner elle feint de dormir, mais le hardi galant lui dérobe le nœud symbolique. Elle se réveille pour le prier de le lui rendre et Colin y consent : « Alors, je te le donne ! » dit gentiment Babet. Colin sera l'époux de la fillette dotée de cent louis par la bonne marquise.

Tableau dont la touche manque un peu de finesse, mais qui pourtant est agréable ; le ballet champêtre qui le couronnait fit surtout son succès.

12 octobre : *Tenir vaut mieux que promettre*, comédie-proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

Lécluze clôtura, le 21 octobre, sa première campagne dramatique. Elle lui avait été si favorable qu'il la voulut reprendre en plein Paris. Il acquit dans cette intention, pour 24.000 livres, un terrain situé rue de Bondy, au coin de celle de Lancry, où avait été jusque-là un quartier de gardes-françaises.

La construction d'un théâtre en bois y fut aussitôt décidée. En attendant qu'il pût servir, Lécluze loua pour sa troupe une salle du Waux-Hall, bâti en 1764 sur le boulevard Saint-Martin par l'artificier Torré. C'est le 25 octobre qu'elle s'installa dans ce local, ambitieusement nommé *Salon de l'Ambassadeur* : elle y devait, comme à la Foire, multiplier les pièces nouvelles.

25 octobre : *Les Deux Cousins*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

2 novembre : *Madame Engueule, ou les Accords poissards*, comédie-parade en 1 acte (par Pierre Boudin).

Madame Engueule, marchande de poissons, veut donner sa fille Suzon à Nigaudet, commis de barrière. Suzon, préférant le batelier Lavigueur, organise avec ce dernier un complot pour l'exécution duquel elle dérobe le magot de sa mère. Un faux sergent feint ensuite d'enrôler Cadet, frère de Suzon, afin que Lavigueur promette à Mme Engueule de lui rendre son fils si elle veut consentir à l'union des amants. La poissarde, qui adore Cadet, accepte le marché, et tout finit par des couplets grivois.

Cette pièce, éditée en 1754, avait été jouée le 22 juillet 1772 sur le théâtre particulier de Mlle Guimard, danseuse de l'Opéra. Elle plut au vrai public comme un vivant tableau des mœurs populaires.

2 novembre : *La Bonte des hommes et la Finesse des femmes*, divertissement-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

7 novembre : *Le Bouquet d'amour*, comédie en 1 acte, précédée de *La Réunion de l'hymen et de l'amour*, prologue, par Maurin de Pompigny. — *Non imprimée*;

13 novembre : *L'Amour au village, ou le Villageois qui cherche son veau*, comédie en 1 acte, par Guillemain. — *Non imprimée*;

16 novembre : *Le Souper du Gros-Caillou*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée*;

23 novembre : *La Fête de la Rose*, pièce allégorique en 1 acte, par Dorvigny. — *Non imprimée*.

2 décembre : *La Bataille d'Antioche, ou Gargamelle vaincu*, tragédie burlesque en 1 acte, par Fonpré de Fracansalle.

Gargamelle . . .	MM.	BEAUBOURG.
Grégoire		SÉVIN,
Girofle		BEAULIEU.
Muscadin		PÉNANCIER.
Gonzinet		JAYMONT.
Canelle.	Mlles	PRIEUR.
Persillette. . . .		SÉVIN.

La princesse Canelle a été prise par les soldats de Gargamelle, roi de Bombault. Bien qu'aimant fort la bonne chère, ce monarque est de complexion amoureuse ; il s'éprend de Canelle et veut faire d'elle son épouse. La princesse le refuse parce qu'elle a donné sa foi à Girofle, prince d'Antioche. Celui-ci, informé de la captivité de sa fiancée, se présente sous l'aspect d'un ambassadeur pour demander à Gargamelle la liberté de Canelle. Le roi de Bombault refusant, il se dévoile et menace de la conquérir par les armes. Une guerre n'effraie point Gargamelle, vainqueur déjà de divers peuples. On se bat donc, mais, saisi d'une peur subite, Gargamelle faiblit devant Girofle qui le



fait choir dans un ruisseau. On le croit mortellement blessé, et lui-même, faisant son *mea culpa*, unit Girofle à Canelle. Cette action le remet sur pied : il cherchera, dans les plaisirs de la table, la guérison des blessures faites à son corps et à son amour-propre.

Tout le comique de cet ouvrage, célèbre dans le répertoire bouffon, est dans le style, parodiant en phrases triviales mainte tirade des chefs-d'œuvre tragiques.

5 décembre : *Le Port de Londres,* ballet-pantomime comique en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

12 décembre : *Les Deux Cassettes, ou Une Nuit de Paris,* comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

26 décembre : *La Tendresse villageoise*, comédie en 2 actes, mêlée de vaudevilles et de divertissements, à l'occasion de l'heureux accouchement de la Reine, par Person de Berainville.

Mathurin, vigneron, a été blessé par un cerf, mais le bonheur de sa famille est sorti de cet accident. Le prince et la princesse, possesseurs de la chasse, lui ont effectivement donné une bourse pleine de louis, sous lesquels est un contrat de rente. L'argent servira à établir Toinon, sa fille, qui aime certain Lucas et est aimée de lui. On attend, pour signer le contrat, l'accouchement de la princesse, parce qu'on veut faire coïncider noce et naissance ; mais, quand l'artillerie annonce celle-ci, les paysans, au lieu de songer au notaire, se précipitent vers le château pour féliciter l'heureux prince. Une fête alors s'organise devant le portrait de la princesse qu'ils ne peuvent voir qu'en effigie, fête composée de chants, de danses, de détonations d'artifices, et que terminent ces deux couplets :

Mes enfants, chantons tour à tour
Le bonheur et la bienfaisance,
Le zèle et la reconnaissance
Nous rassemblent en ce beau jour.
Que chacun à jamais répète
Dans les transports de son amour :
Vive Louis, vive Antoinette !

Dans c't'objet si cher à not' cœur,
De la vertu j'voyons l'modèle,
Son époux, vertueux comme elle,
Ne travaille qu'à not' bonheur.
Que chacun à part soi répète,
Dans les transports de son ardeur :
Vive Louis, vive Antoinette !

A-propos banal, succès de circonstance.

1er janvier 1779 : *L'Impromptu du sentiment*, pièce en 1 acte, avec divertissement, à l'occasion de l'heureuse naissance, par ***. — *Non imprimée.*

Quel que fût le zèle de Lécluze pour conquérir la sympathie publique, il ne pouvait en espérer le très prompt résultat commandé par sa maigre fortune. La salle qu'il faisait bâtir s'achevait et l'on s'attendait à lui en voir prendre possession quand, le 4 janvier, son affiche annonça un *relâche* motivé par la rigueur de la saison. L'hiver n'était là qu'un prétexte, et l'on apprit bientôt que, couvert de dettes, Lécluze avait cherché refuge au Temple, lieu d'asile pour les insolvables.

Le privilège dont il restait nanti avait quelque valeur ; une association composée de François-Duval

Malter, ancien danseur de l'Opéra, Hamoire aîné, danseur, et Hamoire jeune, musicien, en eut envie et fit, pour l'obtenir, d'actives démarches auprès du Secrétaire d'Etat pour le département de Paris et du Lieutenant-général de police. On les agréa, à condition toutefois qu'ils paieraient les dettes de Lécluze, montant à 44.822 livres 11 sols 10 deniers, qu'ils feraient à leur prédécesseur une pension annuelle de 4.000 livres (1) et qu'ils compteraient au sieur Bigottini, à qui l'on avait fait espérer la direction vacante, 6.000 livres d'indemnité. Pour remplir ces obligations, le trio dut recourir aux fonds d'un marchand de charbon nommé Lemercier. Quatre directeurs géraient donc l'entreprise quand on l'installa dans la salle nouvelle dont il n'existe, par malheur, aucune gravure ni description. C'est le 12 avril 1779 que le *Théâtre du sieur Lécluze* en prit possession avec ce programme :

Le Retour à la lumière, prologue en 1 acte, par ***
— *Non imprimé.*

La Fête de Saint-Cloud,

La Bataille d'Antioche, et

Le Jugement de Pâris, mélodrame en 1 acte, mêlé de danses et de musique, par Moline.

Jupiter	MM. SAINVILLE (*début*).
Mercure . . .	CURIE (*début*).

(1) Grâce à cette rente, Lécluze vécut paisiblement jusqu'au printemps de 1792. Ses *Œuvres badines*, réunies à celles de Vadé, ont été publiées en l'an VII et à plusieurs autres dates.

Junon	Mmes PRIEUR.
Vénus	MARTIN (*début*).
Pallas	SAINVILLE (*début*).
Pâris	WALCOM (*début*).
L'Amour . . .	BONNET (*début*).
La Discorde . .	SÉVIN.

Un festin auquel assistent les dieux est donné pour les noces de Thétis avec Pelée. La Discorde le trouble en secouant son flambeau. Junon, Vénus et Pallas quittent alors la table. Devant elles la Discorde jette une pomme d'or, que Mercure ramasse pour lire cette inscription qu'elle porte : « A la plus belle ! » Les trois déesses la réclament ensemble, Junon comme épouse de Jupiter, Pallas comme sa fille, Vénus au nom des droits que tous lui reconnaissent. Instruit de leur querelle, Jupiter décide qu'elle sera jugée par le pâtre troyen qui garde les troupeaux sur le mont Ida. Mercure conduit les rivales en Phrygie, et Pâris est sommé d'adjuger la pomme. Le berger un instant hésite, car Junon offre de le faire roi et Pallas de le rendre invincible ; Vénus lui promet l'amour d'Hélène, fille de Léda, et c'est elle qu'il couronne. Les deux vaincues menacent Pâris de leur colère, mais Vénus appelle son fils et Cupidon couvre le pâtre de ses ailes protectrices.

Acte sans invention, mais contenant d'agréables scènes que l'on applaudit. — *Non imprimé.*

Nombre de nouveautés suivirent.

19 avril ; *Le Jaloux d'Estramadoure*, comédie en 1 acte (par Boisset).

Pandolphe aime sa pupille Clémentine et veut l'épouser. A son tuteur la fillette préfère de beaucoup Don Alphonse, qui lui propose par lettre un enlèvement. Clémentine refuse, et sa résistance désespère l'amant que son valet Crispin

réconforte en l'assurant d'un prompt succès. Pour amadouer la belle, Pandolphe imagine de lui donner une fête nocturne. Arlequin, son valet, réquisitionne à cet effet tous les chanteurs et baladins que contient la ville. Dans leur troupe figure un ours superbe et fort bien dressé. Cet ours, conduit par Crispin, n'est autre que Don Alphonse qui, après quelques exercices, grimpe lestement, par une échelle, sur le balcon de Clémentine. Un instant charmé, Pandolphe comprend bientôt qu'on l'a pris pour dupe et veut appeler les juges, mais Don Alphonse menace de lui faire rendre ses comptes de tutelle et, pour éviter ce désastre, le bonhomme s'enfuit ; une fois encore la jeunesse et l'amour ont triomphé de la caducité jalouse.

Donnée peu neuve et développée de médiocre façon : demi-succès.

24 avril : *Les Folies à la mode*, comédie en 1 acte, par Dorvigny (1).

Le baron de Noblisgouth.	MM.	Beaubourg.
Le comte d'Ansberg . .		Dobigny (*début*).
Le comte de Coloresqui .		Sévin.
Le baron de Vanderchatz.		Pénancier.
Milord Galopesdorf. . .		Le Brun (*début*).
M. Chevron-Brisé . . .		Dorvigny.
Champagne		Jaymond.
Ernestine	Mlles	Verneuil (*début*).
Fleurinette		Désirée (*début*).

Le baron de Noblisgouth songe à marier sa fille Ernestine, mais, très entiché de noblesse, il ne veut la donner qu'à un

(1) Dorvigny, qui venait de province et avait alors 37 ans, parut pour la première fois à Paris dans un rôle secondaire de cette pièce. C'est surtout comme auteur qu'il devait rendre, aux Variétés Amusantes, d'importants services.

homme possédant de très vieux parchemins. C'est là le cas de trois prétendants étrangers, dont le généalogiste Chevron-Brisé a pour mission d'examiner les titres. Aucun d'eux n'ayant eu l'idée d'acheter le juge, celui-ci leur trouve un égal mérite. Plus avisé, le comte français d'Ansberg remet, en même temps que ses titres, une lourde bourse à Chevron et s'assure ainsi non seulement un rapport favorable mais son entier concours. D'Ansberg, qu'aime Ernestine, a de plus la chance d'avoir en Champagne un très adroit valet. Chacun des nobles étrangers est atteint d'une folie à la mode. Coloresqui, italien, est fou de la peinture, Vanderchatz, hollandais, fou des chiens, Galopesdorf, anglais, fou des chevaux. Tablant sur ces faiblesses, Champagne découvre une toile de maître, un chien de chasse et une jument dont les trois fous s'engouent, mais il déclare ne les vouloir vendre qu'à des gens décidés à rester célibataires. Venant à la rescousse, Chevron-Brisé déclare faussement aux mêmes que Noblisgouth impose pour condition à son futur gendre un renoncement à toute manie. Tenant cela pour tyrannique, les étrangers prennent par lettres congé du baron, et d'Ansberg, resté seul, devient l'époux d'Ernestine.

Favorable sujet, traité avec adresse, et bien accueilli.

3o avril : *Les Amours de Montmartre*, comédie en 1 acte, en vers, par Fonpré de Fracansalle.

L'Echaudé, pâtissier de Montmartre, a pour garçon Patronet et pour cuisinier Saligot. Le premier, gâte-pâte, est très mal vu de son patron ; Saligot, au contraire, a un talent tel que l'Echaudé lui veut donner en mariage sa fille Briochette. Mais celle-ci a choisi d'avance, et c'est à Patronet qu'elle a donné son cœur avec ses dépendances. L'Echaudé, à qui Briochette ose tenir tête, met à la porte le gênant

Patronet ; ce garçon vexé propose à Saligot un combat singulier, puis, après réflexion, trouve meilleur d'enlever nuitamment sa maîtresse. On poursuit les amants pour les ramener, confus, chez L'Echaudé. Le bailli de Montmartre, invité du pâtissier, se charge de l'enquête ; elle révèle, à sa grande surprise, que Patronet et Saligot sont deux enfants abandonnés jadis par lui à Cancale. Aucune rivalité ne peut plus exister entre les frères : Patronet épousera Briochette, et Saligot s'accommodera de Dariolette, sœur puînée de son ex-promise.

Ecrite dans la même note que *la Bataille d'Antioche*, cette drôlerie est, comme elle, demeurée fameuse. On la joua maintes fois, et elle entra plus tard au répertoire de nombreuses petites scènes.

1er mai : *Le Mai*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Pour fêter leur seigneur qu'ils adorent, les habitants d'un village lui veulent offrir un Mai. C'est le magister qui organise cette cérémonie et il s'en acquitte à la satisfaction de tous sauf pourtant du paysan Lucas que, trouvant trop bête, il exclut du cortège en révoquant en outre la promesse qu'il lui avait faite de le prendre pour gendre. Mais, si Lucas est dépourvu d'esprit, il ne manque pas de cœur, et il le prouve en s'engageant pour avoir le droit de porter le Mai avec d'autres soldats. Attendri par ce trait, le magister promet à nouveau de lui donner sa fille Jeannette après la première campagne. Lucas ne subira point les ennuis de l'attente, un aimable officier signe son congé et, aux applaudissements de tous, il donne à Jeannette le baiser des fiançailles.

Frais tableau, inspiré d'un bon sentiment, et dont la réussite fut complète.

14 mai : *Les Consultations*, comédie en 1 acte, par Desbuissons.

M. du Plaidoyer, avocat consultant, attend dans son cabinet les clients que le hasard voudra bien lui envoyer. C'est un renard que guide surtout l'intérêt, aussi n'accepte-t-il que des causes productives. De cette nature sont celles que lui exposent successivement une Plaideuse voulant se séparer de biens de son mari trop regardant sur la dépense, un Financier joué par une fille, une Danseuse qu'après essai les directeurs de l'Opéra ne veulent plus engager, un Avare mystifié par des parents, un Mari accusant sa femme de l'avoir trop tôt rendu père, deux Amants désireux de s'unir contre le gré de leurs familles, un Suisse ignorant, qui veut contraindre un lunettier à lui vendre des besicles faisant lire, enfin une Poissarde subornée par ce Suisse et qui demande réparation par le mariage. Tous ces personnages écoutés, l'avocat lève l'audience en se frottant les mains et en souhaitant d'avoir, les jours suivants, aussi nombreuse clientèle.

Dans ce genre d'ouvrages, le succès dépend surtout de l'interprétation : elle ne pouvait ici qu'aider l'auteur, car les huit rôles épisodiques étaient tenus par Volange, comédien expert dont nous aurons bientôt à parler longuement.

24 mai : *Arlequin marchand de poupées, ou le Pygmalion moderne*, pièce en 1 acte, mêlée de musique, par Guillemain.

Arlequin qui essaie vainement de confectionner une poupée gentille, se rappelle soudain que son armoire contient un chef-d'œuvre du genre. Il la sort du meuble et tombe en extase devant elle. — « Ah ! dit-il, si cela marchait, si

cela vivait ! » — Et il invoque le savant Bienfait, père des marionnettes de la Foire Saint-Laurent, pour qu'il donne une âme à la sienne. O surprise ! la poupée s'anime, se promène et danse. — « Bonjour, Catin charmante, fait alors Arlequin, comme je vais t'aimer et comme nous gagnerons de l'argent ensemble ! »

Parodie du *Pygmalion* de Jean-Jacques Rousseau, cette bluette musicale obtint des bravos, mais resta manuscrite.

31 mai : *Le Dindon rôti*, ambigu-comique en 1 acte, en vers, par Guillemain.

Roi d'un pays imaginaire, Ogul, bien que malade, veut souper avec un dindon rôti. La reine Astarbé objecte qu'une médecine conviendrait mieux à son époux, et leur fils Gulistan, partageant cet avis, décommande le rôt. Ogul tient à son idée, et Bonneau, confident en même temps que maître d'hôtel, met au point la volaille. Mais, au moment où l'on débroche, le médecin Diafoirus et ses aides inondent la pièce d'une liqueur fétide. Fureur d'Ogul et lutte des deux partis. Gulistan, excité par la princesse Oriane qu'il aime, devient le plus mauvais des fils et veut déposséder son père...

Y parvient-il ? Nous ne saurions le dire, car le manuscrit qui nous fournit cette analyse ne contient point la scène finale. Acte drôle, au total, mais dont le sort fut peu brillant. — *Non imprimé.*

Imitant l'exemple de Nicolet et d'Audinot, ses voisins, le Théâtre de Lécluze donna, à partir du 3 juin 1779, deux représentations par jour.

La première, commençant entre 5 et 6 heures, finissait à 9 heures; la seconde débutait à 10 heures pour se terminer en pleine nuit. Pour des raisons que l'on devine, les spectacles nocturnes étaient fort suivis par les jeunes gens et par les filles ; nos directeurs en devaient profiter d'autant plus qu'ils les instituèrent à la veille d'un succès aussi grand qu'imprévu.

11 juin : *Les Battus paient l'amende*, comédie-proverbe en 1 acte, par Dorvigny.

La scène se passe dans un carrefour où sont, à gauche la boutique du fripier Ragot, à droite l'échoppe du savetier Simon, au fond, le bureau d'un commissaire. Ragot emploie, comme garçon de boutique, un niais au langage bizarre nommé Janot. Pour son repas du soir le fripier a envoyé cuire, chez un pâtissier voisin, un petit gigot qu'on charge Janot d'aller reprendre. A court de monnaie, Mme Ragot confie au garçon un écu de six francs, sur lequel il devra payer deux sous pour la cuisson et dix sous pour l'achat d'une bouteille de vin. Il fait nuit quand Janot, muni d'une lanterne, sort pour faire ses deux commissions. Mais, en levant le nez en l'air, il aperçoit à la fenêtre d'en face Suzon, fille du savetier Simon. Galant à sa manière, il la salue, lui propose d'aller, le lendemain dimanche, manger des beignets à Saint-Cloud, et lui rappelle qu'elle a promis de l'embrasser s'il faisait reprendre une maille à ses bas; l'ouvrage est terminé et il est prêt à le livrer au prix convenu. Trop bien élevée pour embrasser un homme dans la rue, Suzon imagine une combinaison : Janot éteindra sa lanterne et elle lui jettera la clef de l'allée pour qu'il puisse l'y rejoindre un instant. Par malheur, Simon la surprend et se substitue à elle. — « Jetez donc la clef! » crie d'en bas le garçon. — « Tiens, attrape ! » dit le savetier en dégui-

sant sa voix, et il lui répand sur le corps tout le contenu d'un vase de nuit. Surprise de Janot qui croit à une mauvaise farce de Suzon et dont l'étonnement devient de la colère en percevant l'odeur exhalée par la chose reçue. — « *C'en est !* » — Il va rentrer pour informer Mme Ragot quand il se heurte au rat-de cave Dodinet, son ami, auquel il s'empresse de conter l'aventure. — « Bonne affaire pour toi, déclare Dodinet, fais une plainte chez le commissaire et tu auras de bons dédommagements ». — Enchanté du conseil, Janot le suit à l'instant même. Le commissaire n'est point chez lui, mais son clerc reçoit l'arrosé duquel il exige, pour écouter sa plainte, une provision de vingt-quatre sous. Janot n'a sur lui que l'écu de Mme Ragot, il le change pour payer la somme et entame son récit : « On m'a jeté par la fenêtre... » Sur quoi le clerc l'interrompt : « C'est une affaire criminelle que cela, le tarif est plus fort, versez encore trente six sous. » Maugréant, Janot s'exécute et abandonne en outre le reste des six francs pour citer les témoins qu'on lui dit nécessaires. Puis, quand le clerc l'a congédié avec de belles promesses, il se rend chez son pâtissier espérant obtenir crédit ; mais, indisposé par l'odeur qu'il répand, le boutiquier refuse et le chasse à coups de torchon. Force est au pauvre diable de rentrer sans gigot ni vin chez son maître qui, furieux de la perte de l'écu, le met à la porte en lui jetant dédaigneusement ses hardes. Affamé et transi, Janot entre en rage contre Suzon qu'il accuse toujours de l'offense initiale et, pour se venger d'elle, il ramasse des pierres et les lance dans ses vitres. Au bruit, le savetier Simon ouvre sa fenêtre, interpelle Janot et, nargué par lui, descend dans la rue où il le rosse avec un tire-pied. — « Au guet! au voleur! » crie le garçon meurtri. « Au voleur! au guet! » clament en écho Simon, rentré chez lui, les deux Ragot groupés à leur balcon, Suzon elle-même. Le guet arrive, bientôt suivi du clerc qui, reconnaissant Janot, lui demande s'il veut porter une autre plainte. C'est Simon qui répond en accusant Janot d'avoir cassé ses vitres : cela met le garçon dans le cas de payer le dommage ainsi qu'une amende ou d'aller en prison. Janot n'a plus d'argent, mais

le paquet contenant ses hardes fera l'affaire : on le vendra le lendemain, et, quand on aura payé les vitres cassées et les frais, s'il y a du reste, on le lui remettra. Il faut quoi qu'il en ait, que Janot consente à cet arrangement. — « Ah ! s'écrie l'innocent quand ses adversaires l'ont quitté avec d'ironiques bonsoirs, tout ça me rappelle ce que me disait ma pauvre mère, du temps que j'allais à l'école ; quand je revenais me plaindre à elle avec l'oreille déchirée, j'attrapais encore le fouet par-dessus le marché. Eh bien! c'est la même chose à présent. Les grands comme les petits, les enfants comme les personnes, dans le monde comme à l'école, on a beau venir se plaindre d'avoir eu des coups, autant de pris : c'est toujours les battus qui paient l'amende ! »

Cette farce grosse, mais hilarante, fit courir tout Paris. Il faut, pour apprécier justement son crédit, consulter les Mémoires du temps.

Bachaumont écrit, à la date du 16 août :

Un M. Dorvigny, pauvre diable sifflé, hué sans relâche aux Italiens, s'est retourné du côté des boulevards et a présenté au spectacle de Lécluze une niaiserie intitulée *Les Battus paient l'amende*, facétie misérable que l'acteur Volange fait tellement valoir qu'elle était hier soir à sa 90e représentation. Non seulement le peuple y court en foule, mais la ville et la cour. Les plus grands en raffolent ; les graves magistrats, les évêques y vont en loge grillée. Les ministres y ont assisté, le comte de Maurepas surtout, grand amateur de farce. On a même prétendu qué celle-ci était de sa composition, et cette anecdote n'a pas peu contribué à en soutenir et augmenter la vogue.

Après les ministres, la famille royale eut envie de connaître Janot. La troupe parisienne fut à cet effet mandée à Versailles par Mlle Montansier, mais les

grands personnages montrèrent peu d'enthousiasme ; on entendit même Louis XVI s'écrier : « N'est-ce que cela ? » — Cette critique auguste n'influa point sur un succès que 142 représentations consécutives affirmèrent

Quelles étaient les raisons d'une aussi grande fortune ? Le comique du sujet, la vérité des détails et la morale juste, philosophique, perçant malgré tout une enveloppe grossière. Pour la foule, Janot, faible et rossé, personnifiait évidemment les malheureux taillables et toujours dupes. Puis ce Janot, avait pour interprète un homme de réel mérite. Nous avons parlé, à propos des *Consultations*, de l'acteur Volange ; il s'était, dans la pièce de Dorvigny, élevé à une incontestable hauteur : « On ne peut, dit la *Correspondance de Grimm*, avoir un masque plus mobile et plus vrai, des inflexions de voix plus variées et plus justes, un jeu plus simple et plus naturel, une gaîté plus franche et plus naïve. » C'est bien là certes un magnifique éloge, et l'on ne saurait s'étonner que le portrait d'un tel artiste ait été gravé de plusieurs manières, son buste fait en porcelaine de Sèvres, et qu'un léger rhume fît affluer à sa porte piétons et carrosses. Enfin, il faut bien dire qu'après cinq quarts de siècle, la lecture de l'ouvrage offre encore un certain attrait. Il est commun, grivois, mais observé et bien déduit. Ce qui le prouve, c'est que le type de Janot est resté populaire et que les plaisanteries mises dans sa bouche ont cours encore. Janot achetant les listes de tirages bien qu'il n'ait aucun billet de loterie, parce que gagner est affaire

de hasard, son couteau usant deux manches et trois lames sans cesser d'être le même, ses phrases amphibologiques (1), tout, dans divers milieux, s'est perpétué au bénéfice de la gaîté française.

Concurremment avec le triomphe de Janot, des événements et des ouvrages s'étaient produits, que nous devons reporter à leurs dates.

17 juin : *Les Jardiniers*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

2 juillet : *Les Bons amis, ou Il était temps,* parodie d'*Iphigénie en Tauride*, en 1 acte et en vers, par Dorvigny.

Echappés des galères, Arlequin et Crispin, suivis d'une troupe de bohémiens, envahissent Nanterre. Ils y pillent la maison du bailli, rossent son fils Pierrot et soupent gaiement quand des archers surviennent et les font prisonniers. Le bailli condamne l'un à être pendu et exige de l'autre qu'il prenne dans la milice la place de Pierrot. La gouvernante Colette offre de sauver celui qu'on veut pendre, s'il consent à aller porter à Marly une lettre pour sa tante. Lequel fera cette course ? Ils se disputent quand Colette reconnaît dans Arlequin un galant jadis aimé d'elle ; c'est naturellement lui qu'elle sauve. Mais, en ami fidèle, il rallie en route les bohémiens dispersés et les ramène chez le bailli au moment où Colette vient de retrouver, dans Crispin, un sien frère. A la merci des drôles, le bailli s'adoucit d'autant plus qu'on lui rend son argent et qu'on libère

(1) Celle-ci, par exemple : « J'ai fait mettre des bouts à mes souliers de quatre sous, par le savetier du coin, qui étaient percés à jour. » — En les lui prêtant Dorvigny voulait, paraît-il, faire ouvrir les yeux sur l'abus de certaines inversions ; il aboutit surtout à créer un langage qu'on appela *Janotisme*.

Pierrot ; aussi laisse-t-il partir, sur un gracieux salut, Arlequin, son complice, et l'amoureuse Colette.

Les situations et le style de l'opéra de Guillard sont parodiés avec esprit dans cet acte qu'on applaudit.

Jugeant sans doute assez connue l'origine de leur entreprise, les successeurs de Louis Lécluze donnèrent le 13 juillet, à l'ancienne troupe de ce dernier, le nom de *Spectacle des Variétés Amusantes*. C'est sous ce nouveau titre qu'ils s'installèrent, le surlendemain, à la Foire Saint-Laurent, sans fermer néanmoins leur salle du boulevard où l'on donna, après souper, des représentations variées. Les nouveautés, naturellement, étaient réservées pour la Foire, et son public occasionnel vit alors les suivantes :

15 juillet : *Les Protégés d'Apollon*, prologue en 1 acte, mêlé de divertissements, par Fonpré de Fracansalle. — *Non imprimé* ;

15 juillet : *La Double ruse*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

27 juillet : — 1re à Paris. — *L'Ambigu tragique*, parodie en 1 acte, en vers, par Fonpré de Fracansalle (du théâtre de Lille) ;

9 août : *Les Deux Savetiers*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée*.

18 août : *L'Avocat chansonnier, ou Qui compte sans son hôte compte deux fois*, comédie-proverbe en 1 acte, par Dorvigny.

Le héros de cette pièce, avocat coté et très répandu dans le monde, a le choix entre une partie de jeu chez la baronne

de Wouistiwal, un concert chez Mme de Saint-Ange, et un bal prié chez Mme Douci. Il opte pour Mme de Saint-Ange dont il convoite la fille et, pour plaire à ces dames, décide de les mener chez Mme Douci. Il demande par lettre à son ami Duval les billets nécessaires. Pendant que son valet André va chercher la réponse, l'avocat reçoit la visite d'un certain Dupré avec qui il devait aller chez la baronne ; il le charge d'une excuse et l'invite à venir le prendre pour l'accompagner ailleurs. Mais voici qu'un officier lui vient demander conseil pour se débarrasser d'un robin qui va sur ses brisées en courtisant Mlle de Saint-Ange. L'avocat comprend qu'il s'agit de lui, et, pour éviter l'officier qui paraît fort brutal, prend la résolution de ne plus paraître chez la belle: il ira chez Mme Douci. Par malheur, Duval, en réponse à sa lettre, lui conseille d'éviter cette personne qui a parlé de lui avec humeur et dédain. Soit, l'avocat se rabattra sur Mme de Wouistiwal, et il chantera chez elle deux couplets qu'il s'empresse de faire contre Mme Douci. Déception nouvelle : Dupré revenant comme il est convenu, lui annonce que, pour oublier le chagrin de sa désertion, on a soupé là une heure plus tôt qu'à l'ordinaire. Pour comble, il est minuit, les traiteurs sont fermés et, croyant son maître invité, André a partagé avec le chien et le chat de la maison les restes que contenait le buffet. Force sera à l'avocat de se mettre au lit sans souper, ce qui lui apprendra, pour l'avenir, à ne point compter sans son hôte.

D'amusants détails agrémentent cette donnée ingénieuse. On fit un succès à l'auteur et à Volange, chargé du rôle épisodique d'André.

4 septembre : *Chacun son métier, les champs sont bien gardés,* proverbe en 1 acte, par Dorvigny.

Méprisant le commerce qui l'a enrichi, le parisien Bourdet s'est depuis quelque temps installé dans sa maison de campagne où, se croyant un mérite littéraire, il dirige à son gré



un auteur, un musicien et un décorateur en vue d'une fête qu'il médite. Sa servante Nicole lui reproche avec sens de s'occuper de choses auxquelles il n'entend goutte et le menace, s'il ne change, d'un fâcheux dénouement. Cette prédiction bientôt se réalise. Tandis que Bourdet muse à la campagne, son associé meurt à Paris, ce dont un commis profite pour enlever la caisse. Presque aussitôt un artificier, essayant un pétard, brûle sa maison, très mal construite. C'est qu'ayant la manie d'employer les gens aux travaux qu'ils ignorent, Bourdet a pris pour architecte un médecin, tandis qu'il confiait sa santé aux soins d'un maçon. Résultat : Bourdet est ruiné, sans abri, et perdra une jambe pour n'avoir point suivi le sage précepte qui commande aux hommes de se mêler seulement de ce qu'ils connaissent bien.

Moins réussi que le précédent, ce proverbe fut également moins bien reçu. Entendant des coulisses qu'on demandait par dérision l'auteur, Dorvigny s'élança sur la scène et dit au parterre : « Messieurs, vous demandez l'auteur, c'est moi. J'ai eu l'honneur de vous amuser par des proverbes, mettez que celui-ci ait pour titre : *Qui compte sans son hôte...* » — Sa hardiesse plut et son ouvrage tint quelque temps l'affiche.

4 septembre : *La Fête de village*, ballet-pantomime en 1 acte, par Dorvigny. — *Non imprimé*;

22 septembre : *Les Bohémiens par amour, ou les Fêtes egyptiennes*, pantomime héroïque en 1 acte, avec un ballet, par ***. — *Non imprimée* ;

1er octobre : *Le Poupon*, comédie-parade en 1 acte, par Dorvigny.

Le savetier Tirepied ayant eu besoin de dix écus, Cassandre les lui a prêtés à 15 du cent et à condition que, si cette dette n'est pas acquittée à jour fixe, il sera l'époux d'Isabelle, fille aînée de son débiteur. Isabelle aime le beau Léandre, mais depuis trois mois ce dernier la laisse sans nouvelles, ce qui la détermine à faire ce que veut Tirepied. Le contrat vient d'être signé quand Léandre paraît ; il a pendant son absence fait un héritage et n'est que plus vexé d'arriver aussi tard. Rien n'étant consommé, il y a encore du remède. Gilles, valet de Cassandre, acheté par l'amoureux, imagine pour l'aider une ruse pleine d'audace ; il annonce à son maître qu'Isabelle est subitement accouchée d'un garçon. Confirmant le fait, Suzette, sœur d'Isabelle, apporte à Cassandre une poupée qu'elle veut lui faire baiser. Indigné le barbon, sur le conseil de Gilles, s'en va rendre au savetier son contrat et sa fille. Ayant pris les devants, Isabelle et Suzette, costumés en soldat, arrêtent dans la rue Cassandre et son valet. Toujours guidé par ce dernier, Cassandre offre sa bourse aux faux soldats qui l'escortent chez son beau-père. Tirepied, sommé de payer Cassandre, ne sait comment faire, quand Léandre propose d'éteindre la dette en rendant la bourse reçue. Cassandre accepte et déclare renoncer à tous ses droits sur Isabelle ; celle-ci alors prouve son innocence en démaillotant la poupée et, devant Cassandre ahuri, le savetier unit les amants.

Exceptionnellement joué rue de Bondy, cet ouvrage bouffon n'eut point l'heur d'y plaire ni d'être imprimé.

Ayant fait, par un *Compliment*, leur clôture à la Foire Saint-Laurent (10 octobre), les Variétés reprirent, dès le 11, possession de leur salle ordinaire.

18 octobre : *Janot chez le dégraisseur, ou A quelque chose malheur est bon,* comédie-proverbe en 1 acte, par Dorvigny.

Le lendemain de l'accident dont il fut victime, Janot a porté chez le dégraisseur Simon sa veste gâtée. La fille de boutique, enchifrenée, n'a point perçu l'odeur qu'exhalait ce vêtement et l'a posé sur des effets à nettoyer. Mais l'odeur en question se communique au manteau d'un abbé, à la robe d'une comtesse et à la culotte d'un suisse. Sur les plaintes qu'on lui fait, Simon s'enquiert, trouve la veste infectieuse et, de colère, la jette dans la rue. Janot, qu'on informe du fait, se gourme avec le dégraisseur. Le clerc du commissaire, mandé par le suisse, donne raison à Janot et condamne Simon à remplacer la veste perdue, ainsi qu'à payer les vêtements contaminés. Le dégraisseur s'incline et gratifie Janot d'un habit de jockey qui lui donne si bonne mine que la comtesse, venue pour s'arranger, le prend à son service en lui abandonnant sa robe. L'abbé, non moins aimable, en fait autant de son manteau. — « A quelque chose malheur est bon ! » s'écrie alors Janot, bénissant l'aventure qu'il avait jusque-là maudite.

Le succès de *Janot* durait encore quand on donna cette suite bien faite, bien jouée par Volange, mais qui pourtant plut moins que l'auteur et l'acteur n'avaient dû l'espérer.

8 novembre : *On fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut,* comédie-proverbe en 1 acte, par Dorvigny.

Franville vient de se mettre à la tête d'un spectacle. Son théâtre est bâti, les décorations prêtes, les pièces commandées, mais il n'a point d'acteurs, la peur de mauvaises

acquisitions l'ayant jusqu'alors retenu. Pour en finir pourtant, il va répondre à diverses offres faites par lettres quand se présente à son bureau un souffleur qui dit avoir tous les talents ; Franville veut bien le croire, mais il ne l'engagera qu'après l'avoir essayé. — « Vous voulez essayer les gens, dit le souffleur en s'en allant, je vais de mon côté essayer un peu votre patience ». — Et il revient en valet suisse, portant la lettre d'un jeune homme qui s'offre comme comique. A l'Allemand congédié avec une réponse écrite, parce qu'il s'est dit sourd, succède Léandre, beau garçon écorchant la langue, mais capable, ainsi qu'il le prouve, de jouer seul une pièce à quatre personnages. Franville intéressé le retient à dîner, et le fait passer, pour attendre, dans un cabinet donnant sur la rue. Puis c'est Eustache Pointu, gaillard ivre qui se dit père de Léandre et que Franville envoie rejoindre son fils. A Pointu père succède sa femme, qui en bégayant fortement réclame un mari et un fils qu'on l'envoie chercher dans le cabinet. Un abbé vient alors, qui réclame la dame comme parente et joue une scène de pantomime qui le fait inviter par Franville à l'attendre près des personnages précédents. Mais un cocher de fiacre survient, réclamant le prix d'une longue course et Franville, pour lui montrer ses clients, ouvre le cabinet qui, à sa grande surprise, ne contient plus personne. Le cocher crie au vol et sort pour porter plainte au commissaire, qui bientôt arrive en robe et accuse Franville d'avoir débauché un jeune homme. Le directeur proteste, et, pour lui donner le moyen de prouver son innocence, le magistrat s'invite à dîner avec tous ceux dont il a reçu la visite. — « Mais où les prendre actuellement ? » dit Franville. — « Regardez », fait son interlocuteur, et, modifiant sept fois son costume et sa tête, il reproduit tous les absents devant Franville, qui s'empresse d'engager l'acteur dont le talent répond à la bonne volonté.

Un débutant, Duval, faisait Franville dans cette pièce amusante; les huit autres rôles étaient joués

par Volange avec un talent que récompensèrent d'unanimes bravos.

17 novembre : *Les Boulangers de Chaillot*, tragédie burlesque en 1 acte, par Fonpré de Fracansalle.

Dans cette pièce, comme dans les précédentes, l'auteur parodiait de son mieux quelques situations ou tirades des bonnes œuvres tragiques; mais les originaux n'étant qu'imparfaitement présents à la mémoire des spectateurs du boulevard, il en résultait que leur contrefaçon n'était pas toujours bien comprise. Ce fut le cas pour l'acte où des gens de fournil singeaient les héros : il se joua peu et on ne l'édita point.

23 décembre : *Ça n'en est pas*, proverbe en 1 acte, par Dorvigny.

Quoique très heureux chez la comtesse, Janot décide un jour de quitter son service pour se faire grand seigneur. La raison de cette ambition est qu'il a trouvé, dans une carrière de Vaugirard, un morceau de métal jaune et très brillant qui ne peut être que de l'or. Il le raconte à Dodinet, son ami, qu'il charge au même instant d'organiser un grand repas auquel, pour les humilier un peu, il invite Ragot, sa femme, Simon le savetier, Suzon, et jusqu'à l'employée du dégraisseur. Tous acceptent, les vieux par gourmandise, les jeunes dans l'espoir de séduire le nouveau riche. Leurs mâchoires commencent à jouer pendant que Janot reporte à la comtesse sa livrée. Ils ont expédié les entrées quand, sur l'avis de Dodinet, Janot se décide à consulter un orfèvre sur la valeur de son lingot. — « C'est de

l'or », dit avec aplomb Mons Janot. — « Ça n'en est pas ! » déclare l'orfèvre. — C'est ce dernier qui a raison, et Janot déconfit s'excuse auprès des convives que le cabaretier congédie en retenant pour gages le chapeau, l'épée et les boucles de Dodinet. — « On ne sait jamais à quoi s'en tenir, dit comme moralité Janot au rat-de-cave. L'autre jour j'ai été dupe parce que c'en était, aujourd'hui t'es trompé parce que ça n'en est pas ; ça prouve que chacun a son tour et que tout ce qui reluit n'est pas or ».

Seconde suite de *Janot*. Son titre et l'idée qu'avait eue l'auteur d'évoquer tous les personnages de la pièce primitive lui valurent une brillante carrière.

23 décembre : *Les Savoyards*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

2 janvier 1780 : *Un clou chasse l'autre*, proverbe en 1 acte, par Dorvigny. — *Non imprimé* ;

29 janvier : *Le Gage touché*, comédie en 1 acte, avec un divertissement, par Dorvigny. — *Non imprimée.*

Le 20 février, les Variétés Amusantes firent, à la Foire Saint-Germain, leur première apparition (1). On y avait construit pour elles une salle vaste et bien décorée ; mais leur troupe, par malheur, dut combattre là sans le chef qui l'avait menée à ses plus grandes victoires. Grisé par un succès qualifié de prodige, Volange, délaissant le boulevard, s'était

(1) Depuis Charles VIII, la Foire Saint-Germain se tenait, dans le voisinage de Saint-Sulpice, du lendemain de la Chandeleur jusqu'au dimanche des Rameaux.



fait engager à la Comédie-Italienne. Il y avait paru, le 22 février, dans une représentation très bruyante des *Trois jumeaux vénitiens*, pour satisfaire incomplètement une assistance plus délicate que son premier public. Des essais moins heureux encore devaient bientôt lui faire regretter la petite scène où était née la réputation qu'il compromettait dans le royal théâtre. En attendant qu'il leur revînt, les Variétés connurent les heures fâcheuses de campagnes sans éclat.

20 février : *Compliment d'ouverture*, à la Foire Saint-Germain, par ***. — *Non imprimé* ;

22 février : *Le Faux chevalier, ou le Double dédit*, comédie en 1 acte, par Maurin de Pompigny. — *Non imprimé* ;

28 février : *Le Stratagème d'amour*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

11 mars : *L'Amant de retour*, comédie en 1 acte, par Guillemain.

Grégoire	MM. Beaubourg.
Moustache	Beaulieu.
Nicolas Tuyau	Pénancier.
Grattoir	Sainville.
Un garçon rôtisseur . . .	Sévin.
La Mère Grégoire	Mmes Prieur.
Godiche	Destrées.

La poissarde Godiche, fille du savetier Grégoire, aimait Moustache, mais celui-ci, très belliqueux, est parti pour l'armée. Le croyant mort, Grégoire va marier Godiche à

Nicolas Tuyau, garçon cordonnier, quand Moustache reparaît. Il s'est couvert de gloire à Mahon, son général l'a embrassé, les gazettes ont conté ses exploits, et Godiche l'aime toujours ; voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour que le soldat prenne la place de Tuyau au repas d'accordailles.

Fait pour célébrer la prise de Port-Mahon, ce tableau populaire contenait de jolies scènes et fut justement applaudi.

18 mars : *Compliment de clôture*, à la Foire Saint-Laurent, par *** — *Non imprimé*;

4 avril : *La Folie aux boulevards*, prologue de réouverture, rue de Bondy, par ***. — *Non imprimé* ;

4 avril : *La Noce de village*, ballet-pantomime en 1 acte, par Dorvigny. — *Non imprimé* ;

15 avril : *Le Forgeron*, ballet-pantomime en 1 acte, par Hamoire. — *Non imprimé* ;

18 avril : *Cassandre rival de ses fils*, comédie en 1 acte, par Fonpré de Fracansalle. — *Non imprimée* ;

29 avril : *La Noce au Port-à-l'Anglais*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

8 mai : *Oui ou non*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Tirepied.	MM. DORVIGNY.
Chevalet.	BEAULIEU.
Prêtaboire	BAROTTEAU (1).

(1) Cet acteur, venant des Grands-Danseurs du roi, avait débuté le 8 avril précédent par le rôle de Nicolas Tuyau dans l'*Amant de retour*.

1780

Un garçon cabaretier. .	MM. Sévin.
Un facteur	Félix (*début*).
Suzette	Mlles Destrées.
Mlle Criquet.	Prieur.

Tirepied, savetier et veuf, a pour fille Suzette, que désire épouser Chevalet, racleur des Porcherons. Tirepied consentirait à cette union s'il n'avait lui-même l'idée de convoler avec Mlle Criquet, revendeuse ; il n'a effectivement de côté que les cent écus nécessaires pour payer une noce et hésite pour savoir si c'est à la sienne ou à celle de sa fille que la somme servira. Pour amener le savetier à dire *oui* ou *non*, la Criquet, qui est fine, prie son cousin Prêtaboire de la demander comme épouse ; excité par la jalousie, Tirepied alors pose sa candidature qu'on accepte. Heureusement Chevalet connaît un laboureur qui doit tirer à la milice, il prend sa place et reçoit pour cela cent écus qui paieront son propre mariage. Les soldats ne devant partir que dans six semaines, il aura toujours ce temps-là pour être heureux. Et puis, qui sait, le sort peut le favoriser, c'est encore un *oui ou non*.

Bon sujet, amusants détails : succès.

20 mai : *Le Colporteur supposé*, comédie-proverbe en 1 acte, par L.-H. Dancourt.

Comode	MM. Dobigny.
Léandre. . . .	Beaulieu.
Du Tiret. . . .	Beaubourg.
Gribouillet . . .	Dorvigny.
Isabelle	Mlle Verneuil.
Mme Phlipotte . .	Prieur.

Mme Phlipotte est venue de province pour marier sa fille Isabelle à Léandre, neveu du procureur Du Tiret. On va

signer le contrat quand le bruit se répand que Coquinsourd, banquier dépositaire du bien de Léandre, vient de faire banqueroute. Du coup la provinciale rompt tout accord et quitte le domicile de Du Tiret pour s'installer dans l'hôtel garni de Comode. Ce logeur a reçu jadis du père de Léandre des bienfaits en échange desquels il prétend servir l'amoureux. Il le met en rapport avec Gribouillet, son neveu ; c'est un clerc avisé qui, sachant que Léandre a pris un billet à la Loterie de l'Ecole Militaire qu'on tire ce jour-là, bâtit là-dessus son plan de campagne. Il loue à prix d'or le costume d'un colporteur, recrute des tambours et vient à leur tête donner une aubade à Léandre comme à l'heureux gagnant d'un lot de 132.000 livres. La somme séduit Mme Phlipotte qui s'empresse de renouer avec Du Tiret. Au courant de la ruse, le procureur ne fait aucune difficulté pour conclure ; mais, le contrat signé, Gribouillet parle. La mère dupée se fâche alors. — « Bah ! lui dit le faux colporteur, en mariage on n'a pas toujours ce qu'on demande ».

Anecdote plaisante et bien contée, qui reçut un flatteur accueil.

29 mai : *La Place publique,* ballet-pantomime en 1 acte, par Hamoire. — *Non imprimé.*

1er juin : Reprise des spectacles nocturnes donnés après souper, c'est-à-dire à dix heures et demie précises.

12 juin : *Le Devin par hasard,* comédie en 1 acte (par Renout).

Jacques Cocq . . .	MM. Dorvigny.
Le Marquis . . .	Beaulieu.
Lafleur (valets)	Pénancier.
Champagne (valets) .	Sévin.
Saint-Jean (valets)	Barotteau.

Marguerite. . . . Mlles PRIEUR.
La Marquise . . . VERNEUIL.
Julie. . . . . . DESTRÉES.
Suzette . . . . . SARNY (*début*).

Jacques Cocq, charretier au service d'un certain marquis, meurt d'envie de faire un repas succulent. Marguerite, sa femme, imagine pour le satisfaire un curieux stratagème. La marquise a perdu un collier estimé 10.000 écus; Marguerite publie que son mari, fameux devin, se fait fort de trouver l'objet. Ce bruit parvient à la marquise qui assure Jacques, en cas de succès, d'une gratification de deux louis. Marché conclu, mais, avant tout, le drôle exige qu'on lui serve trois plats qu'il désigne : la faculté divinatrice ne lui vient qu'au sortir de table. On se prête à cette exigence et le charretier se bourre tout en redoutant fort la fin de l'aventure. Trois valets servent à tour de rôle le soi-disant sorcier. — « Un ! » dit celui-ci après l'absorption d'un perdreau arrosé de Mâcon. Le mot trouble fort Saint-Jean chargé du premier service. — « J'en tiens deux ! » s'écrie Jacques, lesté d'ortolans et de Beaune, et ces mots émeuvent La Fleur, son second officieux. — « Trois, je les ai tous ! » fait le mangeur à l'apparition d'un esturgeon apporté par Champagne. La stupéfaction de Cocq est grande en voyant ce valet et ses deux acolytes tomber à ses genoux : ce sont eux qui ont pris le collier et ils croient fermement avoir été désignés par les exclamations qui ne se rapportaient qu'aux plats. Jacques se garde bien de les perdre ; apprenant de l'un d'eux que la marquise folâtre volontiers avec un jeune abbé sur le sopha placé dans son cabinet de verdure, c'est derrière ce sopha qu'il fait mettre le bijou et la marquise, qui l'y retrouve sur ses indications, lui donne la récompense promise. Mais le marquis, moins crédule que sa femme, prétend éprouver à son tour le savoir du charretier : il lui fait présenter une soupière couverte en le sommant de dire ce qu'elle contient : quatre louis s'il devine, sinon les étrivières. — « Ah ! pauvre Cocq, te voilà pris ! » s'exclame Jacques penaud. O surprise ! c'est un coq que recèle la sou-

pière, et le marquis, très étonné, s'exécute. Mais Marguerite appelle le vainqueur par son nom de famille, et le seigneur comprend sa méprise. Heureusement pour Cocq, sa fille Suzette est très jolie; en sa faveur le marquis pardonne et laisse au devin par hasard les louis mal gagnés.

Très adroitement faite, cette plaisanterie obtint un succès de franc rire.

19 juin : *Cunégonde sur les bords de la Propontide,* parodie de *Zaïre* en 1 acte, en vers, par A. Plancher-Valcour. — *Non imprimée* ;

19 juin : *Les Bostangis,* ballet-pantomime en 1 acte, par Hamoire. — *Non imprimé.*

Hôtes fidèles de la Foire Saint-Laurent, les Variétés Amusantes crurent devoir, cette année-là, réserver à leur salle d'hiver, restée ouverte, quelques-unes de leurs pièces nouvelles.

28 juin : *Compliment d'ouverture*, à la Foire Saint-Laurent, par ***. — *Non imprimé.*

28 juin : *Le Nègre blanc*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Valère. . . .	MM.	SARNY (*début*).
M. Défaut . .		BEAUBOURG.
Crispin . . .		DORVIGNY.
Mme Simplex .	Mlles	PRIEUR.
Angélique . .		SARNY.
Lisette . . .		DESTRÉES.

Ayant obtenu de Mme Argant promesse de la main d'Angélique, sa nièce, Valère fait, avec son valet Crispin, un long



voyage en Amérique. Quand il regagne Paris, la situation a changé ; Angélique est sous l'autorité de sa mère, Mme Simplex, qui, veuve et riche, a la manie des choses rares et fait ses délices d'un cabinet d'histoire naturelle. Ignorant même l'existence de Valère, Mme Simplex songe à donner sa fille au procureur Défaut, gérant de ses affaires. Crispin, qui se renseigne auprès de la suivante Lisette, est surpris avec elle par Mme Simplex. Pour sauver la situation, Lisette le présente comme un capitaine de vaisseau espagnol possédant les choses les plus curieuses. Intéressée la veuve questionne, et Crispin lui déclare avoir en sa possession un nègre blanc appelé à révolutionner Paris. Ce phénomène, Mme Simplex demande à le connaître, et c'est naturellement Valère que Crispin lui présente et, sur ses instances, lui cède à la condition que le nègre, sourd-muet de naissance, sera traité par elle avec les plus grands égards. M. Défaut, qui a la prétention de ne s'étonner de rien, ne s'émeut pas à l'aspect de l'étonnant nègre, mais il perd son sang-froid en entendant Crispin affirmer qu'il possède un anneau capable de rendre amoureuse la personne qui le porte au doigt et de guérir le mutisme. Ce serait bien l'affaire du prétendu qu'Angélique s'obstine à dédaigner, aussi demande-t-il qu'on essaie la précieuse bague. C'est au doigt du nègre qu'on la met, et voilà le sourd-muet, qui, à l'aspect d'Angélique, se jette à ses genoux en faisant une déclaration brûlante à laquelle la jeune fille, prévenue par Lisette, répond ingénument. Le talisman reconnu bon, Défaut en offre un grand prix, mais le nègre refuse de le rendre si on ne l'unit pas à celle qui, la première, a fait battre son cœur. On consent, pour l'amadouer, au simulacre d'une cérémonie ; mais, le contrat passé, Valère confesse à Mme Simplex la ruse à laquelle son valet et lui ont eu recours. Abasourdie la dame ne sait que faire, mais Défaut l'injurie, et, pour montrer qu'elle n'a point peur de lui, elle consent au mariage des amants.

Extravagant ouvrage, accueilli avec indulgence.

8 juillet : *Le Café des Halles*, comédie en 1 acte (par Guillemain).

Guillaume, fort de la Halle, aime la poissarde Catherine, fille des époux Jérôme, et Catherine correspond à sa flamme. Jérôme, qui est un bon vivant, ne met aucun obstacle au mariage des jeunes gens ; il n'en est pas de même de sa femme, qui redoute que Guillaume exige une dot avec la fille Rassurée sur ce point, elle donne son consentement et la noce se célèbre.

Tout l'intérêt de ce tableau est dans les types qu'il présente et dans des traits de mœurs bien observés ; ils valurent des bravos à l'auteur.

8 juillet : *La Fausse peur*, ballet-pantomime en 1 acte, par Hamoire. — *Non imprimé*.

15 juillet : *Les Petites-Affiches*, comédie en 1 acte, par A. Plancher-Valcour.

Le rédacteur des *Petites-Affiches* vient d'envoyer à l'imprimerie le numéro qui doit paraître le lendemain quand a lieu, dans son cabinet, un curieux défilé de gens implorant le secours de la publicité. C'est d'abord la comtesse de Haut-la-Main qui, sur le point de perdre son septième mari, en demande d'avance un huitième, puis un Flamand à qui l'on a pris son cheval sur le Pont-Neuf, une jeune fille dont le petit oiseau est perdu, un charlatan prôneur d'une drogue qui guérit en vingt-quatre heures la fièvre la plus enracinée, une écosseuse pleurant son époux en fuite, un Normand empêtré d'un enfant qu'une nourrice adroite lui a mis sur les bras, un juif inventeur de merveilles, un comédien se faisant fort de jouer seul toutes les pièces, un Gascon qui veut vendre sa monture pour en jouer l'argent Frivolet créateur fécond de futilités mondaines, enfin L'Ebou-

riffé, expert en coiffures et pommades. — « Parbleu, dit en manière de conclusion le journaliste, ces originaux m'ont amusé, puissent tous ceux qui verront les *Petites-Affiches* daigner en dire autant ».

Renouvelé du *Mercure galant*, de Boursault, cet acte épisodique eut le succès d'une œuvre originale.

24 juillet : *Les Mystifications de Sipionnet*, pièce en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

2 août : *Ni l'un ni l'autre*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Jobin, bourgeois de Paris, a promis, sous peine de dédit, d'unir sa fille Angélique au provincial Doucet, qu'il n'a jamais vu. De son côté, Mme Jobin s'est engagée, dans les mêmes conditions, avec Basbord, oncle dudit Doucet. Angélique aime Lindor et repousse pour cela les candidats de ses parents. Elle confie son chagrin à sa suivante Lisette, et celle-ci recourt à l'industrie de La Fleur, valet de Lindor et son amoureux. Tout ce qu'on sait des provinciaux est que Basbord est un marin assez brusque et Doucet un robin doucereux ; cela suffit à La Fleur pour dresser son plan de campagne. Il se présente à Jobin sous le nom de Basbord et à sa femme comme étant Doucet, en déclarant à l'un et à l'autre que, pour éviter toute discorde dans la famille, il renonce à la main d'Angélique ; mais, au lieu d'accepter cette rupture, les deux époux n'en sont que plus obstinés à poursuivre et font, chacun de leur côté, préparer un contrat. Pour comble d'embarras, Doucet et Basbord se présentent eux-mêmes ; c'est heureusement La Fleur qui les reçoit. Faisant alors le personnage de Jobin, il annonce aux deux provinciaux la mort subite d'Angélique. Les prétendants déconfits se retirent, mais pour revenir bientôt restituer

les promesses désormais sans valeur. Entre leurs deux visites, Lindor a eu le temps de se faire connaître des parents et, les dédits brûlés, c'est à lui qu'on donne Angélique.

Intrigue plaisante et conduite habilement : demi-succès.

14 (et non 10) août, rue de Bondy : *Le Mariage de Janot*, comédie en 1 acte, en vers et en prose, précédée d'un prologue, par Guillemain.

Pluton	MM.	BEAUBOURG.
Minos, Simon		DOBIGNY.
Janot		BAROTTEAU.
Rhadamante, Dodinet . .		PÉNANCIER.
Merlin		BOUCHER.
Le Clerc du commissaire .		FLEURY (*début*).
Urgande	Mlles	PRIEUR.
Suzon		DESTRÉES.

Le prologue se joue en enfer. Pluton accusant ses démons d'inertie et d'incapacité, ceux-ci lui répondent qu'ils ne peuvent troubler les plaisirs des humains parce que Janot les tient en constante gaîté. Or Rhadamante annonce que ce Janot doit épouser incessamment Suzon ; n'y aurait-il pas lieu d'empêcher une union qui menace l'enfer d'une postérité fâcheuse? C'est l'avis de Minos, qui suggère à Pluton d'opposer à Janot un rival soutenu par tous les artifices de la magie. Ce rival serait Dodinet, pour le moment rat de-cave en Normandie et qu'il serait facile de rendre amoureux de Suzon. Charmé du plan, Pluton l'adopte et envoie sans délai l'enchanteur Merlin à la recherche du douanier. Merlin le trouve, fait les conjurations voulues et, au moyen d'un portrait de Suzon rejeté par la mer, éveille dans le cœur de Dodinet une passion violente pour la fille de Simon. Mais

la fée Urgande, protectrice-née de tous les amoureux, se dresse devant lui pour le prévenir qu'elle déjouera toutes ses manœuvres. Sans trop s'émouvoir, Merlin fait enlever Dodinet endormi par des génies qui le transportent dans la capitale, et la pièce commence.

Comme l'a dit Rhadamante, Janot doit devenir le gendre de Simon. Le savetier, à qui cela sourit médiocrement, accueille avec plaisir la venue du rat-de-cave qui lui paraît un bien meilleur parti. Pendant qu'il discute avec lui, Urgande, fidèle à sa parole, se présente aux jeunes gens menacés et leur donne à chacun un sifflet magique qui met la nature à leurs ordres. Suzon, pressée par Dodinet, se sert du talisman pour lui faire pousser sur la tête une paire de cornes. Il va s'en plaindre au commissaire qui n'en peut mais; à son tour, Merlin, agissant, fait transporter dans les espaces imaginaires Janot que des démons assomment. Urgande le ressuscite, contraint Dodinet à regagner sa province et, en promettant la richesse à Simon, détermine celui-ci à unir les amoureux.

Empruntant à la féerie ses plus piquants effets, cette troisième et dernière suite de *Janot* eut surtout un succès de curiosité.

4 septembre (Foire Saint-Laurent) : *La Corbeille enchantée, ou le Pays des chimères*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Le jour fixé pour leur hymen, Arlequin, jardinier, et Colette, marchande de plaisirs, se lamentent sur l'état fâcheux de leurs affaires. S'ils pouvaient aller en de plus favorables pays ! Arlequin se souvient qu'un savant voyageur a récemment parlé d'une corbeille magique qui transporte les gens partout où ils le désirent, et les voilà tous deux appelant cette précieuse voiture. Elle paraît, ils y montent et sont rapidement déposés dans un palais superbe.

Séparé de Colette, Arlequin est mis en présence de la reine du lieu, la princesse Chimère, qui très aimablement l'invite à s'asseoir avec elle sur son trône et même à l'embrasser. Il le fait, mais la dame s'évapore, le palais se change en prison et le prince Regret, survenant, annonce au jeune homme que, pour prix de sa témérité, il est voué au dernier supplice. Pendant ce temps, Colette, conduite au prince Caprice, agrée ses vœux et va ceindre la couronne qu'il lui offre, quand elle est transportée sur une place publique. Des apothicaires y vont empaler Arlequin lorsqu'une nouvelle transformation s'opère et, dans le décor du début, le jardinier et son amante sont ramenés par la corbeille magique. Comprenant alors le danger des châteaux en Espagne, ils envisagent leur sort avec moins de tristesse et célèbrent leurs noces.

Originale donnée, servie par une belle mise en scène ; on l'applaudit avec raison.

19 septembre (rue de Bondy) : *Le Mariage de Melpomène*, amphigouri en 1 acte, en vers, par L.-H. Dancourt.

Ayant mis le Génie au tombeau, le Caprice prétend épouser Melpomène, fille du défunt, mais la reine tragique préfère de beaucoup l'Opéra. Avant de décider entre les deux rivaux, elle consulte, dans le temple du Goût, le Bon-Sens qui refuse de répondre et fuit la contrée. Libre de toute contrainte, Melpomène convoque alors sa cour à l'hymen qu'elle a résolu ; mais, après un coup de tonnerre, une voix s'élève au cours de la cérémonie : c'est l'ombre du Génie qui fulmine contre l'union fâcheuse de la tragédie avec la musique. — « Je renonce au mariage ! » crie Melpomène épouvantée. L'Opéra la rassure et la reconquiert. Le Caprice furieux veut tirer vengeance de la nouvelle épouse ; il se contente



pourtant de raccourcir sa robe en la fanfreluchant de musique. Melpomène s'indigne, mais l'Opéra clôt la querelle en disant au Caprice : « Commandons à nous trois ! »

Recueil d'épigrammes dont il est difficile d'apprécier aujourd'hui le mérite : pièce et succès d'actualité.

19 septembre (même salle) : *Les Quakers*, ballet-pantomime en 1 acte, par Hamoire. — *Non imprimé;*

20 septembre (Foire Saint-Laurent) : *Les Jardiniers protégés par l'amour*, ballet-pantomime en 1 acte, par Hamoire. — *Non imprimé.*

30 septembre : *Jacquot et Colas duellistes*, comédie en 1 acte (par L.-H. Dancourt).

Le Seigneur.	MM. DOBIGNY.
Jacquot	DORVIGNY.
Colas	BEAULIEU.
Jérôme	BAROTTEAU.
Jasmin	FLEURY.
Colette	Mlle DESTRÉES.

Jacquot est sommelier chez un seigneur dont Colas est le garde-chasse. Le premier aime Colette, sœur du second, mais celui-ci, attribuant à Jacquot la mesure qui lui a fait ôter les clefs de la cave, n'en veut point pour beau-frère. Le surprenant avec Colette, il l'insulte : Jacquot riposte ; bref ils se battent, et le seigneur, indigné de leur impudence, les chasse tous les deux. Empruntant une brette pour se défendre du loup-garou, Jacquot se résigne à passer la nuit à la belle étoile. Colas, armé comme lui, le rencontre dans un carrefour et le provoque en duel. Quoique peu brave, le sommelier accepte, et voilà nos deux gars ferraillant à dis-

tance. Un faux mouvement les fait se jeter l'un sur l'autre, de façon que les armes passent sous leurs bras et que chacun d'eux s'imagine avoir percé son adversaire. Le cas est grave, et Mons Colas s'enfuit pour implorer la protection de son maître. Jacquot, de son côté, se confie à Colette, qui le conduit secrètement au château. Le premier, Colas s'adresse au seigneur qui, ne sachant que croire, l'enferme dans un cabinet. Dans une pièce qui fait face est Jacquot, dont Colette sollicite la grâce. Comprenant l'erreur des deux hommes, leur maître pour s'en amuser, les met dans l'ombre nez à nez. C'est à un fantôme que l'un et l'autre croient avoir affaire ; ils tremblent donc jusqu'à ce que, les jugeant corrigés, le seigneur fasse éclairer la scène et pardonne. Les deux anciens ennemis s'embrassent alors, et Colette, dotée par le maître, devient Mme Jacquot.

Parade plutôt que comédie, cette pièce fit rire et conséquemment réussit.

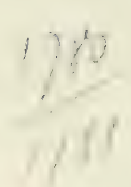
9 octobre : *Compliment de clôture*, à la Foire Saint-Germain, par ***. — *Non imprimé* ;

11 octobre : *La Correction conjugale, ou la Femme vengée*, comédie en 1 acte, par Durimoir. — *Non imprimée* ;

28 octobre : *La Fête normande, ou l'Amour est un grand maître* comédie-proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

11 novembre : *Le Bal favorable, ou le Rendez-vous manqué*, comédie en 1 acte, par Fonpré de Fracansalle. — *Non imprimée*.

Le 18 novembre fut aux Variétés Amusantes jour de grande fête : Volange y rentra dans *Chacun son*



métier. On l'avait, à la suite de son insuccès à la Comédie-Italienne, raillé, discuté, vilipendé d'une façon très cruelle ; il s'en devait venger spirituellement en captivant comme autrefois la foule, soit dans les rôles anciens que Dorvigny, Thiemet et d'autres avaient en son absence infructueusement repris, soit dans des créations variées et toutes originales.

27 novembre : *Les Fausses consultations*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Sur le point d'ouvrir son spectacle, le directeur Franville demande à Dainval, avocat-consultant et auteur, de lui écrire le compliment à faire au public. Dainval consent à cette demande, mais à la condition qu'on lui fera connaître les acteurs et les genres de talents qu'ils possèdent. Franville voudrait les présenter de suite, mais l'avocat a des clients à recevoir et ajourne la chose. Franville feint d'accepter ce délai, mais ses acteurs ont le mot et tous, sous prétexte de consultations, viennent jouer à Dainval différentes scènes dont il est dupe. Quand il apprend la ruse, il en punit Franville par un refus de concours : au compliment absent les acteurs suppléeront par trois révérences et trois mots implorant l'indulgence du public.

Cet ouvrage, dans lequel Volange et Dorvigny jouaient chacun quatre rôles, réussit grâce aux interprètes.

20 décembre : *Le Valet procureur, ou l'Amant travesti*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée*;

8 janvier 1781 : *De tout un peu, ou l'Acteur chez lui*, proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimé*;

1er février : *L'Amour enragé*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

3 février (Foire Saint-Germain) : *L'Emménagement de la Folie*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Momus, dieu des plaisirs, ayant mis à louer la maison qu'il possède à la Foire, la Raison s'y présente, sous le nom de la Science, comme future occupante ; Momus et elle s'accablent d'épigrammes et ne peuvent s'entendre. La Volupté ne réussit pas mieux, parce qu'elle dit vouloir transformer à son gré l'immeuble. Plutus ensuite se propose, s'engageant à ne laisser manquer de rien Momus qui néanmoins l'évince. Mais la Folie survient, ayant comme avant-garde Arlequin, Gilles et Crispin. Momus va au-devant d'elle, l'accepte et l'installe, sous la seule réserve qu'elle respectera le plus ancien protecteur de la maison, le Goût, car sans lui le plaisir n'est rien pour des spectateurs éclairés.

Un ballet terminait ce prologue d'ouverture, assez neuf, et auquel on fit bon accueil.

15 février : *Arlequin fille à marier*, comédie en 1 acte, par Durimoir. — *Non imprimée.*

1er mars : *Gilles ravisseur*, comédie-parade en 1 acte (par D'Hèle).

Cassandre. . . .	MM.	Beaubourg.
Chrisante. . . .		Barotteau.
Léandre		Dobigny.
Valentin		Beaulieu.
Gilles		Volange.
Crispin		Boucher.
Un exempt . . .		Jaymond.
Isabelle	Mlles	Verneuil.
Javotte		Moraingi (*début*).



Chassé par l'usurier Cassandre qui lui retient un écu pour un fond de bouteille vidé, Crispin veut punir le vieux ladre en enlevant une pendule dont Chrisante, son compère, a offert 800 francs. Trop prudent pour se compromettre, il charge de l'opération son ami Gilles qui, par besoin, accepte. Mais, tandis que Gilles s'empare de la pièce d'horlogerie, Léandre, fils de Chrisante, enlève Isabelle, fille de Cassandre. Les deux objets mis en sûreté, Léandre, rencontrant Gilles, lui propose d'échanger ses vêtements pour les siens. Il pense échapper ainsi aux suites de l'aventure ; mais sa précaution même le perd, car la servante Javotte, qui a surpris Gilles, dénonce comme voleur celui sur le dos duquel elle reconnaît son habit. Pris par le guet, Léandre est expédié aux Iles, pendant que Gilles, regardé comme le ravisseur d'Isabelle, est saisi au collet par l'amant de celle-ci, nommé Valentin. Crispin, voyant son coup manqué, rapporte la pendule et ramène Isabelle ; pour le récompenser, Valentin, qui épouse l'imprudente jeune fille, le prend à son service. Gilles, vanté par Crispin, deviendra domestique d'un oncle du nouveau marié.

Imbroglio joyeux et bien conduit : succès.

1er mars : *Le Marchand de rubans*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

22 mars : *Gracieuse et Percinet*, comédie-féerie en 3 actes, par Guillemain. — *Non imprimée.*

Mise en pantomime le 2 avril suivant, cette pièce ne réussit pas plus sous cette forme que sous la première.

2 avril : *A bon vin point d'enseigne*, comédie-proverbe en 1 acte (par A. Plancher-Valcour).

En même temps qu'il faisait fortune au Cap français, Cal-

cul de la Tonne d'Or hérite en France de grands biens et de belles collections artistiques. L'oncle qui les lui lègue a stipulé que dans sa bibliothèque, rendue publique, quatre statues devront être érigées aux plus célèbres écrivains ou artistes du siècle. Calcul, ignorant crasse, prie son notaire de lui envoyer un clerc pour le conseiller et l'aider dans les projets galants qu'il a sur une poulette de l'Opéra ; c'est Gingeolet qu'on lui donne et il en est d'autant plus content qu'il a pu jadis apprécier son mérite. Le clerc a bientôt fait d'engager avec la beauté désirée des négociations qui se terminent par un bon traité d'alliance. Le projet de statues a pendant ce temps-là été portée à la connaissance du public ; aussi divers originaux viennent-ils exposer à Calcul les titres qu'ils croient avoir à cet honneur. Ce sont Coulé, professeur d'écriture, Pleinvent, poète des rues, un abbé galant, un rimeur besogneux. Calcul s'irrite de la nullité de ces candidats. — « Consultez la voix publique pour vos statues, lui dit alors Gingeolet : les plus beaux esprits sont ceux qui ne s'affichent pas : « A bon vin point d'enseigne ! »

Groupement de scènes épisodiques, la plupart amusantes : réussite contestée.

7 avril : *Le Déménagement de la Folie,* complément de clôture à la Foire Saint-Germain, par Dorvigny. — *Non imprimé* ;

23 avril (rue de Bondy) : *Prologue d'ouverture,* par ***. — *Non imprimé* ;

23 avril : *Les Ruses villageoises*, ballet-pantomime en 1 acte, par Hamoire. — *Non imprimé* ;

26 avril : *Le Café du Pont-Neuf,* comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

7 mai : *C'est pourtant comme ça,* comédie en 1 acte,

suivie du *Retour de chasse,* ballet-pantomime, par Guillemain. — *Non imprimée*;

21 mai : *Qu'importe?* comédie en 1 acte, par A. Plancher-Valcour. — *Non imprimée.*

13 juin : *Jérôme Pointu,* comédie en 1 acte (par De Beaunoir).

Jérôme Pointu. . . .	MM.	Volange.
Léandre		Beaulieu.
Blaise		Barotteau.
Jeannette	Mlle	Bisson.

Jérôme Pointu, riche procureur, a pour maître-clerc, Léandre, jeune homme instruit, bien né, qui doit lui succéder. Mais, trouvant un soir la porte de la maison fermée, Léandre va passer la nuit dans une société où l'on joue, et revient au matin les poches pleines de l'or qu'il a gagné. Il le montre à Jeannette, jolie servante de Pointu, lui propose de partager si elle veut être moins farouche, et se met en devoir de l'embrasser. Pointu paraît à cet instant et, sans hésitation, congédie Léandre auquel il reproche ces défauts essentiels : le vin, le jeu et les femmes. La place n'est pas longtemps vacante, car le procureur engage aussitôt certain niais du nom de Blaise, que lui recommande un confrère de province. Mais, en se retirant, Léandre a proféré des menaces. Il revient, en effet, sous le déguisement d'un marin anglais, et surprend Pointu aux genoux de Jeannette. Sans s'en offusquer il déclare avoir, avec un officier français, une affaire dont il veut confier la poursuite à Pointu. Comme il dépose cent louis d'arrhes, le procureur ne fait aucune difficulté pour faire venir le vin que réclame son client. Tous deux boivent et Pointu, qui se grise, avoue posséder les défauts qu'il a si durement reprochés à Léandre. Il le prouve en acceptant de faire, avec le faux Anglais, une partie de passe-dix. D'abord Pointu gagne trois cents louis, mais la

chance tourne et, doublant toujours ses enjeux, le procureur en vient à perdre sa fortune, sa charge même. — « Vous avez une fille au couvent, dit alors le gagnant, donnez-la moi en mariage avec votre charge, et je vous tiens quitte de tout. » — Et, sur l'objection de Pointu qu'un marin anglais ne saurait devenir procureur, Léandre ôte sa perruque et se fait reconnaître. Bien obligé d'avouer que le plus raisonnable s'oublie quelquefois, Pointu embrasse le clerc qui deviendra son gendre.

Memnon, conte de Voltaire, avait donné l'idée de cette pièce, écrite avec gaîté, et dont le succès fut énorme. On y trouva Volange plus remarquable encore que dans Janot. Reconnaissant pour son interprète, l'auteur lui dédia comme il suit le premier exemplaire de *Pointu* :

De ce frivole badinage,
Vous seul avez fait le succès ;
Momus, pour le jouer, vous a prêté ses traits,
Et je vous offre votre ouvrage.

25 juin : *L'Enrôlement supposé*, comédie en 1 acte, par Guillemain.

Thomas. . . .	MM. Duval (*début*).
Vieux-Canon . .	Barotteau.
Guillaume . . .	Beaulieu.
Mme Simonne . .	Mmes Lacaille (*début*).
Fanchon . . .	Hailnaut (*début*).

Guillaume, fils de la fruitière Simonne, et Fanchon, fille du fort Thomas, ont de l'amour l'un pour l'autre. mais Mme Simonne ne veut pas les unir parce qu'elle a gagné des écus et que Thomas est pauvre. Pour lui forcer la main,

Guillaume feint de s'engager soldat. Vieux-Canon, sergent et frère de Thomas, aide au succès de cette ruse. Si intéressée qu'elle soit, Mme Simonne est excellente mère; pour ravoir Guillaume, elle consent à lui donner Fanchon, et la chose finit par une embrassade générale.

Le monde des Halles, familier à l'auteur, est très bien peint dans ce tableau, qu'on mit plus tard au répertoire de nombreux petits théâtres.

1er juillet : *Compliment d'ouverture*, à la Foire Saint-Laurent, par ***. — *Non imprimé.*

Disons que, cet été-là, les Variétés Amusantes furent obligées de clore leur salle du boulevard, car les représentations nocturnes, offrant trop d'occasions de scandales, avaient été supprimées.

9 juillet : *Le Fou raisonnable, ou l'Anglais*, comédie en 1 acte (par J. Patrat).

Jacques Splin. . . .	MM. Volange.
Loyer	Beaubourg.
Jacquot.	Beaulieu.
Un huissier	Barotteau.
Thérèse	Mlle Verneuil.

Tenancier d'un hôtel garni, Loyer doit mille écus, et son créancier veut, le jour même, faire vendre ses meubles. Cela l'affecte au point que, très doux d'ordinaire, il met brutalement à la porte le valet Jacquot qu'il surprend embrassant sa fille Thérèse. Comme il rumine divers projets, un voyageur entre chez lui C'est Jacques Splin, Anglais très riche qui, ne pouvant supporter l'ennui qui l'obsède, est

venu en France pour s'y suicider. Il rédige ses dernières volontés quand Jacquot, profitant d'une absence de Loyer, revient dans l'hôtel pour faire ses adieux à Thérèse ; il mourra ensuite. Ce projet intéresse l'Anglais, enchanté de pouvoir aller en compagnie dans l'autre monde; il interroge Jacquot, mais, apprenant que celui-ci est malheureux par manque d'argent, il lui présente deux cents guinées. Du coup le valet ne pense plus à mourir, mais, la somme reçue étant un bienfait, il déclare vouloir l'employer à rendre service et il sort en courant. Thérèse, que la voix de Jacquot attirait, cause à son tour avec Splin ; elle raconte son amour pour Jacques et, ce prénom trompant l'Anglais, il s'applique ce qui concerne le garçon d'hôtel. Puisque Thérèse l'aime, il l'épousera d'autant plus volontiers qu'elle est jolie, et il dit son projet à Loyer, ravi de cette chance imprévue. Un huissier se présente sur ces entrefaites et Loyer, considérant déjà Splin comme son gendre, le prie de verser pour lui mille écus. L'Anglais va le faire quand l'huissier déclare apporter simplement une quittance : la dette de Loyer est payée et c'est, comme bien on pense, Jacquot qui est l'auteur de ce beau trait. Il arrive gaîment pour jouir du bonheur de Thérèse et apprend alors le mariage qu'on projette. Par gratitude pour l'homme qui l'a secouru, il va céder la place ; mais, comprenant le mal dont il serait cause, l'Anglais prend la parole pour prier Loyer d'unir les jeunes gens ; il les dotera et restera leur hôte, car le plaisir d'obliger l'a réconcilié avec l'existence.

Le fond de cet ouvrage, bien traité et d'une haute morale, appartenait à la *Bibliothèque des romans* ; c'est Volange qui l'avait signalé à Patrat comme pouvant fournir un comédie agréable, et il tint le principal rôle avec une vérité qui lui fit grand honneur. De notre temps encore cette pièce est parfois jouée, et le public ne s'en plaint pas.



16 juillet : *Les Matelots*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

28 juillet : *L'Origine de la gaze, ou l'Indifférence vaincue par l'amour*, mélodrame pastoral en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

8 août : *Les Fourberies d'Arlequin*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

20 août : *Petit à petit, ou la Méprise innocente*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Directeur *général* des Gabelles, Tardif met sa gloire à n'agir qu'avec une extrême prudence et à ne recueillir que petit à petit le fruit de ses efforts. Mme Tardif, au contraire, est pour l'activité et l'audace. Bien que de tempéraments dissemblables, les deux époux se sont entendus à merveille pour faire fortune ; ils vont marier leur fille Tontine au fils du procureur Brusquet quand une circonstance imprévue dérange ce projet. Un paysan niais se présente chez eux avec une lettre sans adresse qu'il dit leur être destinée. Cette lettre, signée par la marquise de Sainterie, informe une amie qu'un colonel, décidé à se marier, a jeté pour cela les yeux sur sa fille. Bien que ne connaissant pas la marquise, Mme Tardif se prend pour l'amie visée et, contre l'avis de son prudent époux, se hâte de rompre avec les Brusquet. Ceux-ci n'acceptent point leur congé ; le père menace d'un procès, le fils d'un suicide, tous enfin se querellent jusqu'à ce que le paysan revienne pour déclarer que la missive, cause du conflit, était destinée à un lieutenant-*général* logé dans la même rue. Mme Tardif, confuse, s'humilie devant Mme Brusquet, qui pardonne, et les jeunes gens sont unis.

Intrigue légère, mais bien conduite, qui réussit. La pièce, reprise sous son second titre à l'Ambigu-Comique le 22 mai 1783, ne fut pourtant imprimée qu'à cette date.

9 octobre : Clôture de la Foire Saint-Laurent.

Les Variétés Amusantes revinrent, le lendemain 10, dans la rue de Bondy, qu'elles quittèrent le 2 novembre pour se rendre à la Foire Saint-Germain, bien que celle-ci fût fermée. C'est que, nouvellement installé sur le boulevard Saint-Martin, l'Opéra avait fait à son humble voisin défense de représenter les jours où lui-même s'ouvrait au public. Réduites ces jours-là à leur salle de la Foire Saint-Germain, les Variétés s'étaient, pour éviter des déplacements fâcheux, décidées à jouer exclusivement dans cette dernière salle. Là donc parurent les nouveautés suivantes.

22 décembre : *Gingeolet garçon poète*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

2 janvier 1782 : *Christophe Le Rond*, comédie en 1 acte, par Dorvigny.

Christophe Le Rond.	MM.	Dorvigny.
Dumont père . . .		Dobigny.
Dumont fils. . . .		Corsse (*début*).
Lucas		Beaulieu.
Mme Le Rond . . .	Mlles	Prieur.
Claudine		Destrées.

M. Le Rond Christophe a promis de marier sa fille au fils de Dumont son ami, mais Mme Le Rond préfère pour gendre le filleul d'un seigneur. Dumont père s'en dépite, mais, sourde à ses plaintes, la dame ne s'engage à le satisfaire que s'il parvient à mettre en colère son mari. Ce n'est point chose facile, car celui-ci a pour système de s'accom-

moder de tout, toujours rire, et ne se jamais chagriner. Dumont pourtant accepte la gageure et, avec le concours de Lucas et de Claudine, serviteurs des époux, entre en campagne. Mais en vain annonce-t-on à Le Rond qu'une inondation a ruiné ses propriétés, qu'on va le mettre en prison et que sa femme le trompe, rien n'émeut notre philosophe qui se contente de dire à chaque mauvaise nouvelle : « Qu'est-ce que cela me fait ? » Poussant l'épreuve jusqu'à l'excès, on lui déclare enfin que Dumont, son ami d'enfance, l'a calomnié et volé. Du coup Le Rond s'émeut et, dans un accès de colère, jure de ne plus revoir l'ingrat qui l'a trahi ; mais celui-ci paraît et se disculpe en contant le défi qu'il a dû accepter. Heureux de n'avoir subi que des alarmes imaginaires, Le Rond ouvre ses bras à son ami, et leurs enfants s'unissent.

Un caractère nouveau était étudié dans cette pièce, intéressante et inspirée du meilleur esprit. Par malheur l'Ambigu-Comique s'attacha, quelques jours plus tard, comme acteur et comme dramaturge, Dorvigny, qui n'écrivit plus qu'à de longs intervalles pour les Variétés Amusantes.

1er février : *Boniface Pointu et sa famille*, comédie en 1 acte, par Guillemain.

Boniface Pointu. . .	MM.	VOLANGE.
Jérôme Pointu . . .		
Eustache Pointu père .		
Mme Eustache Pointu .		
Eustache Pointu fils .		
Blaise.		BEAULIEU.
Mme Boniface Pointu . .	Mlles	PRIEUR.
Thérèse		DESTRÉES.

Boniface Pointu, riche fermier du pays de Caux, va marier

sa fille Thérèse avec Blaise, laboureur qui depuis quinze ans l'aide dans ses travaux. Il en avise ses frères, l'un, Jérôme, procureur, l'autre, Eustache, marchand à Paris, et reçoit d'eux des lettres annonçant leurs prochaines visites et le priant de retarder, pour diverses raisons, l'union projetée. Blaise s'inquiète de ces missives, mais Boniface le rassure en déclarant que, disposé à bien recevoir sa famille, il est par contre décidé à ne tenir aucun compte des avis de gens qui, lorsqu'il était pauvre, lui ont montré toujours la plus complète indifférence. C'est Jérôme qui, le premier, se présente à la ferme. Le procureur que, dans un précédent ouvrage, nous avons vu berner par son clerc, s'est dit que, bien dotée, Thérèse était un bon parti, il en touche un mot à Mme Boniface et se précipite chez le notaire pour poser sa candidature. A Jérôme succède un jeune homme, fils d'Eustache, qui lui aussi prétend suppléer Blaise et le dit carrément. Il cède ensuite la place à sa mère qui, tout en bégayant, plaide pour son héritier. Eustache Pointu clôt ce défilé familial ; lui n'est pas du complot et s'occupe surtout d'apaiser la soif qui toujours le tourmente. Celui-là seul est satisfait de son voyage, car Boniface, fidèle à sa parole, résiste à tous les assauts. Dépités, les mauvais parents regagnent en hâte la capitale : Boniface et sa femme n'en célébreront pas moins gaîment la noce de leur fille.

Comme Janot, Pointu devait avoir, aux Variétés Amusantes, plus d'une suite. Celle-ci, bien venue et morale, remporta un succès auquel Volange avait puissamment contribué.

18 mars : *Qui perd gagne*, proverbe en 1 acte par ***.

Gustin aime Lucette et la demande au laboureur Maurice, son père. Celui-ci, homme de sens, fait observer à l'amoureux qu'il n'a point le moyen de nourrir une femme et lui déclare en conséquence que Lucette ne l'épousera que le

jour où il sera riche. Or Gustin trouve sur une route un porte-manteau contenant des sacs d'or ; n'ayant eu que Lucette pour témoin, il pourrait s'approprier ce trésor, mais il est honnête et s'empresse de le remettre à Maurice qui fait publier la trouvaille. Un certain Dorival, étranger au pays, se présente pour la réclamer. Touché de la probité du jeune homme, il lui remet 2.000 écus, et cette somme permet à Gustin d'obtenir Lucette. Dorival gagne encore au marché, car il avait perdu 12.000 francs et ce qui lui reste représente plus que son commerce ne produit en trois années.

Acte médiocre, mal reçu et non publié.

27 avril : *Le Quinola gorgé*, proverbe presque tragique en 1 acte, par De Beaunoir. — *Non imprimé.*

6 mai (et non 29 avril) : *Le Soi-disant sage*, comédie en 1 acte (par Savin).

Mondor . . .	MM.	Volange.
Mathurin . .		Beaubourg.
Gilles . . .		Barotteau.
Crispin . . .		Boucher.
Agathe . . .	Mlle	Dubuisson (*début*).

Pour fuir les femmes, le jeune et riche Mondor se retire dans une campagne. Là justement l'attend l'amour. Son jardinier Mathurin a une fille charmante, Agathe, que par prudence il veut marier. Mais Gilles, qu'il lui destine, est un butor et Agathe le refuse. Mathurin alors prie Mondor de chapitrer sa fille pour qu'elle lui obéisse. Agathe est non seulement jolie mais instruite, elle séduit Mondor qui, après avoir vu Gilles, approuve ses répugnances. Mais voici que

Crispin, valet du jeune homme, s'éprend d'Agathe et demande à son maître de parler pour lui. Le dépit qu'en éprouve Mondor l'éclaire sur ses propres sentiments : il aime Agathe. Aussi, malgré ses préventions, s'empresse-t-il de la demander à Mathurin, trop fier de cette démarche pour ne pas consentir.

L'amour se rit de la sagesse, telle est la conclusion peu neuve de cette pièce agréable et que l'on applaudit.

La Foire Saint-Germain close (31 mai), les Variétés Amusantes, édifiées par sept mois d'expérience, retournèrent dans la rue de Bondy. Ils y jouèrent désormais les lundis, mercredis, jeudis et samedis ; il y avait relâche les mardis et vendredis, et représentation, tous les dimanches, à la Foire Saint-Laurent.

Disons qu'à cette même date les quatre entrepreneurs, suspectés par l'autorité, durent céder la place au sieur Fierville, directeur de province. Ce ne fut, à vrai dire, qu'une retraite fictive et tous conservèrent, sur le spectacle, des droits que nous les verrons, plus tard, affirmer en chœur.

6 juin (rue de Bondy) : *Tel maître, tel valet*, proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimé;*

22 juin : *Plus heureux que sage*, proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

28 juin (ouverture de la Foire Saint-Laurent) : *Le faux talisman, ou Rira bien qui rira le dernier*, comédie-proverbe en 1 acte, par Guillemain.

Palémon . . .	MM. VOLANGE.
Nicodème . .	BAROTTEAU.
Basile. . . .	BEAULIEU.
Gigot. . . .	DOBIGNY.
Courtaut. . .	PÉNANCIER.
Mme Thibaut .	Mlles PRIEUR.
Colette . . .	BISSON.

Ayant souffert de la misère, Mme Thibaut veut que sa fille Colette soit plus heureuse ; aussi la promet-elle à celui qui aura la ferme d'un château. Deux concurrents sont en présence, le jeune Basile et le vieux Nicodème ; ce dernier, plus riche que son rival, achète l'intendant du seigneur, et c'est lui qui devient fermier. Il sera donc l'époux de Colette, bien que celle-ci préfère de beaucoup Basile. Mais les jeunes gens ont pour ami Palémon, vieux berger qui passe aux yeux des sots pour sorcier. En allant prier Palémon de jeter un sort à Colette pour qu'elle l'aime, Nicodème donne au berger l'idée d'exploiter son prétendu pouvoir au profit des amants. Basile, qu'il style, fait croire à Nicodème que Palémon lui a donné un flageolet avec lequel il peut payer toute marchandise : un petit air, et le vendeur se déclare satisfait. Comme preuve de ce pouvoir, Basile offre au fermier un déjeuner puis un habit de noce qu'il paie avec des sons. Nicodème ébloui veut à tout prix avoir le précieux talisman ; Basile ne le lui cède qu'en échange de sa ferme. Maître du flageolet, Nicodème fait porter à Mme Thibaut cinquante bouteilles de vin et, pour les régler, joue un air qui laisse le traiteur impassible ; il recommence, même effet. On s'explique, et Nicodème apprend que repas et habit avaient été payés d'avance par Basile. Il pousse des cris alors, mais l'écrit qu'il a fait est d'autant plus valable que le seigneur l'a ratifié : Basile sera fermier et épousera Colette.

Jolie bluette. L'auteur, en constant progrès, obtint avec elle une complète réussite.

30 juillet : *Esope à la foire*, comédie épisodique en 1 acte, en vers libres (par Landrin).

Esope	MM. VOLANGE.
Un enthousiaste. . .	BOUCHER.
Un bossu	BORDIER (*début*) (1).
Un auteur.	
Un paysan	
Un protecteur . . .	
Un petit-maître . . .	BEAULIEU.
Un abbé	DESMAZURES.
Une paysanne . . .	Mlles PRIEUR.
Une petite-maîtresse .	DUBUISSON.

Installé par plaisir dans une baraque foraine, Esope y reçoit la visite de curieux de conditions diverses. Le premier qui se présente est un jeune enthousiaste, dont la scène forme une sorte de prologue à la pièce. Passent ensuite un bossu, un auteur satirique, deux paysans, mari et femme, une petite-maîtresse flanquée d'un petit-maître et d'un abbé, enfin un financier, protecteur subalterne lequel offre ses bons offices au moraliste qui les refuse. A tous ces personnages, Esope débite soit une fable soit un conte approprié à leur caractère et à la situation où chacun d'eux se trouve; en leur montrant ainsi leurs défauts, il les dispose à s'en corriger.

Cette pièce, d'une ingénieuse moralité et très bien jouée, obtint un succès que, par faveur exceptionnelle, constata le *Journal de Paris*.

(1) François Bordier, qui devint bientôt une des étoiles des Variétés Amusantes, avait appartenu à l'Ambigu puis à une troupe nomade desservant le bois de Boulogne et Saint-Cloud. Il se mêla plus tard aux premiers mouvements révolutionnaires, et fut pendu à Rouen le 21 août 1789. Cinq opuscules ont raconté ou commenté cette triste fin.

17 août : *Le Mai*, ballet-pantomime en 1 acte, par . — *Non imprimé.*

17 août : *Qui mal veut, mal y tourne*, comédie-proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

14 septembre : *Le Nouveau parvenu*, comédie en 1 acte, par Guillemain.

Ariste	MM.	VOLANGE.
Un commis.		BOUCHER.
De la Race, un paysan .		BEAULIEU.
Pasquin.		BORDIER.
Mme Dupré	Mlles	PRIEUR.
Sophie		DUBUISSON.
Finette		DESTRÉES.

Par son seul mérite, Ariste est arrivé à la fortune et au rang de Grand-Trésorier ; mais, faisant exception à la loi commune, il garde souvenir de son humble origine et reçoit avec une bonté polie tous ceux qui ont affaire à lui. C'est ainsi qu'après avoir congédié un généalogiste qui offrait de lui improviser une noblesse, il accueille avec sympathie la réclamation d'un paysan à qui des employés étourdis ont demandé 1.200 livres d'impositions au lieu des 120 qu'il paie depuis nombre d'années. Dans son cabinet Ariste a le portrait d'une jeune personne dont il est amoureux. C'est la fille de Dupré, soldat mort pour la patrie, et il s'est bien promis de réparer à son égard l'injustice du sort. Il a persuadé Mme Dupré et sa fille Sophie d'aller présenter une demande de pension au nouveau Trésorier qu'elles ne connaissent point, et d'avance installe leur suivante Finette dans son appartement. Quand ces dames arrivent, elles se croient abandonnées par Finette et lui en font reproche. — « Mais, répond la soubrette, je suis chez « vous. — Chez nous », dit Ariste, qui paraît pour tout expliquer. — Et Mme Dupré ne peut qu'accepter pour gen-

dre l'homme délicat qui ne s'est prévalu ni de son rang ni de ses biens pour se faire aimer.

De très beaux sentiments sont exprimés dans cet ouvrage où, sept ans avant la Révolution, sont proclamés les droits de tous à l'égalité et à la fraternité sociales. Du fait de ses auteurs habituels le répertoire des Variétés Amusantes s'élevait, comme on voit, d'une façon louable. Ils avaient à cela d'autant plus de mérite qu'un statut tyrannique les obligeait à soumettre leurs œuvres aux Comédiens Français et Italiens qui, par intérêt ou caprice, les endommageaient de leur mieux.

30 septembre : *La Quittance*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

13 octobre : Clôture de la Foire Saint-Laurent.

26 octobre (rue de Bondy) : *L'Heureuse supercherie*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

Dès le lendemain les Variétés, bien malgré elles, s'installent pour la seconde fois à demeure dans leur salle de la foire Saint-Germain ; elles y donnent :

14 novembre : *Le Maître de déclamation*, comédie épisodique en 1 acte par Letessier (avec Levacher de Charnois).

Rainville	MM. BEAULIEU.
Bonneval.	DOBIGNY.
De Craquignac	VOLANGE.

L'abbé Mignet, De Rossebelle .	MM. Bordier.
De Fierval	Boucher.
Constance	Mlles Bisson.
Juliette	Destrées.

Dégoûté du théâtre, où il s'est engagé quinze ans auparavant contre la volonté de M. de Rosebelle, son père, Rainville se fait maître de déclamation. Il reçoit, en cette qualité, le gascon Craquignac qu'il refuse d'aider à massacrer le rôle d'Orosmane, l'abbé Mignet qu'il met à même de jouer un rôle comique, et M. de Fierval, noble qui va commettre la faute faite par lui-même jadis et qu'il détourne de ce fatal projet. Mais, depuis une huitaine, Rainville reçoit, à la tombée du jour, la visite d'une jeune fille masquée. Croyant à une vulgaire intrigue, le père de cette personne soudoie Juliette, servante de Rainville, pour assister à l'entretien du professeur avec son élève. Il l'édifie en lui prouvant que sa Constance n'avait pour but que d'apprendre à bien dire des vers composés pour sa fête. Mais, dans l'homme qui s'excuse de ses soupçons fâcheux, Rainville est fort surpris de retrouver son propre père ; comme celui-ci, charmé de sa délicatesse, le prie de quitter son état pour faire l'éducation d'un enfant encore jeune, il se fait reconnaître et la chose finit par une embrassade générale.

Quoique suspecte à bon droit, la vie de théâtre ne détruit pas dans toutes les âmes le germe de l'honneur ; ainsi conclut cette pièce suffisamment écrite, mais d'une douteuse originalité.

23 novembre : *Jeannette parvenue*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée*.

4 décembre : *Les Trois aveugles*, comédie-parade en 1 acte (par Goullinet).

Jérôme.	MM. VOLANGE.
Julien	BOUCHER.
La Piquette	PÉNANCIER.
Jean-Louis	BAROTTEAU.
Bastien.	BORDIER.
Le Bailli	BEAUBOURG.
Lisidor.	DOBIGNY.
Un garçon limonadier.	FLEURY.
Babet	Mlle DUBUISSON.

Sur les aumônes qu'on lui fait, Jérôme l'aveugle a économisé une petite fortune ; c'est pour la conserver qu'il refuse de marier sa fille à Julien qui l'aime. Un curieux incident déjoue ce calcul de l'avare. Grégoire et deux mendiants aveugles comme lui ont formé le projet de manger ensemble le gain de leur journée. Postés tous les trois sur une place, ils y tendent la main quand cette exclamation parvient à leurs oreilles : « Un écu de six francs! merci, Monsieur ! » — Convaincus que la pièce est au pouvoir d'un des leurs, les trois compères se précipitent chez le restaurateur La Piquette, oncle de Julien, et s'y font servir un abondant repas. Au moment de régler, force leur est d'avouer qu'ils ne possèdent ni l'un ni l'autre les six francs auxquels se monte la dépense. La Piquette n'entend pas être dupe ; il saisit comme gage le chapeau de Grégoire et de ce chapeau sort un son métallique : c'est là que l'aveugle a mis son trésor. En vain, pour éviter tout commentaire, offre-t-il de payer l'aubergiste ; celui-ci en réfère au bailli, et le magistrat, qui protège Julien, comdamne Grégoire à lui donner sa fille avec les deux cents louis que recèle le chapeau. Babet, moins exigeante, partage avec son père, et l'on apprend alors que l'écu de six francs avait été donné à Julien, comme paiement d'un service rendu à certain Lisidor. Ce dernier, qu'on retrouve, désintéresse La Piquette et Grégoire maudit le quiproquo dont son infirmité l'a fait victime.

Bouffonnerie amusante et fort bien conduite : succès.

27 décembre (et non janvier) : *La Théâtromanie*, comédie en 2 actes, en vers, par De la Montagne.

Florimont . . .	MM.	BORDIER.
Dorval père . .		BEAUBOURG.
Dorval fils . . .		BEAULIEU.
Mercour		DOBIGNY.
La Fleur. . . .		BOUCHER.
Deux gardes . .		FLEURY, PÉNANCIER.
Julie.	Mlles	DUBUISSON.
Lisette		DESTRÉES.

Atteint de la manie du jour, le seigneur Florimont a installé dans son château un théâtre sur lequel il exerce ses amis, ses domestiques même. Pour avoir critiqué ce goût, Mercour à qui Julie, fille de Florimont, était destinée, se voit préférer, par le père, certain M. de l'Hémistiche, servant de Melpomène. L'Hémistiche n'est autre que Dorval, fils d'un magistrat, dont le démon de la déclamation a troublé la cervelle. En vain, pour le ramener à lui, Dorval père fait-il donner par un valet avis de son décès et accourt-il ensuite chez Florimont pour arracher aux planches l'imprudent jeune homme : celui-ci s'obstine et laisse partir furieux l'auteur de ses jours. Cependant, conseillé par Julie qui l'aime, Mercour emploie, auprès de Florimont, une plus adroite tactique. Loin de blâmer son ridicule penchant, il le flatte en achetant quantité de décors, d'armes et accessoires qu'il lui propose. De telles richesses ne peuvent se payer d'une monnaie vulgaire : c'est Julie que Mercour demande, et le seigneur s'empresse de la lui accorder.

Bien qu'écrit faiblement, cet ouvrage satirique fut accueilli avec faveur.

Pour clore l'inventaire de 1782, disons qu'au cours de cette année parut à Londres un livre intitulé : *Le Chroniqueur désœuvré, ou l'Espion du Boulevard du Temple*. Cet ouvrage non signé, mais généralement attribué à l'acteur-auteur Mayeur de Saint-Paul, contenait « les annales scandaleuses et véridiques des Directeurs, Acteurs et Saltimbanques du Boulevard, avec un résumé de leur vie et mœurs par ordre chronologique. » Pamphlet plutôt qu'histoire, il est fort peu documentaire, car la science de l'auteur se résume à présenter les hommes comme des filous et des souteneurs, les femmes comme des catins et des tribades, tous comme des gens d'une entière nullité. Le personnel des Variétés Amusantes y pâtit à son rang; pour Mayeur, en effet, Volange est un gredin, Beaulieu un débauché, Dorvigny un plagiaire, Bordier un polisson, Mlle Prieur une proxénète, etc. A ces injures grossières répondit bientôt une *opposition* baptisée de ce titre : *Le Désœuvré mis en œuvre, ou le Revers de la médaille*. Anonyme comme l'attaque, cette riposte, due au comédien Dumont, flétrissait l'Oisif en traçant de ses victimes des portraits plus flattés. Elle ne contestait point pourtant que, comme époux et père, Volange laissait à désirer, que Dorvigny prenait parfois son bien dans la poche des autres et que Mlle Prieur avait un cœur des plus sensibles. — De ces deux opuscules on peut au vrai conclure que la galanterie était, non moins que l'art dramatique, en honneur au boulevard du Temple. Les histrions et leurs publics n'offraient, comme mœurs et pro-

bité, qu'une garantie très mince ; aussi la police usait-elle, à leur égard, d'étonnants procédés. Nos archives abondent, sur ce point, en procès-verbaux montrant aux prises commissaires avec spectateurs, directeurs avec pensionnaires. Ce n'étaient que scandales dans les coulisses, vols dans les salles, querelles dans les cabarets, rixes plus ou moins sanglantes dans les rues. Les policiers verbalisaient, ramassaient les ivrognes. pansaient les blessés... et les spectacles suivaient leur cours.

29 janvier 1783 : *Le Mensonge excusable*, comédie en 1 acte, par Guillemain.

M. de Verdpré. . .	MM.	VOLANGE.
Clitandre		DOBIGNY.
Dorval		BORDIER.
Nicaise		BAROTTEAU.
Mme de Verdpré . .	Mlles	PRIEUR.
Lisette		DESTRÉES.

La scène se passe à la campagne. Obligé d'aller à Paris, M. de Verdpré fait à sa femme, beaucoup plus jeune que lui, des recommandations prudentes. Il craint surtout le militaire Dorval dont la hardiesse galante est notoire, mais on le rassure avec les plus tendres promesses. De fait, Mme de Verdpré est vertueuse, ce qui ne l'empêche pas d'être désirée non seulement par Dorval, mais par Clitandre, fils d'un seigneur du voisinage. Avec l'aide de Lisette, qu'une bague a conquise, Clitandre peut aborder celle qu'il aime et qui le reçoit avec une dignité parfaite. Il va prendre congé, quand Dorval à son tour vient tenter l'aventure ; pour éviter ses commentaires on fait cacher Clitandre, et l'officier parade lorsque le valet Nicaise annonce le retour

imprévu de M. de Verdpré. Sur l'avis de Lisette, Dorval sort avec un visage courroucé dont s'amuse le mari ; mais Clitandre est toujours caché et, pour le délivrer, la soubrette doit inventer un gros mensonge. A l'en croire Clitandre, poursuivi par Dorval armé, lui a demandé asile, et elle l'a enfermé pour le soustraire aux coups de l'officier surexcité. Un peu crédule, Verdpré adopte cette fable, mais décide aussitôt d'arranger la querelle. Il envoie pour cela chercher Dorval et met les deux hommes en présence. On les a quelque peu prévenus, et, avec leur usage du monde, ils font le nécessaire pour laisser Verdpré dans son heureuse méprise. Tout se termine à table, et Mme de Verdpré pardonne à sa suivante un mensonge commandé par les circonstances.

Adroite et jolie comédie, qui réussit complètement.

1er février : *Le Directeur forain*, comédie épisodique en 1 acte, par Guillemain.

Le Directeur . . .	MM. Beaulieu.
Un machiniste. . .	Dobigny.
Un comédien . . .	Volange.
Un auteur	Bordier.
Mme Lacet	Mlles Destrées.
Une actrice double .	Prieur.
1re danseuse . . .	Chaumont (*début*).
2e — . . .	Annette (*début*).
3e — . . .	Duhamel (*début*).

Ayant besoin de compléter sa troupe, un directeur forain examine et engage successivement Mme Lacet, habilleuse, un machiniste, un comédien, un auteur, une actrice double, c'est-à-dire jouant indifféremment les rôles tragiques ou comiques, et trois danseuses d'un âge tendre.

Fait pour l'ouverture officielle de la Foire Saint-Germain, ce banal à-propos est au mieux résumé dans la prière faite au public par une des jeunes ballerines :

Ici, grands et petits, nous cherchons à vous plaire,
L'enfance même y sent le prix de ce bonheur ;
Jetez sur les petits un regard de douceur,
Ne voyez pas les grands avec un œil sévère.
Nos talents pourront bien ne pas vous satisfaire,
Mais vous direz toujours, en voyant notre ardeur.
Qu'ici, grands et petits, nous cherchons à vous plaire.

21 février : *L'Embarras de rien,* comédie en 1 acte, par Dorvigny. — *Non imprimée.*

12 mars : *L'Anglais à Paris,* comédie en 1 acte, par Bertin D...y (d'Antilly).

Lord Porter.	MM. VOLANGE.
M. de Razili, Frivole. .	BEAULIEU.
Duval.	PÉNANCIER.
Jérôme	BORDIER.
Un musicien.	FLEURY.
Germain	BOUCHER.
La marquise de Volmar .	Mlles BISSON.
Mme Alaris	PRIEUR.

Lord Porter allait épouser la marquise de Volmar quand la guerre déclarée entre la France et l'Angleterre l'a forcé de quitter Paris. Cinq ans passent, au bout desquels, la paix étant signée, Porter revient dans notre capitale. Les modes y ont subi de grands changements et l'Anglais s'amuse fort des leçons que lui donnent le maître de langue

Duval, le maître de danse Frivole et divers autres. Toujours aimé de Mme de Volmar, Porter ne demanderait pas mieux que de reprendre les relations interrompues, mais il reçoit du comte, frère de la dame, un billet signifiant qu'il ait à épouser sa sœur ou à se battre en duel avec lui. Ne voulant pas être soupçonné de faire par peur ce qu'il eût fait par sentiment, l'Anglais opte pour le combat. Rendez-vous est pris place du Carrousel, à onze heures du soir. Porter, qui a l'âme sensible, trouve sur cette place l'occasion d'une dernière bonne action. Une mère et deux enfants sans asile y gémissent; l'Anglais interroge la pauvresse et lui donne son portefeuille : s'il doit mourir, sa dernière heure aura du moins été bien employée Précisément le comte paraît et, après une parole injurieuse, tire en l'air ; Porter l'imite puis, en termes très dignes, déclare être prêt à épouser Mme de Volmar. Son adversaire alors se découvre ; c'est la marquise elle-même qui, désolée de perdre son amant, cherchait la mort. On se réconcilie pour s'épouser au premier jour.

Le comique et le sentiment alternent dans cette pièce, agréable au total, et que tous applaudirent.

26 mars : *Les Bonnes gens, ou Boniface à Paris*, comédie en 1 acte, par Guillemain.

Boniface Pointu . . .	MM. VOLANGE.
Blaise.	BEAULIEU.
Thibaut	BORDIER.
Ambroise.	PÉNANCIER.
André	BAROTTEAU.
Mme Boniface	Mlles PRIEUR.
Mme Blaise	DESTRÉES.
Marguerite	CHÉNIER (*début*).

Pour satisfaire un désir de sa femme, Boniface Pointu l'a conduite à Paris avec le couple Blaise. Tous logent à

l'auberge du *Cerceau d'or*, tenue par Thibaut. Les domestiques de ce dernier, Ambroise et Marguerite, sont dans la peine ; ils n'ont pu payer les mois de nourrice de leur enfant et, pour cela, Ambroise est sous le coup d'une prise de corps qu'on exécute bientôt. Surprise en larmes par Mme Blaise, Marguerite lui conte son malheur, et la jeune femme lui donne une bourse assez garnie ; mais Marguerite ne peut sortir et doit attendre que le commissionnaire André puisse aller pour elle délivrer Ambroise. André, qui vient se mettre à la disposition de Marguerite, rencontre d'abord Blaise et lui dit la mésaventure d'Ambroise ; aussitôt Blaise lui remet une bourse en le chargeant de faire toutes les démarches nécessaires pour réunir les époux. De sa prison Ambroise, à qui la mine de Boniface a inspiré confiance, lui écrit pour implorer son aide ; sans hésiter le brave Cauchois prend une voiture pour aller faire réponse. Enfin Mme Pointu, renseignée par Thibaut, confie à l'aubergiste assez d'argent pour finir les peines de ses domestiques. Ayant le même cœur, les quatre personnages se sont donc rencontrés dans la même bonne action. C'est Boniface qui, s'étant dérangé, a l'honneur de libérer Ambroise ; mais, instruit de ce qu'ont fait les siens, il veut laisser à tous le plaisir d'un bienfait : Ambroise et Marguerite garderont l'argent que chacun leur a destiné.

Panégyrique de la sensibilité, cette seconde suite de *Pointu* fut, comme la première, reçue avec une faveur méritée.

7 avril : *Le Capitaine soldat*, comédie en 1 acte, par Guillemain. — *Non imprimée.*

14 avril : Clôture de la Foire Saint-Germain.

A partir du 28, les Variétés jouent les lundis, mercredis et samedis sur le boulevard, les jeudis et

dimanches à la Foire Saint-Germain, et font relâche tous les mardis et vendredis.

17 mai (rue de Bondy) : *Thalie, la Foire et les Pointus*, comédie en 1 acte, par Mme de B*** (Beaunoir).

Momus.	MM.	Beaulieu.
Desormes		Volange.
M. Dramaturge . .		Volange.
Boniface Pointu. .		Volange.
Le Roi Lear . . .		Volange.
Eustache Pointu. .		Volange.
Thalie.	Mlles	Prieur.
La Foire		Leblanc (*début*).

Diffamée dans la pièce jouée pour l'inauguration du nouveau Théâtre-Français, la Foire a assigné Thalie devant Momus pour obtenir réparation et dommages. Très humiliée, la Muse ne comparaît qu'avec un dépit dont elle fait confidence à l'un de ses fournisseurs, M. Dramaturge. Momus, désireux d'accorder les parties veut prononcer avec connaissance des pièces ; Thalie en conséquence présente ses récents succès. *Desormes*, par ses cris, épouvante Momus, que *le Roi Lear* endort profondément De son côté la Foire exhibe Boniface Pointu, l'honnête homme, et son frère Eustache, bon vivant ; ces deux personnages plaisent au juge qui, après d'infructueux essais de conciliation, met Thalie hors de cause et maintient les Pointus dans tous leurs droits. Thalie s'en va furieuse ; Momus conseille à la Foire d'amuser le public en respectant toujours le bon goût et les mœurs, et tout finit par un ballet.

C'est à la pièce intitulée *Molière à la nouvelle salle, ou les Audiences de Thalie,* que répondait l'amusante satire de Mme de Beaunoir. Accusé par

la Comédie-Française d'attenter aux mœurs et au goût, le spectacle forain avait bien le droit d'affirmer à tous l'injustice de sa grande rivale ; il le fit au bruit des rires vengeurs d'un public décidé à lui rester fidèle.

5 juin : *Les Clefs changées*, comédie-parade en 2 actes, par ***. — *Non imprimée.*

14 juin : *Les Deux Sœurs*, comédie en 1 acte, par Mlle de Saint-Léger.

De Florval.	M. Beaulieu.
Mme de Melcour . . .	Mlles Prieur.
Rosette.	Leblanc.
Eugénie.	Chaumont.
Lisette	Destrées.

Mme de Melcour, jeune veuve, a deux filles : Rosette, âgée de quatorze ans, et Eugénie, qui n'en a que treize. Rosette a su gagner l'affection de sa mère par sa vivacité, ses flatteries et des effusions continuelles. Eugénie est plus réservée et sa timidité est prise, par Mme de Melcour, pour de la froideur. Florval, ami de la maison, à qui la veuve destine Rosette, mais qui préfère Eugénie, suggère à la mère l'idée d'une épreuve propre à la renseigner sur les sentiments vrais des deux sœurs. Mme de Melcour se cache dans un cabinet d'où elle peut tout entendre, et Florval annonce successivement à Rosette et à Eugénie que leur mère, victime d'un homme d'affaires, est complètement ruinée. Rosette, désolée, demande, pour échapper à la misère, qu'on la mette au couvent ; Eugénie, au contraire, donne tous ses bijoux à Florval pour qu'il les vende au profit de sa mère qu'elle déclare en outre vouloir faire vivre par son travail. La veuve, pénétrée de reconnaissance pour l'enfant qu'elle a si longtemps

méconnue, l'accable de caresses et veut punir Rosette de son mauvais cœur ; mais Eugénie, à qui sa mère a dit qu'elle pouvait tout espérer d'elle, demande la grâce de sa sœur et l'obtient. Florval alors déclare ses sentiments pour Eugénie et Mme de Melcour promet de la lui donner plus tard comme épouse, en exhortant Rosette, repentante, à imiter en tout sa sœur cadette.

Un but moral, un dialogue plein de naturel, de sentiment et de finesse, un contraste heureux de caractères, distinguent cette pièce qui fut très applaudie et obtint les suffrages de littérateurs distingués.

29 (et non 28) juin : *Compliment fait pour M. Le Noir*, à l'ouverture de la foire Saint-Laurent, par Guillemain.

Boulevard	MM. Beaulieu.
Thibaut	Volange.
Fanchon	Mlles Destrées.
La mère Jérôme . . .	Prieur.

M. Le Noir, Lieutenant de police, doit visiter la foire Saint-Laurent, et tous ceux qui vivent de cette institution s'apprêtent à le fêter. La mère Jérôme et Fanchon ont fait à M. Boulevard la commande de couplets, mais le poète ne paraît point et l'on envoie à sa rencontre le savetier Thibaut qui revient sans lui. Tant pis, on se contentera de l'offre d'un bouquet. Mais voici qu'arrivent des forains en nombre ; Boulevard est à leur tête, il offre à Fanchon ses couplets, et on les chante devant le chiffre en fleurs du magistrat.

Louanges sincères, justifiées par ce fait que, quelque temps auparavant, le Lieutenant de police avait

replacé à la tête des Variétés Amusantes les directeurs momentanément suppléés par Fierville. Toutefois, la retraite d'Hamoire jeune avait réduit à un trio leur quatuor initial.

29 juin : *L'Ecrivain du coin,* pièce épisodique en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

5 juillet : *Il y a du remède à tout, ou le Bon parent,* comédie-proverbe en 1 acte (par Maurin de Pompigny).

M. Sainfort. . . .	MM.	Duval.
Bonfonds		Beaulieu.
Dorval		Le Roi (*début*).
D'Ardignac . . .		Boucher.
Gaudinet		Barotteau.
Blaise		Volange.
Mme Sainfort . . .	Mlles	Prieur.
Angélique. . . .		Dubuisson.

M. Sainfort veut marier sa fille Angélique avec Gaudinet pour finir un procès engagé avec le père de celui-ci De son côté Mme Sainfort, entichée de noblesse, désire pour gendre le chevalier gascon d'Ardignac. Angélique, consultée, refuserait l'un et l'autre, car elle aime Dorval qui, par malheur, n'a ni fortune ni titre. Bonfonds, frère de M. Sainfort, arrive sur ces entrefaites ; il examine les deux prétendants qui se présentent, les écarte et, sur le conseil de Blaise, valet de son frère, décide de marier sa nièce à Dorval. Quelques phrases menaçantes font renoncer d'Ardignac à ses vues ; quant à Gaudinet, le procès pendant est jugé à son avantage, ce qui enlève toute raison à sa candidature. Sainfort, très ennuyé de ce dernier détail, ne sait comment payer les 20.000 écus auxquels il est condamné, mais Dorval les solde

avec l'argent que lui donne Bonfonds, et les époux, revenus de leur double erreur, lui donnent Angélique.

Cette anecdote, contée avec talent, eut un certain succès.

19 juillet : *L'Anglaise déguisée*, comédie en 1 acte, par Régnier de la B*** (Brière).

Le comte de Forange .	MM.	VOLANGE.
Le marquis de Forlisse.		BEAULIEU.
Le capitaine Miller . .		DOBIGNY.
Dubois		BAROTTEAU.
La Fleur.		BOUCHER.
Clarisse	Mlles	PRIEUR.
Lucille		LEBLANC.
Mme Miller		CHÉNIER.

Bien qu'engagé à Londres avec Clarisse, sœur de Milord d'Alby, le marquis de Forlisse accepte avec joie l'offre que lui fait par lettre le comte de Forange d'épouser sa fille, et accourt à Paris pour conclure cette union. Clarisse l'y a précédé sous l'habit et le nom de son frère et s'est confiée au comte qui, renonçant à son projet, décide de la servir. Arrivé chez Forange, Forlisse est mis en présence de celle qu'il a trahie ; écoutant la voix de l'honneur, il reconnaît ses torts et prend pour femme l'Anglaise déguisée.

Sujet vieillot, traité d'une façon médiocre : réussite contestée.

2 août : *La Brebis entre deux loups*, comédie-proverbe en 1 acte, par Renout.

M. Caffard	MM. Bordier.
M. Capon	Duval.
Colin.	Le Roi.
Mme Dormilly	Mlles Prieur.
Jeannette	Annette.
Marine	Destrées.

Mme Dormilly loge chez elle la jeune Jeannette, à qui elle fait donner des leçons par M. Caffard. Celui-ci prend à son élève un intérêt que trouve suspect la soubrette Marine ; il le semble également à Capon, bailli du village, parrain de Jeannette, et que tentent les appas de sa filleule. Caffard et Capon sont pourtant d'accord sur un point, la nécessité d'empêcher Jeannette d'aller, comme elle le fait souvent, cueillir la noisette avec certain Colin que protège Mme Dormilly. Pour couper court à ce manège il n'est qu'un moyen, séparer les jeunes gens. — « Qu'on renvoie Colin », dit Caffard. — « Que Jeannette prenne domicile chez moi », dit Capon. — Cette divergence de vues intrigue Mme Dormilly qui observe et acquiert bientôt la preuve des mauvais projets que nourrissent les deux hommes à l'égard de la fillette. Le danger qu'ils ont signalé n'en existe pas moins, mais, au lieu d'y parer par une séparation, Mme Dormilly le supprime en décidant l'hymen de ses deux protégés.

D'amusants détails firent accueillir indulgemment cet acte dénué d'imprévu.

7 août : *Churchill amoureux, ou la Jeunesse de Malborough*, comédie en 2 actes, par Guillemain.

Le duc de Montmouth. .	MM. Duval.
Churchill.	Beaulieu.
M. Dupuis	Volange.
Dubois	Bordier.
Un laquais	Fleury.

Marianne.	Mlles Chénier.
Mme Dupuis	Prieur.

La scène est à Paris, en 1672. Quoique Anglais, Churchill sert comme enseigne dans le régiment des Gardes-Françaises. Rencontrant par hasard Marianne Dupuis, jeune ouvrière en dentelles, il s'éprend d'elle et, la sachant pauvre, lui fait remettre par son valet Dubois, un don de cinquante louis. Marianne n'est point seulement jolie, elle est vertueuse, et ses parents s'indignent d'une générosité dans laquelle ils croient voir un piège. Au nom de son mari infirme et au sien, Mme Dupuis vient se plaindre à Churchill ; la loyauté, le grand cœur de l'Anglais la désarment au point qu'elle consent à le recevoir chez elle. Mais, étant officier, Churchill n'est pas libre, et le duc de Montmouth, son chef, vient le sommer de prendre part à la campagne que Louis XIV a décidée contre les Hollandais. L'hésitation du jeune enseigne l'étonne ; pour en savoir la cause il interroge Dubois et, renseigné par lui, se rend chez les Dupuis où il sait rencontrer Churchill. Ce dernier, bien reçu par Marianne et les siens, est heureux quand Montmouth, survenant, lui reproche de sacrifier l'amour à la gloire. Marianne, bonne Française, adjure elle-même Churchill d'écouter la voix de l'honneur, et l'Anglais consent à se séparer d'elle si le duc l'autorise à faire à sa famille une rente de cent livres sterling. — « Deux cents, repond Montmouth, et, si tu étais plus riche, tu donnerais davantage. » — Churchill vainqueur reviendra offrir à Marianne son amour et son nom.

De très beaux sentiments distinguent cette pièce écrite dans le but de placer, dans le jour qui lui convenait, un héros dont la France ne respectait pas assez la mémoire ; on l'applaudit avec justice.

16 août : *Qui ne le voit l'entend*, proverbe en 1 acte, par Letessier et Levacher de Charnois. — *Non imprimé.*

23 (et non 7) août : *Les Têtes changées*, comédie-parade presque philosophique en 1 acte, par Mme de Beaunoir.

Tantomelius . . .	MM.	Beaulieu.
Tantopejus. . . .		Volange.
Azor.		Le Roi.
Un marquis, Thersite		Bordier.
Nadine	Mlles	Annette.
Araminte		Chénier.
Uranie		Vageron cadette (*début*).
L'abbé Pompon . .		Prieur.

Deux philosophes adeptes, Tantopejus et Tantomelius ont adopté comme élèves Azor et Nadine, qu'ils vont unir en mariage quand, se ravisant, Tantopejus enferme par conjuration Nadine dans une très grande bouteille. Son but, en agissant ainsi, est de la soustraire aux séductions des hommes qu'il déclare tous méprisables. Moins sévère, son ami les trouve seulement ridicules et se fait fort, à l'aide d'un léger changement, de les rendre parfaits. Ils conviennent, si ce progrès s'opère, que Nadine redeviendra libre pour épouser Azor. Cinq originaux, attirés par la promesse du bonheur, servent à l'épreuve : un marquis fou des courses, Araminthe vieille coquette, Uranie jeune servante, le critique Thersite et l'abbé Pompon. Après une étude de leurs caractères, Tantomelius envoie les personnages dans certain cabinet dont tous sortent avec des têtes nouvelles. Le marquis ainsi se transforme en jockey, Araminthe en jeune, Uranie en vieille, Thersite en procureur et l'abbé en femme. Force est à Tantopejus d'avouer que ces changements sont heureux, que les têtes seules des humains laissent à désirer, et d'exécuter la gageure en délivrant Nadine de sa prison de verre.

Cet acte abonde en épigrammes plus ou moins fines, dont les spectateurs se montrèrent satisfaits.

9 septembre : *Les Ombres anciennes et modernes, ou les Champs-Elysées*, comédie épisodique en 1 acte, en vers libres, par *** (Maurin de Pompigny).

Démocrite	MM. BORDIER.
Ascalon.	BOUCHER.
Michaut.	DUVAL.
Un chevalier français .	BEAULIEU.
2e philosophe	BEAULIEU.
1er philosophe. . . .	VOLANGE.
Emilie	Mlles VAGERON aînée *(début)*.
Héloïse	VAGERON cadette.
Lucile	ANNETTE.
La Lucrèce romaine. .	PRIEUR.

Par décision de Jupiter, Proserpine doit, chaque année, aller faire sur la terre un assez long séjour. Le temps de son départ venu, elle imagine d'emmener avec elle, pour se distraire, toutes les ombres qui regrettent la vie. Leur nombre pouvant être grand, Pluton confie à Démocrite le soin de peser les raisons des partants. Conduits par Ascalon, affranchi grec, paraissent alors, devant le philosophe, l'Héloïse d'Abeilard, la Française Emilie, le chevalier d'Assas, Lucile, jeune femme morte le jour même de son mariage, la Lucrèce romaine, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. A tous Démocrite donne des raisons excellentes pour qu'ils demeurent dans le royaume des morts ; mais, mieux que son discours, les y décide l'envie d'assister à une fête donnée pour célébrer la nouvelle apportée par un seigneur que la France vient de faire la paix avec tous ses ennemis.

Les temps passés et le moderne s'entremêlent dans cet ouvrage semi-fantastique offrant, en somme, peu d'intérêt.

22 septembre : *Le Vannier et son seigneur,* comédie en 1 acte, par Guillemain.

Babouk.	MM. Duval.
Osmont.	Beaulieu.
Felix	Bordier.
Un sauvage	Boucher.
Un capitaine de vaisseau .	Dobigny.
Gusulbek	Mlle Langlade *(début).*

La chaumière et les saules du vannier Félix gênant la vue de son château, Osmont, seigneur de l'île de Sérendib, les a fait réduire en cendres. Le roi de Sérendib, indigné, ordonne que le mauvais seigneur soit déporté dans l'île sauvage de Zofala. Par une mesure qu'on trouve d'abord inexplicable, Félix accompagne là son bourreau. Tandis qu'Osmont, incapable d'aucun effort, gémit sur sa situation perdue, Félix travaille assez courageusement pour nourrir le seigneur et lui. Son intelligente énergie lui vaut l'amour de Gusulbek, fille de Babouk, roi des sauvages. Osmont, que le peuple méprise pour son inaction, se réhabilite pourtant à leurs yeux en tuant un tigre qui ravage Zofala. On le porte en triomphe au moment où l'artillerie annonce l'arrivée d'un vaisseau dans l'île ; des gens de Sérendib, envoyés par le roi pour rapatrier les deux bannis, en descendent. Osmont les suit avec plaisir, mais Félix, accepté pour gendre par Babouk, reste dans l'île où, comme partout, l'homme utile est considéré.

Leçon d'égalité et de courage que sa date rend des plus intéressantes ; elle affirma, chez Guillemain, les tendances généreuses qu'avait, l'année d'avant, révélées son *Nouveau parvenu.*

22 septembre : *La Constance récompensée,* ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

6 octobre : *Le Pirate en Provence,* parodie d'*Alexandre aux Indes,* en 1 acte, par Dorvigny. — *Non imprimée* ;

12 octobre : *Compliment de clôture*, à la Foire Saint-Laurent, par ***. — *Non imprimé.*

13 octobre (rue de Bondy) : *Le Ballon, ou la Physicomanie,* comédie en 1 acte, en vers libres (par Bodard de Tézay) (1).

Ether.	MM. Duval.
Orgon	Bordier.
Ariste.	Dobigny.
Valère	Le Roi.
Le Marquis	Beaulieu.
Subito	Fleury.
Bocal.	Barotteau.
Crispin	Boucher.
Isabelle	Mlle Annette.

Valère aime Isabelle, fille d'Orgon, et la fait demander par Ariste, son oncle ; mais Orgon, amateur de physique, s'est entiché du mûr Ether, savant qui vient d'inventer un ballon avec lequel il prétend faire la conquête de l'air ; si son entreprise réussit, Ether aura pour récompense la main d'Isabelle. Crispin, valet d'Ether, mis par quelques cadeaux dans les intérêts de Valère, crève le ballon pour empêcher le départ de l'aéronaute : il révèle en outre à son maître l'amour réciproque des jeunes gens et l'effraie si bien sur les suites d'un hymen disproportionné qu'Ether renonce de lui-même à Isabelle. Celle-ci sera la femme de Valère ; quant au physicien, dont on a réparé le ballon, il montera

(1) La brochure de cette pièce indique, par erreur, la date du 13 novembre.

pour le seul appât de la gloire dans les airs où nul ne consent à le suivre.

Amusant sujet, traité en vers alertes, parfois même jolis ; sa réussite fut complète.

28 octobre (à la Foire Saint-Germain) : *La Ruse inutile*, comédie en 1 acte (par Maurin de Pompigny).

M. de Châteauvieux .	MM. Bordier.
Lismore	Le Roi.
M. Royal.	Beaulieu.
Agathe	Mlles Bisson.
Lisette	Destrées.
Julie	Prieur.

Malgré ses cinquante ans, M. de Châteauvieux voulait épouser sa pupille Agathe, mais celle-ci l'a nettement refusé. Pour se venger de son échec, Châteauvieux imagine de berner la jeune fille. On joue la comédie chez lui, mais des femmes y font les rôles d'hommes ; feignant de rompre avec cette coutume, il annonce à Agathe qu'un cavalier lui donnera certain jour la réplique. C'est Mlle Julie qu'il a priée de faire ce personnage ; mais Julie a pour frère Lismore, amant d'Agathe, et, d'accord avec elle, Lismore se présente pour jouer son rôle avec un naturel qui ravit le tuteur. Grâce à sa suivante Lisette, Agathe sait à quoi s'en tenir, et quand Châteauvieux, poussant jusqu'au bout ce qu'il croit être une mystification, propose de lui donner son partenaire pour époux, elle accepte. Un notaire, que le tuteur suppose faux, est mandé et le contrat se signe. Julie alors se présente pour s'excuser du tour joué au quinquagénaire, mais celui-ci s'en venge en demandant sa main qui lui est accordée.

Cette fable ingénieuse et développée avec art remporta d'unanimes bravos.

16 novembre (à la Foire Saint-Germain) : *L'Heureuse réconciliation, ou les Fourbes découverts*, comédie en 1 acte, par ***.

Géronte. . .	MM.	DUVAL.
Damis . . .		LE ROI.
Frontin. . .		BORDIER.
Sournillon. .		VOLANGE.
Fraquet. . .		BAROTTEAU.
Mme Géronte .	Mlles	PRIEUR.
Angélique . .		BISSON.
Lisette . . .		DESTRÉES.

Devenu veuf, Géronte s'est remarié, et sa seconde femme nuit de tout son pouvoir à son beau-fils. Grâce à elle, Damis jouit d'une réputation de prodigalités et de débauches qui attriste fort sa cousine Angélique et va porter Géronte à le déshériter quand Frontin intervient. Valet de Damis, il s'est, pour demeurer près de son maître, vu forcé d'appuyer certaines calomnies inventées par Mme Géronte ; cette complaisance n'a aucun résultat car, après s'être servi de lui, la marâtre le fait mettre à la porte. Mais Frontin est tenace, il rentre par escalade dans la maison d'où on l'a chassé, parle à Géronte, et le fait assister secrètement à un entretien de la mauvaise femme avec son intendant Sournillon. Géronte est instruit là des machinations dont Damis a été victime ; il apprend de plus que sa femme se livre, avec des fonds pris dans la caisse conjugale, à des spéculations plus ou moins louches. Pris de fureur il chasse la coupable : Damis, rentré en grâce, deviendra l'époux d'Angélique.

Leçon morale, bien présentée et bien accueillie.

20 novembre (rue de Bondy) : *Les Cent écus*, drame poissard en 1 acte, par Guillemain.

Lucas	MM.	Beaulieu.
Badeau		Barotteau.
Protest		Bordier.
Mme Thomas . . .	Mlles	Prieur.
Javotte		Destrées.

Lucas, fort de la halle, aime une jeune poissarde dont il ignore le nom et la demeure. Il l'attend un matin dans un carrefour, se déclare et est agréé. Pour se mettre en ménage, Lucas compte sur les cent écus d'un billet que lui doit certaine Mme Thomas, poissarde comme son amante ; cette femme n'est pas riche et, quoique ayant bon cœur, le fort suit l'avis de l'huissier Protest qui conseille la rigueur. Par suite, les meubles de la débitrice sont saisis. Or Mme Thomas est la mère de celle qu'adore Lucas ; elle confie sa peine à Javotte, et celle-ci croit bien faire en priant l'amoureux de lui avancer cent écus. Lucas n'en est que plus acharné à rentrer dans sa créance et Protest, par son ordre, fait enlever le mobilier de la poissarde pour le vendre au pont Saint-Michel. Mme Thomas, par bonheur, rencontre alors Lucas en compagnie de Javotte, et l'accable d'injures auxquelles sa fille s'associe. Désolé des sottises que son ignorance lui a fait commettre, le fort se justifie en disant qu'il ne molestait la mère que pour obliger la fille. On congédie l'huissier, et les amants s'unissent, au déplaisir du fripier Badeau qui convoitait Javotte.

Etude de mœurs populaires tracée avec l'esprit dont l'auteur était coutumier ; elle obtint un succès de gaîté.

Les Cent écus furent joués au cours de la dernière représentation que donnèrent, sur le boulevard Saint-Martin, les directeurs des Variétés Amusantes. Ils s'installèrent effectivement, le 21 octobre, dans leur salle de la Foire Saint-Germain, pour attendre l'issue de négociations engagées dans le but

d'être enfin affranchis de l'obligation fâcheuse d'occuper plusieurs domiciles.

9 décembre : *Le Danger des liaisons*, comédie en 1 acte, par Mme de Beaunoir.

Mercourt	MM. Volange.
Ambroise	Duval.
Cécile	Mlles Bisson.
Mme de Saint-Far. .	Prieur.

Mercourt, avocat parisien, est retiré dans une maison de campagne avec la jeune Cécile qu'il vient d'épouser, et Mme de Saint-Far, son amie. Cette dame a jadis beaucoup aimé Mercourt dont elle voulait faire son mari ; feignant de pardonner la préférence accordée à Cécile, elle s'est établie dans la maison de sa rivale sous prétexte d'aider son inexpérience ; mais, en réalité, elle cherche à lui gâter le caractère, à lui faire haïr la retraite et à lui donner du goût pour les sociétés les plus suspectes de Paris. Pour semer plus promptement la discorde entre les deux époux, Mme de Saint-Far excite, en même temps, la jalousie de Mercourt en lui montrant une lettre écrite par certain Belmont qui eut autrefois des prétentions sur Cécile ; il est question là d'un rendez-vous donné pour se venger de Mercourt, rendez-vous fixé dans un bal où Cécile a précisément sollicité l'autorisation de se rendre. L'avocat, qui adore sa femme, veut se venger d'elle. Mais Mme de Saint-Far trouve moyen d'éviter une explication qui ruinerait ses manœuvres. Cependant Ambroise, vieux serviteur de Mercourt, soupçonne de trahison Mme de Saint-Far ; il donne à son maître l'enveloppe de la fatale lettre, qu'il a ramassée par hasard et qui porte le nom de la fausse amie, et l'engage en outre à écouter, d'un cabinet, la conversation décisive que doivent avoir les deux femmes. Mercourt y consent et connaît ainsi la noirceur de Mme de Saint-Far ainsi que la tendresse vraie

qu'il a su inspirer à Cécile. Il se jette aux pieds de sa femme et va faire de sanglants reproches à son ancienne maîtresse quand celle ci, furieuse d'être démasquée, délivre pour toujours les époux de sa dangereuse présence.

Cette comédie, attendrissante et d'un style élevé, était tirée d'un conte de Marmontel intitulé *le Bon mari*. Les rôles en furent bien joués et elle obtint un succès qui se renouvela à chacune des reprises qu'on fit par la suite.

15 (et non 25) décembre : *Le Bienfait récompensé, ou la Suite des Bonnes gens*, comédie en 1 acte (par Laroche).

Boniface Pointu. . .	MM.	Volange.
Jérôme Pointu . . .		Volange.
Eustache Pointu. . .		Volange.
Ambroise		Boucher.
André		Barotteau.
Jacquot		Fleury.
Un garde du commerce.		Dobigny.
Mme Boniface. . . .	Mlles	Prieur.
Mme Blaise.		Destrées.
Marguerite.		Chénier.
François		Marigny (*début*).

Dupé par un fripon, Boniface Pointu se trouve dans le plus cruel embarras. Ses biens sont saisis, sa liberté menacée parce qu'il ne peut payer 40.000 livres pour lesquelles il a répondu. Prétextant un procès qui nécessite sa présence à Paris, il vient dans cette ville, avec sa femme et Mme Blaise, et confie son malheur à Ambroise, qu'il a sauvé jadis et qui a pu reprendre l'auberge de Thibaut. André, qui de commissionnaire est devenu valet d'Ambroise, reçoit

de Boniface une gratification anticipée qu'il s'empresse d'employer à l'achat d'un billet de loterie que le marchand assure devoir gagner. Boniface cependant fait appel à ses frères : Jérôme, qu'il ne trouve pas chez lui, vient lui rendre visite ; croyant encore son frère riche, il fait à Mme Boniface des offres de services qu'il s'empresse de reprendre quand la situation lui est connue. Eustache, qui a meilleur cœur, emprunte pour son frère à divers amis, mais les mille écus qu'il apporte à sa belle-sœur sont d'un secours trop faible. Le cœur gros, Boniface va suivre le garde du commerce chargé de l'arrêter, quand Ambroise décide avec sa femme Marguerite de vendre leur auberge pour rendre à Pointu le service qu'ils reçurent autrefois de lui. Un heureux hasard se produit qui rend inutile ce dur sacrifice : le billet pris par André sort au tirage de la loterie avec un lot de 58.200 livres. Cette somme, que le valet s'empresse d'offrir à son maître, sert à libérer Boniface, mais il la pourra bientôt rembourser à André, car son gendre, resté au pays, lui donne avis que ses affaires sont arrangées.

Rentré aux Variétés Amusantes après une tournée en province, Volange avait naturellement repris ses meilleures créations ; le succès renouvelé de *Pointu* donna naissance à cette troisième *suite* inspirée, ainsi que les autres, d'un louable sentiment.

18 décembre : *La Récréation villageoise*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé ;*

26 décembre : *La Tendresse réciproque*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

1er janvier 1874 : *La Fête de campagne, ou l'Intendant comédien malgré lui*, comédie épisodique en 1 acte, par Dorvigny.

Dumont.	MM. Duval.
Cherville	Volange.
Un garçon marchand de vin.	
Un perruquier	
Un musicien	
Un machiniste	
Une habilleuse	
Un souffleur	
Un poète	

Chargé par le marquis, son maître, de faire venir une troupe de comédiens, l'intendant Dumont, qui ne conçoit pas qu'on puisse jouer ou même s'amuser à voir jouer la comédie, a mis tant de mauvaise grâce à obéir que Cherville, chef des artistes engagés, décide de l'en punir en le rendant acteur malgré lui. Le marquis, goûtant ce projet, choisit son jardin pour le lieu de la scène. C'est là que Cherville, utilisant une charmille pour ses travestissements, apparaît à Dumont en garçon marchand de vin, en perruquier vantard, en musicien ivrogne, en machiniste exigeant, en habilleuse loquace, en souffleur bègue et en poète jongleur de rimes. Ce plat de son métier servi, il se fait connaître de l'intendant, confus du rôle qu'il a tenu par ignorance.

Volange, se surpassant dans cette pièce à tiroirs, y obtint un très grand succès.

14 janvier : *Le Sculpteur, ou la Femme comme il y en a peu*, comédie en 2 actes, par Mme de Beaunoir.

Le Comte d'Artiphile. .	MM. Duval.
Le Doux	Beaulieu.
Bécarre	Volange.
L'abbé Rémifa	Bordier.
Du Ciseau	Boucher.

Suzanne	Mlles CHÉNIER.
Mlle des Brisées. . . .	BISSON.
Mme Caquet	PRIEUR.

Le Doux, sculpteur de talent, a épousé, par les soins du comte d'Artiphile, Suzanne, jeune femme charmante et qui peint avec goût. Les époux s'aiment, ont un enfant, et seraient heureux si Le Doux, d'un caractère faible, ne se laissait souvent entraîner dans les cabarets par le musicien Bécarre et le sculpteur Du Ciseau. Bécarre, en détournant Le Doux de ses devoirs, n'obéit qu'à sa nature légère ; mais Du Ciseau agit par jalousie contre son confrère dont les succès l'irritent. Pour achever son œuvre, il écrit au comte une lettre anonyme contre Le Doux, qu'il accuse de brutaliser Suzanne et de faire exécuter par d'autres les travaux qui lui sont commandés. M. d'Artiphile a confié à Le Doux l'exécution d'une Minerve payée d'avance ; inquiet des révélations faites, il se rend chez lui et y entre au moment même où l'artiste, qui a passé la nuit à boire, à jouer et à se battre, revient ivre, défait et de mauvaise humeur. Suzanne, heureusement, s'interpose ; oubliant ses justes griefs, elle disculpe de son mieux son mari et dévoile au comte l'infamie de Du Ciseau. Le comte s'adoucit, pardonne à Le Doux, et le sculpteur, chassant ses faux amis, jure à Suzanne de renoncer à ses dangereuses habitudes.

Des scènes épisodiques jettent de la variété dans cet heureux sujet et concourent à son but qui est d'égayer et d'instruire. Il fut très applaudi, et on le reprit à diverses dates.

26 janvier. *Les Amours de Félix et de Rosine*, pantomime en 2 actes (par Fleury et Bordier), musique de Dupré.

Un gouverneur. . . .	MM. DUVAL.
Le Capitaine Ormont. .	BAROTTEAU.
Félix	BORDIER.
Lémon	FLEURY.
Un geôlier	DOBIGNY.
Drias.	Mlles PRIEUR.
Rosine	BISSON.

En revenant d'exil, Ormont, capitaine français, a fait naufrage en vue de Brest et a été ainsi séparé de sa femme Drias et de sa fille Rosine. Les deux femmes, recueillies dans un village, y vivent paisiblement quand, de la mer qui est proche, surgit une barque montée par des matelots et des soldats. Un de ces derniers se jette sur Rosine et va l'entraîner lorsque le jeune Félix, amoureux de Rosine, survient et châtie l'insolent. Furieux de l'incident, les habitants du pays chassent les soldats, mais ils reviennent bientôt en plus grand nombre sous la conduite d'un capitaine. Cet officier n'est autre qu'Ormont, qui retrouve avec joie celles qu'il aime, mais arrête Félix pour crime de rébellion. De la prison où on l'enferme, le jeune homme sollicite une audience du gouverneur ; mis en présence l'un de l'autre, le seigneur et le prisonnier ressentent une émotion vive. Un vieux berger nommé Lémon paraît au même instant et prouve que Félix est le fils même du gouverneur. Dès lors tout s'arrange et les jeunes gens sont unis.

Une préface rend intelligible aux lecteurs cette histoire obscure ; privé de son secours, le public comprit peu et siffla vertement les comédiens-auteurs.

5 février : *La Reconnaissance villageoise*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

14 (et non 16) février : *La Rose et l'Epine*, divertissement dialogué en 1 acte, par Guillemain.

Artémidor. . . .	MM.	Duval.
Colin		Le Roi.
Mathurin		Boucher.
Grégoire		Barotteau.
Constance	Mlles	Chaumont.
Annette.		Langlade.

Pour éprouver les villageois, l'enchanteur Artémidor a placé dans un tertre de gazon une superbe rose, mais cette fleur cache une épine : ne pourra la cueillir sans se blesser que celui qui le méritera. Constance, la première, aperçoit la fleur magique, mais, prudente et sage, elle se croit indigne de la posséder et l'arrose simplement. Son amant Colin, moins discret, se pique vivement à l'épine. D'autres encore se font blesser par elle, Annette, entre autres, qui se repent et que l'enchanteur guérit pour cette raison. Enfin, devant tout le village assemblé, Artémidor donne à Constance la fleur qu'elle a pris la peine d'arroser : contrairement à la coutume, celle qui a cultivé jouira.

Leçon aimable, donnée avec esprit : réussite légitime.

3 mars : *La Lunette de vérité, ou Arlequin diseur de bonne aventure*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

3 avril : *Le Déménagement du sculpteur*, compliment de clôture, par ***. — *Non imprimé.*

Pendant la tenue de la Foire Saint-Germain, Malter, Hamoire et Lemercier purent, sans de trop grands

frais, satisfaire leur désir d'un établissement franc de toute servitude. Ils louèrent au sieur Chapelier, propriétaire, la salle bâtie en 1779, boulevard du Temple 46, pour les *Elèves de l'Opéra* et qui, depuis le 5 septembre 1780, était vacante. Cette location faite pour neuf ans, moyennant 3.000 francs de loyer annuel, fut approuvée par M. Le Noir, et l'on ouvrit, le 19 avril, avec des pièces connues, précédées d'un *Compliment dialogué*, par Guillemain (*Non imprimé*) (1).

Vinrent ensuite :

22 avril : *Zaïde, ou l'Orpheline espagnole*, pièce en 2 actes, par ***. — *Non imprimée*.

1er mai : *L'Ecouteur aux portes*, comédie en 1 acte, par Mme de Beaunoir.

Léandre. . . .	MM.	Beaulieu.
Furet.		Bordier.
Arlequin. . . .		Volange.
Un notaire. . .		Duval.
Mme Bourru . .	Mlles	Prieur.
Angélique . . .		Tabraize aînée (*début*).
Madelon. . . .		Tabraize cadette (*début*).

Tandis que Léandre et son valet Arlequin voyagent en Amérique pour augmenter l'avoir de Mme Bourru, celle-ci, oubliant les engagements pris avec Léandre qui est son neveu, promet sa fille Angélique à certain Furet dont elle

(1) Les places coûtaient là, 30, 20 et 12 sols ; on entrait à couvert par la rue des Fossés-du-Temple.

s'est entichée. Au retour, Léandre gémit de cette volte-face, mais Arlequin, homme de tête, imagine pour évincer Furet qu'il soupçonne de calcul, d'annoncer à la dame que toutes les marchandises achetées pour elles ont sombré dans une tempête. Furet, qui a l'habitude d'écouter aux portes, apprend par ce moyen le projet d'Arlequin et le déjoue en déclarant vouloir réparer, à l'égard de Mme Bourru, les torts de la fortune. Confus de son échec, le valet surveille Furet et le surprend bientôt aux écoutes ; cela lui donne l'idée d'un nouveau piège contre le drôle qui entend mais ne peut voir. Prenant successivement les voix de quatre personnages, il fait croire à Furet qu'Angélique a eu un enfant de Léandre et que le notaire chargé du contrat est un homme gagné pour lui faire signer un engagement militaire. Quand le tabellion se présente, Furet n'a garde de s'exécuter et pousse Léandre à signer en sa place. La chose faite il va plaisanter, lorsqu'on lui démontre qu'il n'est qu'un sot et que son habitude indiscrète n'est point sans danger.

Cet amusant sujet, traité d'habile façon, fit grand plaisir.

17 mai : *Les Billets nuls, ou les Deux Billets*, comédie en 1 acte, par Marsollier des Vivetières. — *Non imprimée.*

28 mai (et non 26 septembre) : *L'Amour et Bacchus au village*, comédie en 1 acte, ornée de musique et de danses, par Guillemain.

Bacchus.	MM. BEAULIEU.
Mathurin	DUVAL.
Thibaut père . . .	BOUCHER.
Thibaut fils . . .	BORDIER.

L'Amour	Mlles	CHAUMONT.
Mme Dupré. . . .		PRIEUR.
Mathurine		DESTRÉES.
Colette		TABRAIZE cadette.

Condamné par Jupiter à huit jours d'exil pour avoir voulu planter de la vigne dans l'Olympe, Bacchus descend sur terre et rencontre, dans un village, l'Amour, banni lui-même comme libertin. Que faire chez les paysans, sinon établir sur eux leur empire ? Pour y parvenir ils conseillent à la jeune Colette de relancer au cabaret le militaire Thibaut fils qui s'y oublie, au meunier Mathurin et à sa femme d'aller y boire ensemble pour réveiller leur tendresse somnolente, à Mme Dupré, retirée du monde par dépit, de rappeler l'amant qu'elle a prétendu fuir, à Thibaut père enfin d'unir dans le plus bref délai son fils à l'aimable Colette. Tous ces avis sont adoptés, et l'Amour préside à la noce que Bacchus arrose de son meilleur vin.

Gracieux tableau, justement applaudi.

5 juin : *Le Globe d'amour, ou la Nouvelle Didon*, comédie en 2 actes, mêlée de pantomime, par Mme de Beaunoir.

M. de Kerkadur . . .	MM.	BORDIER.
Léandre.		BEAULIEU.
Gilles		VOLANGE.
Huascar.		DUVAL.
Zamor		BOUCHER.
Elise.	Mlles	CHÉNIER.
Annette.		BISSON.

La scène se passe dans un château breton. Le flibustier Léandre, qu'un naufrage a jeté sur cette terre s'est fait aimer d'Elise, jeune veuve qu'on croyait insensible et qui, au

contraire, s'empresse d'accepter ses hommages bien qu'elle doive tout au capitaine De Kerkadur qui se flattait de l'épouser. Il ne tiendrait qu'à Léandre d'être heureux, mais une sorcière lui a prédit jadis qu'il deviendrait roi d'une île inconnue en épousant une voleuse et, pour ne point manquer cette haute destinée, il décide de partir secrètement la veille du jour fixé pour ses noces. Ce projet s'exécute, mais Elise, qui ne peut renoncer à Léandre, s'empare d'un globe inventé par Kerkadur, s'enlève dans les airs, et part ainsi à la recherche de l'ingrat. C'est en Afrique que Léandre et son valet Gilles ont le malheur d'aborder; des sauvages les saisissent pour les brûler en l'honneur de leurs dieux. Ils vont périr ainsi, quand Elise paraît dans les airs et descend rapidement sur le lieu du supplice. Aux sauvages stupéfaits elle se donne pour la fille du soleil, puis détachant les deux hommes, elle renverse leur bûcher. Des bois éteints les Africains forment un trône sur lequel montent Elise et son amant. — « Sois notre roi », dit le peuple noir à Léandre. Refusera-t-il encore la main d'Elise? Non, car l'oracle est accompli, une voleuse lui vaut la couronne : le nouveau couple royal consacrera à l'amour le globe qui a fait leur félicité.

Mi-comédie, mi-féerie, cette pièce n'obtint qu'un succès médiocre. — *Non imprimée.*

16 juin : *Les Caprices de Proserpine, ou les Enfers à la moderne*, pièce épisodi-comique en 1 acte, en vers libres, par P....x (Pujoulx).

Pluton.	MM.	BEAULIEU.
Mercure		LE ROI.
Minos		BORDIER.
Eaque		DUVAL.
Rhadamante		LELIÈVRE (*début*).
Un juge		BOUCHER.
Un diable.		BAROTTEAU.
L'Ombre de Carlin. .		VOLANGE.

Proserpine	Mlles Prieur.
Une bergère	Tabraize aînée.
Une orgueilleuse . .	Tabraize cadette.
Une coquette	Bisson.
Une jeune fille . . .	Duchemin (*début*).
Sa sœur	Beaujon (*début*).
Une guerrière . . .	Chénier.

Autorisée par Jupiter à passer chaque année six mois hors du Tartare, Proserpine visite la France, s'engoue de ses modes, de ses ridicules même, et menace Pluton de le fuir pour jamais s'il ne transforme les enfers en un lieu de plaisirs. Epoux modèle, Pluton ferait très volontiers ce que sa femme demande, s'il en avait la puissance. Jupiter, qu'il implore, lui fait heureusement remettre par Mercure une baguette qui a la vertu de changer les objets au gré de son possesseur. De suite Pluton charge Eaque de choisir des jeunes filles propres à être transformées en fleurs, Rhadamante de chercher des acteurs pour monter un spectacle, et Minos de composer une cour de beaux esprits. Puis, mandant Proserpine, il change devant elle son noir palais en un paysage pittoresque. Etonnée et ravie, la capricieuse déesse revêt des habits en harmonie avec ce décor. Une seule chose lui déplaît dans le programme élaboré par son mari ; aux acteurs tragiques recrutés pour lui plaire, elle prétend substituer des servants de Thalie : tout à propos paraît l'ombre du gai Carlin que vient de perdre la Comédie Italienne. N'ayant plus rien à désirer, Proserpine restera dans l'empire transformé par sa fantaisie.

Cadre heureux, rempli par la plume délicate et spirituelle d'un auteur de vingt ans. Une grande vogue accueillit dans sa nouveauté cette pièce qui passe en revue les manies ou les modes du temps et qui fut plusieurs fois reprise.

29 juin : *Compliment à M. Le Noir, à l'ouverture de la Foire Saint-Laurent*, par Guillemain.

Lucas	MM.	Beaulieu.
Le Magister . .		Duval.
Le Poète . . .		Bordier.
Le père Thibaut.		Volange.
Le Peintre. . .		Boucher.
Mathurine. . .	Mlles	Destrées.
Agathe. . . .		Tabraize aînée.
Colette. . . .		Tabraize cadette.
Mme Dorval . .		Prieur.

Dans un hameau des villageoises répètent les couplets que le Magister a composés pour la fête du seigneur, quand le bruit se répand que Mme Dorval, bienfaitrice du pays, entend substituer aux paysans toujours gauches des artistes qu'elle a à sa disposition. Le dépit est grand et Lucas l'exprime avec énergie; mais on a mal compris, et Mme Dorval veut simplement unir les efforts du poète et du peintre qu'elle héberge à ceux des bons vassaux. Le poète, en effet, compose des strophes, et le peintre improvise un portrait qui se trouve être la ressemblance parfaite du maître aimé. On place ce portrait au milieu du théâtre en l'enguirlandant de fleurs; mais, contre la coutume, les villageois le gardent pour n'en détourner les yeux que lorsqu'ils verront leur seigneur lui-même.

Adressé au Lieutenant de police en même temps qu'au Procureur du roi qui l'accompagnait, cet hommage en prose et couplets ne pouvait qu'être bien accueilli.

29 juin : *Le Bon valet, ou Il était temps*, comédie en 1 acte, par Maurin de Pompigny.

Dorimont	MM. DUVAL.
Dorval	LE ROI.
Le Comte d'Orsé	BEAULIEU.
M. Firmin	BOUCHER.
Germain	BORDIER
Un marchand allemand .	BORDIER
Un marin provençal. . .	BORDIER
Un Piémontais	BORDIER
Julie.	Mlles BISSON.
La Marquise	PRIEUR.
Mme Rinsard	DESTRÉES.
Louison.	SIMONET cadette (*début*).
Jacques.	FIAT (*début*).

L'officier Dorval et Julie, fille du parvenu Dorimont, allaient s'épouser quand le jeune homme fut contraint de partir pour le service du roi. Comme il reste un assez long temps sans donner de nouvelles, on le croit mort, et Dorimont, conseillé en cela par la marquise sa sœur, veut donner sa fille au comte d'Orsé, jeune élégant très endetté. Mais Julie a fait à Dorval promesse de l'attendre une année et tient fidèlement sa parole. Valet dévoué de Dorval, Germain prend successivement l'apparence d'un marchand allemand, d'un marin provençal et d'un Piémontais pour approcher Julie et l'encourager dans sa résistance. A la dernière heure du dernier jour, Dorval enfin paraît et son amante l'embrasse avec transport. Le comte alors bat en retraite et l'officier épouse Julie.

Traitée avec adresse, cette donnée favorable remporta des bravos.

14 juillet : *La Triste journée, ou le Lendemain des noces*, comédie en 1 acte, (par De Beaunoir).

Léandre.	MM.	Beaulieu.
Dumont.		Volange.
La Fleur		Fiat (*début*).
L'Abbé des Fleurettes, Fausset .		Bordier.
Brillant.		Duval.
Mme Argante	Mlles	Chénier.
Isabelle.		Tabraize aînée.
Berthe		Prieur.

Bourgeoise et veuve, Mme Argante épouse par vanité le marquis de Craquenville, en même temps qu'elle marie sa protégée Suzanne à son caissier Dumont : mais, à l'issue de la cérémonie Craquenville feint une indisposition et s'enferme seul dans sa chambre. Suzanne agit de même et, le lendemain, tous deux prennent la fuite en emportant la fortune entière de Mme Argante. Par bonheur Léandre, neveu de celle-ci, était édifié sur le compte de Craquenville qui, sous dix noms différents, avait déjà joué le même tour ; il fait arrêter les fuyards nantis de leur butin. Mme Argante, dont le mariage est de droit nul, en sera pour l'amer regret d'avoir sacrifié sa famille à un immonde aventurier.

L'aventure, rapidement conduite, était intéressante : on l'applaudit avec raison.

21 juillet : *Eustache Pointu chez lui, ou Qui a bu boira*, comédie-proverbe, en 1 acte par Mme de Beaunoir.

Eustache Pointu. .	MM.	Volange.
M. Paraphe . . .		Duval.
Candor.		Beaulieu.
Mme Dumont . . .	Mlles	Chénier.
Isabelle.		Tabraize aînée.
Fanfan.		Pichard (*début*).
Toinon.		Prieur.

Eustache Pointu, que deux ouvrages nous ont fait connaître comme un excellent homme et un buveur déterminé, n'a perdu, en prenant de l'âge, ni qualité ni défaut. C'est ainsi qu'il a recueilli la femme et la fille de son ami Dumont, mort insolvable, et que nous le voyons, au lever du rideau, la tête lourde et la langue pâteuse en raison d'une orgie faite la veille. Son commerce pourtant prospère, grâce au zèle de Candor, jeune commis qui sert avec feu les intérêts du patron qu'il estime. Mais voici qu'Eustache, régenté par sa bonne Toinon, imagine de l'en punir en se mariant, et c'est Isabelle, la fille de Dumont qu'il prétend épouser. Comme il dit reconnaître 40.000 francs d'apport à sa femme, Mme Dumont ne fait aucune difficulté pour lui donner Isabelle. L'accord est à peine conclu que la mère apprend qu'un sentiment tendre unit Isabelle et Candor. Ce dernier, par égard pour Eustache, veut quitter la maison sans un mot, mais Toinon, plus vaillante, révèle à son maître l'amour des jeunes gens. Le bon cœur de Pointu s'émeut, il renonce à Isabelle et l'unit à Candor auquel il cède en outre son fonds; lui se consolera en buvant le petit coup auquel il voudrait en vain renoncer, car le proverbe est vrai : qui a bu boira.

Jolie, avec une pointe d'attendrissement, cette pièce clôtura dignement l'épopée plaisante des Pointus. Divers auteurs l'avaient écrite, à la grande joie des spectateurs qu'elle amusait en leur prêchant ce premier des devoirs humains : la bonté.

2 août : *Les Reconnaissances, ou la Foire de Beaucaire*, parodie de *La Caravane* en 2 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

16 août : *Les Ombres vivantes*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

8 septembre : *L'Heureuse journée, ou le Page et sa marraine*, comédie en 1 acte, par De Beaunoir. — *Non imprimée.*

26 septembre : *Le Valet à deux maîtres, ou le Mari à deux femmes*, comédie en 1 acte (par Evra et Maurin de Pompigny).

Tamarini.	MM. DUVAL.
Dorville	BEAULIEU.
Lépine	BORDIER.
Mme Tamarini . . .	Mlles LELIÈVRE (*début*).
Mme Dallin	PRIEUR.
Lucile.	TABRAIZE aînée.

Malgré les engagements qu'elle a pris avec le jeune Dorville, Mme Dallin veut marier sa belle-fille Lucile avec le vieux Tamarini, empirique auquel un spécifique merveilleux a valu 30.000 livres de rentes. Lucile, comme de raison, s'en tient à Dorville qu'elle aima du consentement même de sa marâtre, mais Mme Dallin passe outre et le contrat se signe. Lépine, valet de Dorville, ne voit à cela qu'un remède, enlever la belle, mais l'arrivée inattendue d'une dame mûre rend cet exploit inutile. Cette dame n'est autre que Madame Tamarini, femme légitime que l'empirique a oubliée dix ans auparavant en Italie. Tamarini, confus, ne peut qu'implorer l'indulgence de sa victime Débarrassé de son rival, Dorville épousera celle qu'il aime.

Des scènes gaies assurèrent le succès de cet acte ingénieux.

La Foire Saint-Laurent clôtura le 10 octobre, et les Variétés Amusantes retournèrent, le lendemain, au boulevard du Temple; mais le triumvirat ne les dirigeait plus. Des événements s'étaient, pendant le précédent trimestre, produits à son grand préjudice.

Bien que prélevant, sur les petits spectacles, des sommes assez fortes (1), l'Opéra n'était pas dans une situation brillante. Dans l'espoir d'atténuer son déficit croissant, il sollicita de Louis XVI l'extension de ses prérogatives, et le roi, accueillant cette requête, prit en Conseil, le 18 juillet 1784, la décision suivante :

Le Roi, s'étant fait représenter en son Conseil l'état des différents spectacles autorisés dans l'étendue de la ville, faubourgs et remparts de Paris, ensemble les édits, règlements et ordonnances rendus à ce sujet, et s'étant fait aussi représenter les lettres patentes concernant les droits de privilèges appartenant à l'Académie Royale de Musique ; Sa Majesté, dans la vue de pourvoir à l'augmentation des dépenses qu'exige le premier théâtre de la nation et les moyens de perfectionner encore l'art de la musique et de la danse par la formation des écoles, l'instruction et l'entretien des élèves ; voulant en même temps réduire le nombre des spectacles qui n'ont pu être jusqu'ici autorisés que comme spectacles forains en les soumettant à l'exercice du privilege de l'Académie Royale de Musique, à quoi voulant pourvoir :

Ouï le rapport, le Roi étant en son Conseil, a accordé à l'Académie Royale de Musique le privilège de tous les spectacles publics existants ou qui pourront exister par la suite, dans la ville, faubourgs et remparts de Paris comme théâtres forains et qui n'ont pu jusqu'ici être établis que par l'autorisation du sieur lieutenant-général de police, approuvé du secrétaire d'Etat de la maison de Sa Majesté. Permet Sa Majesté à l'Académie Royale de Musique d'exercer, faire exercer ou concéder ledit privilège à qui bon lui semblera et à tel prix, clauses et conditions qui seront convenus,

(1) Les Variétés Amusantes, taxées d'abord à 12 livres, en étaient arrivées à lui payer 36 livres par représentation.

à la charge toutefois de se conformer aux privilèges des Foires Saint Germain et Saint-Laurent, que Sa Majesté entend maintenir et conserver, comme aussi à la charge de l'exécution des ordonnances de police et règlements concernant lesdits spectacles, lesquels continueront d'être sous l'autorité du sieur Lieutenant-général de police comme avant le présent arrêt, lequel sera de l'ordre exprès de Sa Majesté signifié aux entrepreneurs desdits spectacles pour qu'ils aient à s'y conformer chacun en droit foi.

En vertu de l'arrêt royal, signifié au commencement d'août, les privilèges détenus par les spectacles de Nicolet (Grands Danseurs), d'Audinot (Ambigu-Comique) et des Variétés Amusantes étaient rapportés, et les directeurs, désireux de conserver leurs entreprises, devaient soumissionner pour la redevance à l'Opéra. Les soumissions eurent lieu dans les premiers jours de septembre et, le 18 du même mois, Gaillard et Dorfeuille (1) furent déclarés adjudicataires de l'Ambigu-Comique et des Variétés Amusantes. Le bail que leur en fit, chez Me Margantin, notaire, Jansen, inspecteur-général de l'Opéra, était ainsi conçu :

Le sieur Jansen afferme pour quinze ans, à compter du 1er janvier 1785. aux sieurs Gaillard et Dorfeuille la portion du privilège accordé à l'Académie Royale de Musique par l'arrêt du 18 juillet précédent pour l'exploitation exclusive des spectacles connus sous les noms d'Ambigu-Comique et des Variétés Amusantes, moyennant 60.000 livres de loyer par an, à raison de 30.000 livres par chacun, payables par

(1) Gaillard, ancien chanteur de la Comédie-Italienne, et Dorfeuille, que la Comédie-Française avait fait débuter sans le recevoir, venaient de province où ils exploitaient conjointement des spectacles.

quartier d'avance, pour par eux régir et gouverner les dits spectacles soit dans leurs emplacements actuels si les sieurs Gaillard et Dorfeuille traitent avec les propriétaires. soit dans tous autres endroits qu'ils se procureront, avec l'agrément du sieur lieutenant-général de police, et aux charges et conditions auxquelles ils se sont soumis solidairement, savoir :

1° Ils se conformeront aux règlements de la Police pour l'administration intérieure et extérieure des dits spectacles ;

2° Ils payeront aux anciens Directeurs des dits spectacles les indemnités ou pensions qu'ils ont droit de prétendre légitimement ;

3° Ils maintiendront et exécuteront tous les marchés faits par les entrepreneurs actuels de l'Ambigu-Comique et des Variétés Amusantes avec les différents sujets employés à ces spectacles jusqu'à la clôture annuelle et prochaine desdits théâtres ;

4° Ils s'arrangeront, si faire se peut et si bon leur semble, avec les propriétaires et créanciers des Variétés Amusantes et avec le sieur Audinot et autres propriétaires du spectacle de l'Ambigu-Comique, et traiteront avec eux tant des salles que de tout ce qui sert à l'exploitation de ces spectacles, en quoi qu'il puisse consister, à l'amiable ou à dire d'experts, de manière que l'on ne puisse rien imputer à l'Académie s'il arrivait cessation de spectacle, s'obligeant les dits sieurs Gaillard et Dorfeuille à la garantie de tous événements à ce sujet.

Les dits Gaillard et Dorfeuille pourront entrer en jouissance du dit privilège pour les Variétés Amusantes dès le 1er octobre prochain, et en user à cette époque en payant toutefois à l'Académie Royale de Musique, entre les mains de son caissier, les trois mois de loyer d'avance sur le pied des 30.000 livres convenues par chaque année du dit bail pour le spectacle des Variétés Amusantes : à l'égard de l'Ambigu-Comique, ils ne pourront user dudit privilège qu'à compter du 1er janvier prochain, jusqu'auquel temps la faculté d'ouvrir son spectacle est laissée à l'ancien directeur, aux mêmes conditions que par le passé.

Sur la demande de Malter et consorts, les concessionnaires nouveaux des Variétés Amusantes consentirent à attendre, pour entrer en jouissance, la clôture de la Foire Saint-Germain ; cela pouvait faire croire que les questions d'intérêts entre les partants et les arrivants se régleraient à l'amiable; il en devait être autrement. Bien que les Variétés Amusantes encaissassent de seize à dix-sept cents livres par jour, les directeurs devaient, à la date de leur déchéance, 116.964 livres 7 sols 8 deniers aux fournisseurs et ouvriers du spectacle ; pour garantir cette somme, Malter, Hamoire et Lemercier avaient, par acte daté du 16 juin 1783, donné au sieur Bonnard, représentant des créanciers, le droit de faire vendre leurs trois salles et tous objets mobiliers, dans le cas où le spectacle cesserait par insuffisance de recettes ou par force majeure Bonnard était donc, de ce fait, maître réel de l'entreprise, et c'est avec lui qu'ingénieux, plus que délicats, Gaillard et Dorfeuille s'empressèrent de traiter. Forts du gage ainsi transporté, ils prirent, le 7 octobre, possession du magasin général, obtinrent par requête le droit de se servir de la salle du boulevard du Temple, et la rouvrirent le 11 octobre.

Comme bien on pense, Malter et ses participants ne se laissèrent point dépouiller sans révolte. Dans un Mémoire dédié au Roi (1), Malter d'abord se

(1) Ce Mémoire, conservé aux Archives, dit que les Variétés Amusantes payaient chaque année : pour le loyer de leurs trois salles 10.000 livres, à leurs acteurs de 72 à 75.000 livres, à l'Opéra 12.000 livres, aux pauvres 50.000 livres ; les auteurs avaient en outre reçu

plaignit qu'au mépris des termes de leur bail Gaillard et Dorfeuille n'avaient fait avec lui et ses associés aucun traité et s'étaient emparés sans bourse délier de leur propriété, quand l'Opéra même proclamait le droit des anciens directeurs à indemnités ou pensions. Ils demandaient, en conséquence, que leurs remplaçants fussent tenus de leur rembourser 44.822 livres 11 sols 10 deniers payés aux créanciers de Lécluze, 6.000 livres versés au sieur Bigottini, 50.000 livres comptées aux auteurs ; 29.840 livres avancées à divers, 138.188 livres d'indemnités diverses, et de servir, à chacun des trois dépossédés, 3.000 livres de pension annuelle.

Une note signée de Lemercier parut ensuite qui, en compensation des fonds versés par lui à l'entreprise, réclamait ou 60.000 livres, ou 30.000 livres comptant et une pension de 1.500 livres.

A ces factums Gaillard et Dorfeuille répondirent qu'une soumission supérieure à celle de Malter et consorts les avait mis en possession légale des Variétés Amusantes, que leur privilège comprenait non seulement le droit de jouer la comédie, mais celui d'user des salles, du matériel et des pièces du dit spectacle, que ce dernier droit leur semblait payé pas les 144.000 livres comptées au sieur Bonnard, représentant des créanciers de l'entreprise, et qu'ils estimaient, en conscience, ne rien devoir aux réclamants.

d'elles plus de 50.000 livres ; quant aux recettes, elles variaient de 450 à 500.000 livres.

Evoquée devant le Conseil d'Etat, l'affaire y fut réglée par la nomination d'une commission, qui statua définitivement en allouant à Malter et à ses associés une indemnité très modeste. Si cet arrêt manque de justice, il faut reconnaître qu'en favorisant Gaillard et Dorfeuille les commissaires servirent l'intérêt vrai de la littérature : de spectacle forain, les Variétés Amusantes devaient en effet, grâce à eux, devenir grand théâtre.

C'est, comme nous l'avons dit, le 11 octobre 1784 que les nouveaux entrepreneurs s'installèrent au boulevard du Temple. Troupe, répertoire restaient les mêmes, et les pièces qu'ils montèrent d'abord avaient probablement été reçues par leurs prédécesseurs.

18 octobre : *Les Audiences de Mercure*, comédie épisodique en 1 acte, en vers libres, par ***. — *Non imprimée* ;

30 octobre : *Don Diègue Lucifuge*, comédie en 2 actes, imitée de l'espagnol, par Sedaine de Sarcy et Landrin. — *Non imprimée* ;

13 novembre : *La Feinte supposée*, comédie en un acte, par Maurin de Pompigny. — *Non imprimée* ;

27 novembre : *L'Epreuve des quatre éléments*, comédie épisodique en 2 actes, en vers libres, par ***. — *Non imprimée*.

11 décembre : *Le Ramoneur prince et le Prince ramoneur*, comédie-proverbe en 1 acte (par Maurin de Pompigny).

Le Prince d'Oresca. .	MM.	BEAULIEU.
Barago		BORDIER.
Don César		DORVILLIERS (*débuts*).
Postichi		BOUCHER.
Don Lopé		BAROTTEAU.
Gusman		LELIÈVRE.
Milescas		DUVAL.
Dona Sancha . . .	Mlle	TABRAIZE cadette.

La scène est à Madrid, dans l'hôtel du prince d'Oresca. Ce prince a pour maîtresse la belle Eléonore qui le trompe sans vergogne avec un chanteur, un duc et Don César, son propre intendant. Il a bien des soupçons, mais ne saurait les éclaircir sans se soustraire momentanément à l'éclat qui l'environne. Une circonstance imprévue lui permet de tenter l'épreuve qu'il rêve. Barogo, ramoneur, appelé pour nettoyer la cheminée donnant dans l'appartement du prince, descend dans cet appartement et, grisé par les richesses qui l'entourent, s'assied dans les fauteuils, se mire dans les glaces. Il s'y voit si laid qu'il se débarbouille avec une serviette à sa portée, en monologuant sur le bonheur des seigneurs et des riches. La serviette recouvre des habits que le tailleur Lope vient d'apporter pour le prince ; Barago, que leur splendeur éblouit, ne peut s'empêcher de les mettre pour quelques minutes. Mais la venue inopinée du prince l'oblige à se cacher. Toujours affecté par ses doutes, le seigneur aperçoit les vêtements ôtés par Barago et, suivant son idée, les endosse. A peine est-il travesti que les valets Gusman et Milescas surviennent et, le prenant pour Barogo, le rudoient ; il parvient pourtant à sortir sans qu'on le reconnaisse. Barogo, qui d'une chambre voisine a vu toute la scène, songe à se déshabiller pour déguerpir, mais le retour des valets l'en empêche. Payant alors d'audace, il rabat son chapeau sur ses yeux et, pris pour Monseigneur, mange avec délice le bon chocolat qu'on lui sert. Don César se présente ensuite pour compter à l'Altesse deux cents piastres destinées à Eléonore. Le mouchoir sur la face et ne répondant que par signes, Barogo congédie le secrétaire

auquel succède Dona Sancha, femme de chambre d'Eléonore, qui vient révéler au duc les trahisons de sa maîtresse et les vols de Cesar ; Barogo ne répond que par monosyllabes, si bien que la soubrette, pour prouver ses dires, va chercher les preuves écrites des méfaits dénoncés. Mais voici qu'un ancien précepteur du duc vient chercher la réponse à une demande de secours précédemment faite ; Barogo, sans le voir, lui fait remettre les deux cents piastres apportées par César. Jusque-là tout a bien marché pour le ramoneur, mais sa persistance à se taire et à voiler ses traits d'un mouchoir font croire qu'il souffre d'un mal de dents et l'on s'empresse d'aller quérir un praticien. Effrayé par la perspective d'une opération, Barogo ne trouve rien de mieux à faire que de se cacher sous une grande table de l'appartement. Au même instant revient le prince ; son enquête n'a pu aboutir, mais il projette de la reprendre et, pour le pouvoir faire, remet les vêtements du ramoneur où il les a trouvés. Il mande bientôt ses gens et l'on devine tous les quiproquos qui s'en suivent, soit pour le chocolat, soit pour l'argent, soit enfin pour l'opérateur qui veut à toute force travailler la mâchoire du seigneur. Repoussé violemment par le prince, le dentiste renverse la table sous laquelle tremble Barogo. On s'explique alors, et le prince, qui est bon, pardonne au ramoneur en faveur du cadeau fait au précepteur pauvre et des résultats qu'a amenés son audace, car, édifié par Sancha, il a rompu avec Eléonore et chassé Don César : Barogo gardera pour les vendre les riches habits qu'il a portés.

Cette pièce originale et conduite avec art est restée fameuse dans l'histoire théâtrale ; un succès énorme l'accueillit, qui devait avoir une durée très longue et, naturellement, plusieurs suites.

28 décembre : *Le Verrou*, comédie en 1 acte, par ***.

Janot aime Colette, mais, ne sachant comment exprimer son amour, il prie Colin de discourir pour lui. Colin accepte

et Mons Janot, pour que son éloquence s'exprime à l'aise, ferme au verrou la chambre où il se trouve avec Colette. Colin, rival de son mandant, dépeint sa propre ardeur, et c'est à lui qu'échoit Colette.

Parade vieillote qu'on siffla. — *Non imprimée*.

Dès leur entrée en possession, les directeurs, bien résolus à profiter du droit accordé par Jansen d'utiliser leur privilège en tous endroits, avaient porté leurs vues sur le Palais-Royal, que transformait alors Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres. En quête de locataires, le duc ne pouvait qu'approuver Gaillard et Dorfeuille, et la pièce suivante montre qu'il fit de leur projet une affaire personnelle.

Octobre 1784.

Après l'incendie de la salle de l'Opéra, au Palais-Royal, on trouva dans les décombres des fers façonnés pour l'usage du théâtre, des tiges de contrepoids, des poulies en cuivre, des boulons et des plombs qu'on livra provisoirement au sieur Lenoir, architecte, qui construisait la salle actuelle.

Il a été reconnu, par des Lettres Patentes de 1782, que ces différents matériaux appartiennent à M. le duc de Chartres.

Ce prince, au lieu d'en demander le prix, expose qu'il a toujours eu le désir de conserver la faculté d'avoir au Palais-Royal un spectacle public ; il demande en conséquence un arrêt du Conseil qui, en confirmant cette faculte, l'autorise à y établir les Variétés Amusantes, telles qu'elles existent sur les boulevards ou à la foire.

Il consent que les directeurs de ce spectacle soient assujettis à payer aux pauvres une redevance de 1.000 livres par mois, et à faire concerter entre M. le lieutenant-général de

police et son conseil un règlement pour assurer le maintien de la décence et du bon ordre dans les compositions et les représentations.

L'arrêt sollicité fut rendu. Par suite, Gaillard et Dorfeuille louèrent au duc de Chartres, moyennant 24.000 livres, un terrain sur lequel ils firent bâtir, en trente-trois jours, une salle provisoire qui leur coûta 110.000 livres.

Cela ne se fit pas sans que le Théâtre-Français et la Comédie-Italienne protestassent ; mais le crédit du prince et l'habileté qu'eurent les entrepreneurs d'augmenter de 10.000 livres leur redevance à l'Opéra étouffèrent cette opposition.

La salle du boulevard du Temple ferma le 31 décembre : dès le lendemain (1er janvier 1785), Gaillard et Dorfeuille installèrent au Palais-Royal l'entreprise devenue *Théâtre des Variétés* (1). Ils y donnèrent, le premier soir, des pièces connues, précédées de cet à-propos : *Le Palais du bon goût*, prologue en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.* Aucun journal du temps ne nous renseigne sur cette représentation ni sur la salle inaugurée qui, vraisemblablement, occupait le milieu de la galerie septentrionale du palais ; on sait seulement qu'on percevait aux premières loges 3 livres, aux secondes et parquet 1 livre 10 sols, et à l'amphithéâtre 1 livre.

Des nouveautés parurent ensuite, dont voici l'inventaire.

(1) Cette modification et la résolution qu'ils prirent de n'aller plus aux foires révélaient chez les directeurs l'envie d'étendre leur genre et de compter parmi les scènes importantes.

1er février 1785 : *L'Etiquette*, comédie en 1 acte, par Bodard de Tézay. — *Non imprimée* ;

17 février : *Les Trois rivales*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

19 février : *Les Tailleurs d'ifs*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

24 février : *Mieux fait douceur que violence, ou le Père comme il y en a peu*, comédie en 2 actes, par M. de P*** (Maurin de Pompigny).

Monval père	MM.	VOLANGE.
Le baron de Wernozen . .		VOLANGE.
Bernard		VOLANGE.
Monval fils		BEAULIEU.
Dormont		DUVAL.
La Fleur		BORDIER.
Durand		BOUCHER.
Comtois		BAROTTEAU.
Un garde du commerce . .		LELIÈVRE.
Lucile	Mmes	TABRAIZE aînée.
Julie		FOREST (*début*).

Ruiné par d'imprudentes entreprises, Monval est parti pour les Iles dans l'espoir d'y refaire sa fortune. Il en revient seize ans plus tard, fort riche, et s'inquiète d'abord du fils unique, confié à l'amitié de son frère Dormont. Le jeune homme a des qualités, mais un caractère faible ; conseillé par un valet fripon, il s'est livré à des fréquentations fâcheuses et, rougissant du nom de son père, a pris le titre de chevalier pour jouer et mener vie joyeuse. Après avoir payé maintes fois ses dettes, Dormont se révolte et songe à faire enfermer son neveu, quand Monval reparaît. C'est un excellent homme, qui juge tout avec calme et n'emploie jamais que des voies de douceur. Pour apprécier au vrai les torts de son fils, il lui cache son retour et ne se fait con-

naître que sous les deux aspects du vieux serviteur Bernard et du baron allemand de Wernozen. Sous ce dernier nom il le tire des mains d'un garde du commerce en lui avançant une grosse somme et lui fait concurrence auprès de Julie, fille galante à qui le jeune homme a signé sottement une promesse de mariage. Comme le chevalier est aussi pauvre que le baron semble riche, Julie ne fait aucune difficulté pour changer d'amoureux. Par manière d'épreuve, on annonce que Monval père est tombé au pouvoir de corsaires algériens qui exigent pour le rendre une forte rançon ; Monval fils n'a rien, mais il se déclare prêt à sacrifier sa liberté pour celle de l'auteur de ses jours ; celui-ci, charmé d'un tel trait, se fait alors connaître. Monval fils, corrigé, épousera sa cousine Lucile.

Une morale douce se dégage de cet ouvrage bien fait, et dont la réussite fut complète.

4 mars : *Le Valet rusé, ou Arlequin muet*, comédie-parade en 1 acte, par V. L. G. (P. de Valigny).

Cassandre. . .	MM.	DUVAL.
Léandre . . .		BEAULIEU.
Arlequin . . .		VOLANGE.
Isabelle . . .	Mlles	TABRAIZE cadette.
Colombine. . .		FIAT.

Léandre a quitté Naples, où son père voulait le contraindre à un mariage ridicule, pour suivre à Venise Isabelle qu'il adore. Mais Isabelle est la pupille du vieux Cassandre qui prétend l'épouser et veille sur elle avec un soin jaloux ; l'amoureux n'en viendrait donc pas à ses fins si son père, radouci, n'envoyait à son aide le valet Arlequin. Cassandre vient de chasser un domestique gagné par Léandre ; Arlequin, tout naturellement, se présente pour le remplacer. Comme il s'est noirci le visage et se donne pour eunuque, le

vieillard l'accepte en lui imposant de ne jamais parler, quelque demande qu'on lui fasse. Pour plus de sûreté, Arlequin se coud la bouche, mais il l'ouvre bientôt pour faire à Colombine, suivante d'Isabelle, la plus chaude des déclarations. Il n'en sert que mieux les amours de Léandre et les dénoue prestement. Cassandre a résolu d'épouser le jour même sa pupille ; sous prétexte d'une visite, il la veut conduire chez le notaire où leur contrat est préparé ; stylée par Arlequin, Isabelle refuse de l'accompagner seule et le vieillard rentre chez lui pour chercher Colombine qui déjà s'est éclipsée ; Arlequin aussitôt l'enferme, appelle Léandre, et les deux couples fuient vers le port pour retourner à Naples.

Tour à tour muet ou loquace, Arlequin joue un rôle original dans cet acte agréable et vivement conduit.

12 mars : *Compliment de clôture*, par***. — *Non imprimé ;*

5 avril : *Compliment d'ouverture*, par ***. — *Non imprimé ;*

5 avril : *Les Pêcheurs provençaux*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

11 avril : *Les Trois Damis*, comédie en 1 acte, en vers, par Bodard de Tézay.

Orgon a décidé le mariage de sa fille Clarice avec Damis, fils de Lisidor, son ancien ami, et il attend, de Pontoise, le jeune pretendu. Clarice aime Valère qu'Orgon a refusé jadis en raison de son peu de fortune, mais qui, venant de recueillir un gros héritage, entend faire une demande nouvelle. Informé par la soubrette de Clarice des arrangements d'Orgon, Frontin, valet de Valère, imagine de faire passer son maître pour l'épouseur attendu. A peine Valère est-il

installé comme Damis qu'un second Damis, arrivant de Pontoise et porteur d'une lettre de Lisidor, se présente chez Orgon. C'est une certaine Isabelle, amante du provincial, qui a mis des habits d'homme pour tâcher d'empêcher l'union projetée. On la prend pour le vrai Damis, et l'on malmène Valère, ainsi qu'un troisième Damis qui survient et qui pourtant est le seul authentique. Après maint quiproquo, tout s'explique devant un commissaire mandé par Orgon : Isabelle épousera Damis et Valère, grâce à son héritage, recevera la main de Clarice.

Cette pièce décente, bien conduite et agréablement rimée, fut applaudie avec justice

18 avril : *Les Coquettes bourgeoises*, comédie en 1 acte, en vers, imitée de *la Rue Mercière*, de Legrand, par ***. *Non imprimée.*

25 avril : *Le Triomphe de la bienfaisance, ou l'Ami de l'humanité*, comédie en 1 acte, par Passot de Saint-Aimé.

Milord Montagu. . .	MM. Saint-Aubin (*début*).
Randall	Walville (*début*).
Milord Waltrings . .	Bordier.
Bertrand	Boucher.
Dubois	Noel (*début*).
Emile	Mlles Tabraize cadette.
Fanny	Tabraize aînée.
Zulmire	Mme Belfort (*début*).

Randall, héros qui par mille exploits illustra l'Angleterre, a été accusé de trahison et, par suite, vit avec les siens dans une affreuse misère. Milord Montagu, riche et généreux homme, gémit pour son pays de cette ingratitude. Il fait venir chez lui Randall, sa femme Zulmire et Fanny

sa fille, qui toutes deux vendent des dentelles, et les secourt noblement. De plus, avec le concours de Waltrings, son frère, qui est bien en cour, il adresse au ministre la plus pressante des pétitions. Bref, par ses soins, Randall, dont l'innocence est reconnue, se voit rétablir dans son grade ; en récompense Fanny sera la femme d'Emile, neveu du milord bienfaisant.

Touchante histoire, mais contée sans adresse : demi-succès.

6 mai : *Les Cerceaux,* ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

10 mai : *Hélène, ou les Intrigues de Crispin.,* comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

14 mai : *Les Femmes à vapeurs,* comédie en 1 acte, par Faciolle.

Imitant les dames à la mode, la bourgeoise Argante a des vapeurs qui la rendent insupportable à Orgon son mari et à tous ceux qui l'approchent. Elle désire, pour cette maladie, consulter un docteur renommé. Valère, amoureux de sa nièce Léonore, a connaissance de ce projet et, pour approcher sa maîtresse, se présente comme le médecin attendu. Au fond Mme Argante ne souffre que d'atteindre sa quarantième année et de voir les plaisirs s'envoler d'autour d'elle. Valère, qui ne peut rajeunir le physique, traitera le moral. Une villageoise, accourue dans la capitale pour se modeler sur les parisiennes, lui sera d'un puissant secours. Il lui donne, en effet, des leçons de vapeurs, et la dame apparaît si grotesque dans ses accès et ses évanouissements qu'elle dégoûte à jamais Mme Argante des grimaces. Aussi, acceptant son âge, la bourgeoise revient-elle à de bons senti-

ments : Valère, qui l'a guérie, recevra pour salaire la main de Léonore.

Pièce assez amusante ; elle fut reprise à la Porte-Saint-Martin, en 1805, sous ce titre : *La Femme de quarante ans, ou les Femmes à vapeurs*, et imprimée alors.

21 mai : *Le Pouvoir des talents, ou la Répétition interrompue,* comédie en 1 acte, en vers libres (par Landrin).

Versac	MM. Beaulieu.
Luxeuil	Walville.
Laforest	Bordier.
Mme de Versac. . . .	Mlle Forest.

Versac aime sa femme, mais il est oisif et sa légèreté lui fait souvent oublier les devoirs de l'hymen. Mme de Versac souffre sans vouloir ramener son mari par autre chose que des moyens aimables. Sachant peindre, broder et jouer la comédie, elle lui fait remettre une miniature qu'il attribue à une Anglaise, puis un habit qu'il croit venir d'un grand tailleur ; enfin certaine Aspasie, qui doit jouer un rôle d'amoureuse, s'étant trouvée indisposée, elle s'offre pour la remplacer. Versac répète avec sa femme une scène de sentiment à la fin de laquelle, charmé, il tombe à ses genoux en faisant amende honorable. On lui pardonne, mais, comme l'oisiveté lui est funeste, il devra faire valoir la charge que l'oncle Luxeuil a acquise à son intention.

Intrigue un peu confuse, mais jolis vers qu'on applaudit avec raison.

Bien que moins progressistes que leur confrère Guillemain, les auteurs de ces dernières œuvres ten-

daient visiblement à se rapprocher de la vraie comédie. Leurs efforts n'étaient point pour plaire à leurs grands rivaux : aussi, à la date du 28 mai, les Comédiens Français publièrent-ils un factum accusant les spectacles forains d'avoir amené la décadence des écrivains et des artistes, et leur déniant le droit de jouer autre chose que des parades. Dans une brochure intitulée *Mémoire en réponse et Consultation pour les entrepreneurs du Spectacle des Variétés*, ceux-ci protestèrent à la fois contre l'injure et la prétention des comédiens royaux. Leur programme, somme toute, demeura le même, et le public n'en fut que plus ardent à leur prouver sa sympathie.

28 mai : *La Poule noire*, comédie en 1 acte, par Dorvigny. — *Non imprimée* ;

9 juin : *L'Heureux échange*, comédie en 3 actes, en vers, par De Saint-Ange. — *Non imprimée.*

25 juin : *Le Faux ami*, comédie en 3 actes, en vers, par ***.

Chrisologue	MM.	Walville.
Du Kerlon		Saint-Aubin.
Cléon		Beaulieu.
Dorval		Duval.
André.		Bordier.
M. Faux-Fuyant. . .		Lelièvre.
Un commis de Cléon.		Noel.
Julie	Mlles	Forest.
Marton		Fiat.

Aimant Julie et ne pouvant l'obtenir de Chrisologue son

oncle, le chevalier du Kerlon a fait le voyage d'Amérique pour solliciter l'aveu du père de sa maîtresse. Il revient avec ce consentement à Saint-Malo, où Chrisologue veut marier sa nièce avec le négociant Cléon. Ce dernier, à qui Kerlon s'ouvre par délicatesse, se dit prêt à parler lui-même en faveur de son rival. Pour l'aider à faire cette obligeante démarche, Kerlon lui confie la pièce qu'il rapporte. Par malheur Kerlon est soldat, et une lettre de son colonel le rappelle tout à coup ; les Anglais, en effet, sont en vue de Saint-Cast. Bon patriote, Kerlon rejoint l'armée après avoir écrit pour Julie une lettre que son valet André néglige de remettre. Profitant de cette circonstance, Cléon, loin de servir le chevalier, le perd dans l'esprit de Chrisologue en affirmant que, vexé de l'apparent oubli de son amante, il n'éprouve plus pour elle que de la haine et s'est éloigné pour porter ses hommages à une autre beauté. Malgré les prières de Julie, son union avec Cléon va se conclure, quand Dorval, père du négociant, exige que son fils aille combattre les Anglais. Il va le faire, lorsque Kerlon qui s'est couvert de gloire, revient chez Chrisologue. Tout se découvre alors et Cléon, congédié, a de plus le chagrin d'apprendre que des grains lui appartenant sont tombés au pouvoir de l'ennemi.

Intéressant sujet, traité en joli style : succès.

6 juillet : *La Soirée du Palais-Royal*, comédie en 1 acte, par P. M. D. M. (Moline).

Courtisée en même temps par Damis et Dorval, Emilie, fille de Mme de Sancère, écoute de préférence ce dernier ; mais Damis trouve moyen de faire voir son rival en compagnie d'une marquise dont il le dit amoureux. Un instant jalouse et fâchée, Emilie apprend bientôt que Dorval suppliait la marquise d'intercéder pour lui auprès de Mme de Sancère, et les amants s'épousent, au chagrin de Damis.

Nombre de personnages traversent cette intrigue ;

un abbé galant, un fâcheux nouvelliste, un cabaleur peu délicat, un docteur vantard, d'autres encore déambulent en causant dans le jardin choisi pour cadre : tableau de mœurs originales, qui réussit.

7 juillet : *La Somnambuliste*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

14 (et non 24) juillet : *Barogo, ou la Suite du Ramoneur prince*, comédie en 2 actes, par Maurin de Pompigny.

Barogo	MM. BORDIER.
Le Prince d'Oresca . .	BEAULIEU.
Le Corrégidor . . .	DUVAL.
Don Lazarille . . .	BAROTTEAU.
L'Exempt	LEBEL (*début*).
Félix de Cardonne . .	SAINT-AUBIN.
Don César.	NOEL.
Postiche	BOUCHER.
Un voleur.	LELIÈVRE.
Un greffier	FIAT.
Dona Sancha. . . .	Mlle TABRAIZE cadette.

Pour faire rentrer Don César, son amant, dans la faveur du prince d'Oresca, Dona Sancha, femme de chambre d'Eléonore, révèle au prince que, le soir même, sa maîtresse doit recevoir la visite secrète d'un galant nommé Félix de Cardonne. Afin de s'assurer du fait, le prince pénètre chez Eléonore au moyen d'une échelle mise par Sancha ; mais cette échelle demeure en place et un second personnage en profite pour tenter aussi l'escalade. Cet homme, vêtu en seigneur mais parlant une langue très vulgaire, n'est autre que Barogo, dont on se rappelle l'aventure. Enfermé sur le balcon il se laisse glisser à terre et tombe entre les mains de

voleurs qui lui enlèvent ses beaux habits, en suite de quoi des alguazils le cueillent et le mènent en prison. C'est dans la salle d'audience de ce triste lieu que se dénoue l'intrigue. Furieuse d'avoir été trahie par Sancha, Eléonore l'a fait arrêter comme voleuse d'un de ses écrins. Barogo, qu'on amène malgré ses protestations, se laisse toucher par elle et, pour porter au prince un billet qu'elle écrit, grimpe dans la cheminée. Il n'en peut sortir, mais le prince, qui a reçu déjà un avis de Sancha, vient sous l'aspect d'un homme de loi la défendre. Des gens appostés par lui saisissent heureusement, à la porte d'Eléonore, Félix de Cardonne ; ils le fouillent et trouvent dans sa poche l'écrin disparu. Du coup Sancha est justifiée ; le prince, qui se fait reconnaître, aura soin d'elle et de l'innocent Barogo.

Aussi gaie et aussi adroite que la pièce initiale, cette suite fut, comme elle, chaudement applaudie.

4 août : *Le Philosophe supposé*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

13 août : *Le Médecin hollandais*, comédie en 1 acte, en vers, par ***. — *Non imprimée.*

18 août : *La Saintongeoise*, comédie en 1 acte (par Savin).

Epris de Lucile, jolie Saintongeoise, l'officier Monrose a pour rival l'avocat Beaudroit qui, à son grand étonnement, le provoque. Ils se battent au pistolet et Beaudroit tombe raide mort. Craignant les suites de ce duel, Monrose fuit et va se cacher, à cinquante lieues de là, dans l'auberge des époux Jeancœur. Il a pris le nom de Floricourt, mais ses allures mystérieuses déplaisent à l'aubergiste, qui charge sa femme de l'engager à prendre gîte ailleurs. Comme Mme Jeancœur s'acquitte de cette fâcheuse mission, arrive un voya-

geur qui n'est autre que l'avocat soi-disant tué par Monrose. Beaudroit, malin, a joué cette comédie pour éloigner l'officier et est ensuite devenu l'époux de Lucile. Mais une phrase mal comprise fait croire à celle-ci que Monrose est mort pour elle, et elle en garde à l'avocat assez de rancune pour refuser d'habiter le même appartement que lui. Jeancœur, très formaliste, va congédier ce couple désuni quand un hasard met en présence tous les personnages. Monrose d'abord voit dans Beaudroit un spectre et Lucile prend Monrose pour un revenant, mais on s'explique et, n'osant garder rancune du tour dont il a été victime, l'officier se déclare l'ami de son ex-rival.

Sujet assez plaisant, mais que déparent des maladresses et des longueurs fatigantes ; sa réussite fut contestée.

5 septembre : *Don Louis et Isabelle,* comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

20 septembre : *L'Usurier dupé,* comédie en 1 acte, en acte, en vers (par Poutaud).

Oronte.	MM. VOLANGE.
Rodrigue	BAROTTEAU.
Valère.	SAINT-AUBIN.
Crispin	BORDIER.
Un notaire	LELIÈVRE.
Un commissionnaire .	BOUCHER.
Angélique.	Mlles TABRAIZE cadette.
Lisette.	FIAT.

Valère aime Angélique, pupille d'Oronte, usurier sans vergogne, mais la jeune fille a été promise par lettre à certain Rodrigue qu'on attend le jour même. Crispin, valet de Valère, et Lisette, suivante d'Angélique, sont dans les

intérêts des amoureux. La soubrette sait qu'un gentilhomme gascon doit venir, de la part du père de Rodrigue, pour contracter un gros emprunt ; une lettre qu'elle fait exprès tomber entre les mains d'Oronte prévient ce dernier que Crispin a dessein de se déguiser en Rodrigue pour subtiliser la dot d'Angélique; quand le provincial se présente, l'usurier, qui ne le connaît pas, croit naturellement avoir affaire à Crispin et l'enferme dans un cabinet. Crispin alors entre en scène; se donnant pour le gentilhomme gascon attendu, il emprunte 40.000 écus à trente pour cent d'intérêt. A son tour Valère, costumé en Rodrigue, se présente, et Oronte s'empresse de signer le contrat qui lui donne Angélique. Tout s'éclaircit alors, au grand dépit de l'usurier qui n'ose plaider par crainte qu'on exige de lui des comptes de tutelle : les 40.000 écus serviront de dot à la femme de Valère.

Histoire quelconque, médiocrement écrite, et reçue sans chaleur.

25 octobre : *Le Moment d'erreur*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

4 novembre : *Le Café de Rouen*, comédie en 1 acte, en vers, par De la Montagne.

Dulac	MM.	Lebel.
Bavardin		Walville.
Fatras		Volange.
Un comédien. . . .		Boucher.
M. des Conseils . . .		Beaulieu.
M. Sonnet.		Bordier.
Mortadès		Duval.
Un garçon de café . .		Barotteau.
Lisbé	Mlle	Chénier.

Duval, jeune négociant, courtise Mlle Lisbé, fille de la

maîtresse du Café de Rouen ; on l'agrée, bien que sa fortune soit fort compromise et qu'il n'ait d'espoir qu'en un vaisseau qui peut sombrer ou devenir la proie des corsaires. Pendant que s'échangent leurs propos d'amour, divers originaux défilent ou s'installent dans l'établissement. Ce sont Bavardin et Fatras, nouvellistes discourant sur la politique, un comédien borgne qui demande à jouer Horatius Coclès, Des Conseils, inventeur d'un projet de pont sur le Pas-de-Calais, M. Sonnet, poète non couronné par l'Académie rouennaise, enfin le docteur Mortadès, charlatan meurtrier. Ces gens-là font assaut de discours épigrammatiques jusqu'au moment où l'on annonce l'arrivée dans le port du vaisseau qu'attendait Duval. Ce dernier s'empresse d'épouser Lisbé et Fatras, qui avait des vues sur la jeune fille, sollicite l'honneur d'être parrain de son premier enfant.

Des caractères bien observés, des traits d'esprit agrémentent cette bluette, qui était une réédition des *Nouvellistes* publiés en 1780 ; elle fut favorablement accueillie.

24 novembre : *Le Mariage de Barogo*, seconde suite du *Ramoneur prince*, comédie en 3 actes, par M. de P*** (Maurin de Pompigny).

Le Prince d'Oresca .	MM.	Beaulieu.
Don Pedro		Duval.
Don Séraphin . . .		Lebel.
Barogo		Bordier.
Gusman.		Boucher.
Don Joannès . . .		Lelièvre.
Un domestique . .		Fiat.
La Princesse . . .	Mlles	Chénier.
Sancha		Tabraize cadette.
Lili		Fiat.
Célestine.		Walville (*début*).

A Madrid encore, chez le prince d'Oresca. Recueilli par ce bon seigneur, Barogo vit comme un coq en pâte. Il se trouve d'autant plus heureux qu'il éprouve pour Sancha, camériste de la princesse, un amour que doit couronner le mariage. Un caprice du prince vient troubler sa quiétude. Oubliant les ennuis que lui a causés sa faiblesse pour Eléonore, le seigneur s'est épris d'une certaine Célestine que loge Don Pedro, corrégidor de la ville. Des renseignements pris par le valet Gusman révèlent que cette personne, orpheline, se déplaît fort chez Don Pedro qui l'aime et qu'elle déteste. De là à supposer qu'elle se rendra promptement aux vœux du prince il n'y a qu'un pas, et, l'ayant franchi, Gusman imagine d'émanciper la belle en la mariant à un sire complaisant qu'à l'issue de la cérémonie on enverra aux Indes. C'est à Barogo qu'il destine ce rôle, mais l'ex-ramoneur, caché sous une toilette, surprend le complot et croyant, comme Pedro d'ailleurs que l'on trompe, qu'il s'agit de Sancha, s'indigne et malmène Gusman. Celui-ci s'en venge en faisant chasser Barogo, mais, avant de partir, le brave homme informe la princesse de ce qu'on prépare. La dame a pardonné l'histoire d'Eléonore, mais elle entend défendre son bien et prend avec Sancha les dispositions nécessaires. Gusman, de son côté, tient au plan décidé ; rencontrant chez le prince Don Séraphin, gentilhomme plus que pauvre, il l'amène, par de belles promesses, à consentir au pseudo-mariage. Au moyen d'une fausse clef, Sancha pénètre alors chez le corrégidor et conduit Célestine à la princesse d'Oresca. Cette dernière n'est pas peu surprise d'apprendre, par les confidences de la jeune fille, qu'elle est la propre sœur de Barogo ; ce lui est une raison de plus pour la couvrir de sa protection. Au moment fixé s'assemblent dans le salon du prince tous les personnages, dont une femme masquée que Don Pedro croit toujours être Sancha, et Don Joannès, notaire, procède à l'union de Séraphin avec ladite personne ; le contrat signé, Gusman dévoile la mariée et Don Pedro voit avec rage les traits de Célestine. Il en appelle au prince qui dit que tout s'est fait par son ordre et lui impose par là silence ; mais c'est Don

Séraphin qui proteste alors : il aime depuis deux ans Célestine et refuse formellement de se separer d'elle. Cela met à néant l'espoir du prince, qui fait contre fortune bon cœur et dote le jeune ménage. La princesse, dans un sourire, pardonne à son époux : on chasse Gusman, Barogo, rentré en grâce, s'unit avec Sancha et Don Pedro, à titre de dédommagement, est fait alcade d'Aranjuez.

Conclusion agréable d'aventures narrées dans deux pièces précédentes; elle plut autant qu'elles et se joua pendant un long temps.

1er décembre : *Crispin faux malade*, comédie en 1 acte, par ***. - *Non imprimée.*

17 décembre : *Arlequin roi dans la lune*, comédie en 3 actes (par Bodard de Tézay).

Une des îles lunaires est le lieu de la scène. Un usage cruel et bizarre établi par le grand-prêtre Durphégor veut que l'empereur du pays soit, après une année de règne, déporté dans un lieu désert où il meurt de faim si les bêtes féroces ne le dévorent. Azor, prince aimable et aimé, vient d'être détrôné par Durphegor, qui va faire procéder au tirage au sort du nouveau monarque, quand un ballon dépose dans l'île deux Français, L'Ethérée et son domestique Arlequin. Tandis que le premier s'éloigne pour reconnaître les lieux, le second fait rencontre du grand-prêtre qui l'invite à participer au tirage. C'est lui que le sort désigne comme successeur d'Azor. Ceint d'un diadème et couvert du manteau impérial, Arlequin se pavanne, mange de bonnes choses, taille, rogne, juge à la façon de Sancho Pança, est heureux enfin jusqu'à l'heure où son maître, instruit par hasard, lui fait part du destin qui l'attend au bout d'un règne précaire. Du coup l'empereur occasionnel veut abdi-

quer, mais Durphégor l'entend différemment et le somme, comme le veut la loi, d'épouser de suite Azéma, veuve supposée d'Azor. Une idée alors vient à Arlequin ; d'accord avec L'Ethérée, que l'ex-impératrice a su intéresser, il fait par ruse monter le grand-prêtre dans le ballon qui les a transportés, et lance dans les nues le gênant pontife. Azor, délivré, reprendra son trône et sa femme ; quant aux deux étrangers, ils se contenteront de places lucratives.

Il y a de l'extravagance dans le plan et les détails de cette pièce, qui n'a de commun que le titre avec celle de l'ancien Théâtre italien ; l'auteur s'en excusa dans une courte préface, disant que son but était d'égayer en donnant indirectement des leçons de morale, mais ce but ne sembla qu'insuffisamment atteint.

4 janvier 1786 : *Les Nouvellistes, ou le Barbier de Londres*, comédie en 3 actes, par ***. *Non imprimée* ;

21 janvier : *Le Billet de loterie*, comédie en 3 actes, imitée de l'allemand, de Gellert, par ***. — *Non imprimée* ;

9 février : *Jean de retour*, parodie de l'opéra de *Pénélope* en 1 acte, par Parisau. — *Non imprimée* ;

11 février : *Timothée, ou la Fidélité récompensée*, comédie en 2 actes, par ***. — *Non imprimée*.

20 février : *Le Médecin malgré tout le Monde*, comédie en 3 actes, par Dumaniant.

Le Docteur	MM.	Duval.
Le Marquis d'Avrance .		Beaulieu.
Lafleur		Bordier.
Ambroise		Barotteau.

Picard	MM.	Boucher.
François.		Noel.
Constance	Mlles	Tabraize aînée.
Lisette		Fiat.

Le docteur mis en scène prétend, sans avoir fait d'études, soigner les plus graves maladies ; aussi a-t-il bientôt conquis le surnom de Tuant-Tout. La Faculté lui signifie un jour défense de continuer ses dangereux exploits ; furieux, notre homme écrit à Indroguant,chef d'une secte ennemie des médecins patentés, pour lui offrir son concours. Or, Tuant-Tout a le tort, malgré ses cinquante ans de vouloir épouser sa jeune pupille Constance. Celle-ci, grâce à Lisette, suivante experte, remarque un cavalier passant et repassant sous ses fenêtres ; c'est le marquis d'Avrance qui, épris de Constance, l'a demandée et s'est vu repousser sans que la belle ait eu connaissance du fait. La lettre écrite à Indroguant tombe par bonheur entre les mains du marquis, et son valet Lafleur en fait le départ d'une audacieuse intrigue. S'habillant en docteur, il se présente chez l'ennemi comme l'auteur de la découverte du magnétisme animal. Quelques simagrées faites avec l'aide de Lisette, bientôt conquise, donnent à Tuant-Tout assez de confiance pour qu'il autorise le faux Indroguant à traiter sous ses yeux un malade dégoûté de la vie. C'est naturellement le marquis qui fait ce dernier personnage. Indroguant, puis Tuant-Tout, le soignent avec tant d'acharnement qu'il expire. Que faire du corps compromettant ? Pendant que Tuant-Tout s'affole, le marquis, bien vivant, cède sa place à Lafleur et sort pour revenir bientôt réclamer le malade qu'il dit être de ses parents. Deux valets costumés en médecins l'accompagnent et, devant le corps qu'on leur montre, accusent Tuant-Tout d'un nouveau meurtre. Imploré par le malheureux, le marquis s'excuse de ne pouvoir lui être favorable ; il en eût été autrement s'il avait obtenu la main de Constance ; on la lui offre alors et, le contrat fait, Lafleur se relève pour rire au nez du barbon joué.

9

Gaie parade, bien menée, et applaudie à juste titre.

7 mars : *L'Amour et la Raison*, comédie en 1 acte, par Maurin de Pompigny. — *Non imprimée* ;

13 mars : *Les Valets singes de leurs maîtres*, comédie en 2 actes, par Piccini fils. — *Non imprimée* ;

16 mars : *Les Vendanges*, ballet-pantomime en 2 actes, par ***. — *Non imprimé* ;

23 mars : *Le Général Jacquot*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée*.

Les Variétés, nous l'avons dit, devaient soumettre aux Comédies Française et Italienne les manuscrits des pièces qu'elles désiraient représenter. Cette obligation, motivée par la crainte que les auteurs nouveaux s'emparassent de scènes ou situations appartenant au grand répertoire, était des plus gênantes ; aussi Gaillard et Dorfeuille souhaitaient-ils vivement en être affranchis. Pour obtenir cette grâce ils saisirent, à la date où nous sommes parvenus, l'occasion de l'établissement, près d'eux, des *Petits comédiens du Comte de Beaujolais*, et formulèrent ingénieusement la supplique suivante :

A Monseigneur le Baron de Breteuil, Ministre et Secrétaire d'Etat au département de Paris.

Monseigneur,

Les Entrepreneurs du Spectacle des Variétés ont l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Grandeur et leur pénible situation et les sacrifices qu'ils ont faits, tant pour

acquérir le dit spectacle que pour parvenir à l'établir au Palais-Royal.

1° Les Entrepreneurs des Variétés ont payé aux créanciers unis des sieurs Malter et Hamoire, anciens directeurs, une somme de 144.000 livres, moitié comptant, et l'autre moitié avec des effets payables à différentes époques.

2° Pour s'établir au Palais-Royal, ils ont fait construire une salle provisoire qui leur a coûté 110 000 livres, dont la moitié a été payée avant l'ouverture de la dite salle.

3° A Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Chartres, pour le loyer du terrain sur lequel est construite la dite salle, 24.000 livres.

4° Aux hôpitaux, pour abonnement de la rétribution du quart des pauvres, 60.000 livres pour les Variétés seulement.

5° Pour rétribution à l'Académie Royale de Musique, 40.000 livres, quoique sur le bail la dite rétribution ne soit portée qu'à 30.000 livres.

6° Les Entrepreneurs des Variétés paient encore à l'Académie Royale de Musique, pour la rétribution du spectacle de l'Ambigu-Comique, une somme de 30.000 livres, tandis que le sieur Nicolet, directeur du spectacle des Grands-Danseurs du Roi, qui fait un tiers de recette de plus que l'Ambigu, ne paie que 24.000 livres.

Toutes ces charges, quoique immenses, n'étonneraient point les Entrepreneurs des Variétés ; mais ils voient avec effroi qu'il s'élève, à côté de leur spectacle, un théâtre à qui tous les genres sont accordés, même celui du chant. L'Entreprise des Variétés ne jalouse point ce nouvel établissement, malgré l'expérience qu'elle a faite cet été du désavantage qui en résulte pour elle ; mais elle attend, Monseigneur, de votre justice et de votre bonté, que vous la mettiez à même de retirer ses déboursés et de remplir ses engagements, soit en facilitant son administration, soit en diminuant le nombre de ses charges.

Le théâtre qui s'élève à côté des Variétés ne paie que 15.000 livres à l'Opéra et 3.000 livres aux hôpitaux, tandis

que les Variétés paient pour ces deux objets 100 000 livres. Ce nouveau théâtre vient d'obtenir le chant : les Variétés n'ont pour tout partage que quelques comédies très usées qu'on ne suit plus, et des bornes très étroites pour les nouveautés qu'il leur est permis de représenter. Il est moins possible que jamais, Monseigneur, que les Variétés se soutiennent, si vous ne leur tendez une main protectrice.

L'unique ressource, pour faire honneur à leurs engagements et soutenir les charges qui leur sont imposées, existe dans les auteurs et les acteurs de province. Ces premiers, qui désirent y faire jouer leurs productions, demandent tous unanimement la suppression du communiqué de leurs pièces aux théâtres français et italien. D'un autre côté les acteurs de province exigent, pour s'engager, des pièces et des rôles où leurs talents puissent se développer.

Dans ces circonstances, les Variétés sont forcées de supplier Votre Grandeur de les affranchir du communiqué, de leur permettre de jouer les pièces qui leur sont présentées lorsqu'elles n'appartiendront point aux autres théâtres, sous telle amende qu'il plaira à Votre Grandeur d'ordonner si les Entrepreneurs des Variétés contrevenaient par leur fait à leur soumission.

Leur demande ne peut être qu'avantageuse aux comédiens français, car les Entrepreneurs des Variétés peuvent assurer, d'après leurs connaissances, qu'il ne s'écoulera pas trois années sans qu'ils aient sur leur théâtre des sujets dignes de passer sur celui de la Nation.

Vous êtes trop juste, Monseigneur, pour ne pas accueillir avec bonté les représentations qu'ils ont l'honneur de vous adresser. Deux particuliers chargés d'une nombreuse famille, à découvert de leur fortune, chargés d'engagements considérables et qui ont toujours scrupuleusement fait honneur à leurs affaires, ont des droits incontestables auprès de vous : ils s'assurent d'avance que vous ne les repousserez pas.

Entre les deux faveurs sollicitées, le ministre opta

pour celle qui ne pouvait nuire aux finances royales ; d'où cet édit :

De Par le Roi,

Sa Majesté étant informée des difficultés qui se sont élevées entre les Comédies Française et Italienne et le Spectacle des Variétés Amusantes établi au Palais-Royal, et voulant y pourvoir par un Règlement, Elle a ordonné et ordonne ce qui suit :

Article premier. -- Le Théâtre des Variétés ne pourra jouer aucunes tragédies ni même de pièces comiques en cinq ou quatre actes.

Art. 2. — Il ne pourra jouer aucunes pièces appartenant aux Théâtres Français et Italien, ni insérer dans ses pièces des scènes copiées d'autres pièces appartenant à l'un ou à l'autre de ces Théâtres.

Art. 3. — Il sera nommé un censeur particulier chargé de l'examen des pièces destinées aux Variétés, qui jugera non seulement si elles ont quelque chose de contraire aux principes du Gouvernement, mais encore si les Auteurs ne se sont pas écartés des dispositions des articles précédents.

Art. 4. — Les pièces faites pour les Variétés ne seront point communiquées aux deux Théâtres Français et Italien, mais il sera libre à ces deux Théâtres d'envoyer chaque jour aux Variétés un membre de leur Comité pour réclamer contre ce qui pourrait appartenir à son Théâtre et se trouver contraire aux dispositions des articles 1 et 2 ci-dessus.

Art. 5. — Dans le cas de la réclamation prévue par l'article 4, la Comédie Française ou Italienne s'adressera au sieur Lieutenant-général de Police de la ville de Paris, lequel nommera des commissaires pour examiner la contestation, et sur leur rapport statuera sur ce qui sera vu appartenir.

Fait à Versailles, le 25 mars 1786.

Signé : Louis.

et, plus bas : Le Baron de Breteuil.

Délivrées ainsi d'une gênante tutelle, les Variétés purent régler elles-mêmes leurs travaux ultérieurs.

1er avril : *Compliment de clôture*, par ***. — *Non imprimé* ;

24 avril : *Compliment d'ouverture*, par ***. — *Non imprimé.*

1er mai : *La Fête du village, ou le Chancelier de Chéverny*, comédie en 2 actes (par Desenne).

Calomnié auprès d'Henri III et exilé comme rebelle, M. de Chéverny, ancien chancelier, habite sous le nom de Dorville le village de Bourville en-Caux. Il y est adoré de tous les habitants qu'il comble de bienfaits, aussi est-ce lui qu'on choisit pour présider la fête donnée à l'occasion de l'avènement du nouveau roi. Mais le bailli, dont sa fille Constance a repoussé l'amour, le dénonce comme tramant un complot au nom de la Ligue, et c'est M. de Givry qu'on charge de le surveiller. Givry, amoureux de Constance, prévient la jeune fille de l'odieuse délation ; celle-ci toutefois produit son effet, et Givry est chargé par dépêche d'arrêter Dorville pour le remettre à un officier envoyé par le général Biron. Cet officier n'est autre que le père de Givry ; stupéfait de reconnaître Chéverny dans Dorville, il s'excuse et annonce à l'ancien ministre que sa disgrâce est finie, car le roi le cherche pour faire de lui son conseiller. Chéverny, que les paysans supplient d'assister à leur fête, y consent ; il partira dès le lendemain avec Constance et Givry qui deviendra son fils.

Histoire édifiante et bien présentée : franc succès.

17 mai : *L'Ami comme il y en a peu*, comédie en 3 actes (par Marin).

Florval	MM. SAINT-CLAIR (*début*).
Valère	MAILLÉ (*début*).
Florimond	DUVAL.
M. de Vieufort. . .	BEAULIEU.
Champagne . . .	BOUCHER.
Emilie	Mlle FOREST.
Mme Duval	Mme VERDIER (*début*).

Marié contre le gré de ses parents, le fils du riche Florimond a quitté sa province pour venir à Paris où il a bientôt dissipé les biens qui lui revenaient de sa mère. Sous le nom de Florval, il vit avec sa femme Emilie et ses enfants dans une profonde misère. Seul Valère, noble ami, vient à leur aide en payant secrètement les dépenses qu'ils ont faites. Mais Florval l'apprend et, abusé par quelques paroles imprudentes de l'hôtesse, soupçonne Valère et Emilie d'une criminelle intrigue. Valère s'en venge par de nouveaux services. mais ses moyens sont faibles et il ne peut éviter à Florval la honte d'être mis en prison pour dettes. Intervient alors un brave homme qui, sans avoir vu Florval, s'intéresse à lui et aide à sa libération. Florval, qui le vient remercier, reconnaît en lui son vieux père. L'émotion des deux hommes est grande : elle amène, après quelques reproches, une réconciliation dont Valère est pour le moins aussi satisfait qu'eux.

Traité à la façon des mélodrames, ce sujet quelconque plut médiocrement.

14 juin : *L'Honnête étourdi*, comédie en 1 acte, par Parisau. — *Non imprimée.*

16 juin : *Julia, ou la Vestale*, pantomime héroïque en 3 actes (par Parisau).

Julia vient de prononcer ses vœux comme vestale; on lui remet la garde du feu sacré qui ne doit point s'éteindre ; sa mort et la ruine de Rome seraient le prix d'une négligence. La prêtresse pourtant aime Camille, chef des troupes romaines, mais elle compte que Vesta l'aidera à vaincre ce dangereux attachement. Or voici que Camille apparaît tout à coup dans le souterrain où veille la jeune fille ; il veut l'arracher de l'autel, elle résiste, mais pendant ce débat le feu s'éteint. C'est la mort pour Julia, et ses juges l'y condamnent d'autant plus qu'ils apprennent que les Gaulois viennent de battre l'armée romaine. On descend donc la coupable dans un caveau où elle devra mourir de faim. Toujours épris, Camille pénètre jusqu'à son amante, mais celle-ci, bonne patriote, ne consent à le suivre que lorsqu'il aura lutté contre les Gaulois. Il combat alors, est vainqueur, et demande pour toute récompense la grâce de Julia. On la lui accorde et la vestale, rendue au jour, voit annuler ses vœux : elle épousera Camille.

Succès de mise en scène.

1er juillet : *Le Revenant, ou les Deux Grenadiers*, comédie en deux actes (par Desenne).

Justine, nièce de Mathurin, devait épouser le jeune Valentin, mais celui-ci, parti pour la guerre, reste dix-huit mois sans donner de ses nouvelles. Le croyant mort, Mme Mathurin veut par intérêt marier Justine au bailli du village, vieux mais riche. Afin de troubler la jeune fille, fidèle au souvenir de Valentin, le bailli a l'idée de rôder une nuit sous ses fenêtres pour lui donner, en imitant la voix du disparu, le conseil d'écouter sa tante. Cette malice a produit tant d'effet que, de concert avec Mme Mathurin, le bailli

imagine de faire apparaître, dans le même but, l'amant défunt. C'est le milicien Lucas qu'on choisit pour faire le revenant, mais au moment où la tromperie va commencer Valentin lui-même se présente ; laissé pour mort sur un champ de bataille, il a été sauvé par un officier américain et vient passer dans le pays son congé de convalescence. La bonne étoile de Valentin lui fait d'abord rencontrer Mathurin, et le paysan, qui ne voyait qu'avec répugnance le projet de sa femme, s'empresse de combiner avec l'arrivant un moyen pour le faire échouer. Quand Lucas donc, vêtu en grenadier, s'avance et somme Justine d'épouser le bailli, Valentin, dans son uniforme, apparaît pour lui commander le contraire. Effroi de divers personnages, joie des autres, et, finalement, union des amoureux.

Donnée très gaie, développée avec autant d'esprit que d'habileté ; sa réussite fut grande et d'une flatteuse durée.

4 juillet : *L'Oiseau*, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

13 juillet : *Le Médecin par amour*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

26 juillet : *Le Dragon de Thionville*, fait historique en 1 acte, par Dumaniant (1).

Le Chevalier.	MM.	DUMANIANT.
Dusincère.		SAINT-CLAIR.
Le Colonel		MICHOT (*début*).
Un clerc de procureur .		NOEL.
Un huissier		BOUCHER.

(1) Antoine-Jean Bourlin, dit Dumaniant, qui avait écrit déjà pour les Variétés, parut pour la première fois dans cette pièce. Acteur intelligent mais froid, c'est avec sa plume surtout qu'il devait servir le théâtre du Palais-Royal.

En quittant le service avec un revenu modique, un vieux chevalier de Saint-Louis a commis l'imprudence d'épouser une jeune femme dont il croyait au moins posséder l'amitié ; mais la discorde s'est bientôt mise dans le ménage et, après nombre de scènes, sa femme, sotte et méchante, l'a quitté en l'obligeant à lui céder les deux tiers des 1.200 livres qui constituent sa pension. Une des lettres de change qu'a faites le chevalier échoit avant qu'il soit en mesure de payer, et la mauvaise femme, qu'essaie en vain d'attendrir un clerc de procureur, envoie les huissiers pour saisir et emprisonner son époux. Celui-ci, par bonheur, a fait connaissance de Dusincère, jeune dragon sensible, qui s'est attaché à lui et passe à ses côtés tout le temps que ne réclame point son service. Indigné de la barbarie avec laquelle l'huissier traite le vieillard, Dusincère court chez son colonel et se rengage pour huit ans. Les 400 livres qu'on lui compte servent à délivrer des recors le chevalier, qui serre avec tendresse le dragon dans ses bras. Une autre récompense attend Dusincère ; son colonel, qui l'a suivi et a été témoin de sa belle action, le fait maréchal-des-logis et l'autorise à épouser sans délai la fiancée qui l'attend. Il veut, en outre, et malgré la prière du soldat, publier l'aventure, car, dit-il, « le récit des beaux traits console les bons, corrige quelquefois les méchants, et fait aimer la vertu à tout le monde ».

Mise à la scène d'un fait raconté le 14 juillet dans *le Journal de Paris* ; elle plut aux spectateurs et fut donnée nombre de fois.

8 août : *Les Trois aiguilles*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

2 septembre : 1re à Paris. — *Le Bal masque,*

comédie en 1 acte, en vers libres, avec un divertissement, par Rouhier-Deschamps.

Le marquis de Lisval. .	MM.	Saint-Clair.
Le comte de Belmont. .		Maillé.
Frontin		Michot.
Zélie	Mlles	Forest.
Ismène		Tabraize cadette.
Cloé		Tabraize aînée.
Laurette		Fiat.

Marié depuis un an à Zélie qu'il adore, le marquis de Lisval n'en courtise pas moins, dans un bal, une inconnue masquée que ses galanteries intéressent, car elle lui assigne rendez-vous chez le comte de Belmont, qui organise aussi une soirée travestie. Lisval est exact, mais les allures de l'inconnue lui remettent soudain en mémoire les attraits de Zélie, et c'est elle qu'il déclare vouloir aimer toujours. La dame alors se démasque et le marquis, à la fois surpris et charmé, reconnaît en elle son indulgente épouse qui lui pardonne dans un baiser.

Cet acte aimable retrouva au Palais-Royal le succès qui l'avait accueilli sept ans auparavant à la cour de Copenhague, où il portait pour titre : *Le Bal*.

5 septembre : *Crispin et Charlemagne rivaux*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

5 septembre : *La Carrière*, ballet-pantomime en 1 acte, par *** — *Non imprimé* ;

23 septembre : *Laquelle épousera-t-il ?* comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

4 octobre : *Guerre ouverte, ou Ruse contre ruse*, comédie en 3 actes, par Dumaniant.

Le baron de Stainville . .	MM.	DUMANIANT.
Le marquis de Dorsan . .		SAINT-CLAIR.
Frontin		MICHOT.
L'Olive		BORDIER.
L'Ingambe		MAILLÉ.
François.		BAROTTEAU.
Lucile	Mlles	FOREST.
Nancy		PRIEUR.
Lisette		FIAT.

Venu à Marseille pour recueillir l'héritage d'un oncle, le marquis de Dorsan s'y éprend de Lucile, nièce du baron de Stainville, logé en face de lui. Malheureusement Lucile est promise à un capitaine de vaisseau qu'elle n'a jamais vu et qu'on attend d'un instant à l'autre. Dorsan a pour valet Frontin, gaillard malin, dont la maîtresse, Lisette, sert chez Stainville : ce sera dans la place un précieux auxiliaire au cas où le baron persisterait dans son projet. Pour le savoir, Dorsan aborde Stainville en pleine rue, lui révèle son amour, et le prie de l'agréer pour neveu. Le baron a connu jadis le marquis, il l'aurait en d'autres circonstances préféré à tout autre, mais, ayant donné sa parole, il entend la tenir et, par prudence, interdit sa maison au jeune enflammé. Piqué, le marquis menace de rompre l'union projetée et de faire entrer Lucile dans ses intérêts ; le baron, comptant sur son expérience et sa finesse, l'en défie. Guerre ouverte est ainsi déclarée, à condition que si, dans la journée jusqu'à minuit, le marquis peut, par un moyen quelconque excepté la violence, emmener Lucile de son plein gré et sans que l'oncle s'en aperçoive, il recevra la main de celle qu'il aime. Le marquis a pour lui Frontin et Lisette ; le baron compte quatre domestiques : L'Olive, garçon subtil mais présomptueux, L'Ingambe, vieil invalide, François, portier sourd et bègue, et Nancy, duègne experte. Pour

Lucile, elle est d'abord neutre, quoique l'idée d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas lui soit peu agréable. Cinq contre trois est donc le compte des belligérants, mais le marquis rétablit entre eux l'équilibre en rendant suspecte Nancy que le baron chasse. Comme première attaque, Dorsan se présente chez l'ennemi sous le déguisement d'un tailleur chargé de prendre à Lucile mesure de ses habits de noce ; il peut ainsi se faire connaître et glisser à Lucile une lettre qui la conquiert, mais Stainville le surprend et le congédie. Deuxième essai : L'Olive, chargé d'aller quérir au port le capitaine, ramène non celui-ci que Nancy retient à son bord, mais Frontin qu'accompagnent deux malles dans l'une desquelles est le marquis ; par malheur un des portefaix renseigne L'Olive et celui-ci, croyant Lisette de son bord, lui fait ouvrir la malle suspecte. Lisette a eu le temps de cacher le marquis dans un cabinet, elle soutient à L'Olive qu'un homme n'aurait pas pu tenir dans la malle ; pour prouver le contraire, le valet s'y couche et Lisette, l'enfermant, le fait porter à l'hôtel du marquis. Mais le coup est manqué et, pour avoir le temps d'en préparer un autre, la soubrette découvre elle-même l'intrigue au baron en en chargeant L'Olive.

On arrive ainsi à onze heures du soir. Croyant avoir paré à tout, Stainville se couche, mais Lisette veille. Par ses soins une échelle facilite à Frontin l'escalade du jardin. Elle lui raconte alors qu'habillée en jeune homme Lucile, qu'on croit enfermée mais qui est dans la chambre de sa suivante, descendra pour rejoindre le marquis qu'attirera un air de guitare. Hélas ! L'Olive, qui a pu s'échapper, entend ces paroles et prévient Stainville ; celui-ci décide qu'à peine entré dans le jardin, Dorsan sera saisi par L'Olive et L'Ingambe qui le reconduiront chez lui où ils le garderont à vue jusqu'à minuit. Heureusement, faute d'avoir tout entendu, L'Olive ignore que Lucile doit revêtir des habits masculins ; quand, au signal convenu, les deux amants se rendent au jardin, c'est Lucile qu'on saisit pour la mener à l'hôtel de Dorsan. Stainville triomphe, mais sa joie est de courte durée car le marquis, qu'il croit fort loin,

apparaît à ses yeux ; il veut douter encore, mais Lucile, escortée de Frontin et de gens portant des flambeaux, vient elle-même attester la défaite de son oncle. Tant pis pour le capitaine, Lucile épousera Dorsan.

Cette pièce, dont *la Chose impossible*, de l'Espagnol Moretto, avait donné l'idée à Dumaniant, est assurément une de nos meilleures comédies. L'intrigue en est conduite avec habileté, les situations plaisantes s'y succèdent et les traits piquants y abondent. Elle eut un grand succès et devait, pendant très longtemps, figurer sur l'affiche de divers théâtres parisiens (1).

2 novembre : *Le Joueur bienfaisant,* comédie en 2 actes par ***. — *Non imprimée ;*

4 novembre : *Lubin et Catau*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

27 novembre : *Les Cent louis*, comédie en 1 acte, par De Belleroche.

Clairville.	MM. Beaulieu.
Dorimont.	Duval.
Lafleur	Boucher.
Mme Clairville . . .	Mmes Verdier.
Mme Dorimont . . .	Tabraize aînée.

Clairville laisse à sa femme une liberté complète, mais borne étroitement ses dépenses ; Dorimont, au contraire,

(1) MM. Victorien Sardou et Karl Daclin prirent, dans *Guerre ouverte*, le sujet de *Bataille d'amour*, représentée à l'Opéra-Comique le 13 avril 1863.

donne à la sienne beaucoup d'argent mais la tient en charte privée. Les deux femmes, qui ont été élevées ensemble au couvent, ne peuvent se voir par suite d'une défense de Dorimont ; pourtant Mme Clairville, habillée en homme, parvient jusqu'à son amie. Elles se concertent alors pour donner aux maris une leçon qui leur soit profitable. Trompé par le déguisement de Mme Clairville, Dorimont d'abord prête à rire à l'époux de celle-ci par sa colère jalouse ; Clairville, de son côté, témoigne du goût pour Mme Dorimont et lui donne cent louis dont elle prétend avoir besoin mais qu'elle remet à son amie, et c'est au tour de Dorimont à plaisanter Clairville. Finalement, ramenés à la raison par la peur d'être plus sérieusement dupés, les deux maris prennent la résolution de donner à leurs moitiés autant de liberté que d'argent.

Assez bon sujet, mais traité sans aucune adresse : demi-succès.

14 décembre : *Arlequin esclave par amour*, comédie en 2 actes, par Laroche. — *Non imprimée ;*

4 janvier 1787 : *Le Mariage inattendu*, comédie en 1 acte, en vers, par ***. — *Non imprimée ;*

11 janvier : *Le Père avare*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

22 janvier : *La Loi de Jatab, ou le Turc à Paris*, comédie en 1 acte, en vers libres, par Dumaniant.

Deli.	MM. MICHOT.
Le Marquis	SAINT-CLAIR.
L'Abbé	BORDIER.
Lafleur.	DUMANIANT.
Zulime	Mlle FOREST.

Venu en France pour remplir une mission, le turc Deli prétend y profiter de la loi qui l'autorise à se choisir, s'il veut, vingt compagnes. Cela contrarie fort son épouse Zulime qui, pour le corriger, déclare être adepte du prophète Jatab et comme telle forcée de ne rien refuser à ceux qui la courtisent. Deli, à qui déjà un abbé et un marquis portent ombrage, imagine de faire surveiller Zulime par son valet Lafleur ; celui-ci y consent, mais se plaint d'avoir été prévenu trop tard, car déjà la dame est en tête-à-tête avec quelqu'un. Deli se désespère, mais, après s'être amusée de sa peur, Zulime la dissipe en lui apprenant qu'elle était avec une amie. Tous deux décident alors de renoncer aux lois qui les contristent : ils vivront uniquement l'un pour l'autre.

Tirée des *Mémoires turcs*, cette bagatelle, médiocrement écrite, fut applaudie grâce au talent de l'actrice chargée du scabreux personnage de Zulime.

La salle provisoire des Variétés servait depuis deux ans quand fut décidée la construction d'une salle définitive. Par traité passé le 6 février 1787, devant Me Rouen, notaire à Paris, l'ex-duc de Chartres — devenu duc d'Orléans — prit effectivement l'engagement de livrer, le 1er avril 1789, un théâtre conforme aux plans annexés au dit acte, et dont le bail fut attribué à Gaillard et Dorfeuille pour trente années consécutives, moyennant le paiement immédiat de 300.000 livres : c'était l'existence assurée de l'entreprise que tous leurs efforts tendaient à rendre prospère.

7 février : *La Nuit aux aventures, ou les Deux morts vivants*, comédie en 3 actes, par Dumaniant.

Don Louis	MM.	Dumaniant.
Le marquis de Fontrose.		Saint-Clair.
Don Lambinos . . .		Duval.
Don Juan		Vidini (*début*).
Le Corrégidor. . . .		Maillé.
Frontin.		Bordier.
Fabio		Boucher.
Mosquito		Beaulieu.
Jacques Verroux. . .		Michot.
La Griffe		Noel.
1er laquais.		Fiat.
2e laquais.		Brunet (*début*).
Un portefaix		Ossard (*début*).
Dona Eléonore . . .	Mlles	Tabraize aînée.
Inès		Fiat.

Don Louis de Gormas, officier de la marine espagnole, a dû la vie au marquis de Fontrose, seigneur français. Pour payer cette dette, il offre au fils de son sauveur la main d'Eléonore, sa fille. Mais, avant d'épouser, le jeune Fontrose veut connaître celle qu'on lui destine. Il se rend donc incognito à Madrid et y rencontre, dans un bal masqué, Eléonore dont l'esprit le charme. Eléonore est venue là à l'insu de son père et en compagnie d'une cousine qu'aime éperdument Don Juan, fils de Don Lambinos et neveu de Don Louis. Jaloux comme tout bon Espagnol, Don Juan a suivi au bal sa maîtresse ; pour lui échapper les deux cousines s'enfuient, mais Don Juan les poursuit et va les atteindre quand Fontrose l'en empêche. On se bat ; les deux duellistes tombent sans être blessés, mais, par suite de l'obscurité, chacun d'eux croit avoir frappé d'un coup mortel son adversaire et prend la fuite pour échapper à la justice. Le hasard fait que le marquis, pressé par les archers, cherche asile dans la maison de Don Louis, et est accueilli par Eléonore et sa suivante Inès qui le cachent. Mais les alguazils envahissent la maison, si bien que, pour sauver Fontrose et son valet Frontin qui l'y rejoint, Inès ne voit rien de mieux à faire que de les

mettre dans deux malles appartenant à Don Juan et qu'une voiture enlèvera. Par malheur Don Juan a l'idée de se réfugier chez son oncle; la justice l'y trouve, et, le prenant pour Fontrose, l'emmène, ainsi que son valet Fabio, dans les prisons de la ville. Les deux malles, qu'on croit à eux, les y suivent, et voilà nos quatre personnages sous le même toit. La disposition des lieux empêche pendant un certain temps leur rencontre, mais il faut bien qu'elle se produise et tout s'explique alors. Heureux de n'avoir point commis de meurtre, les deux jeunes gens s'embrassent : Fontrose épousera Eléonore et Don Juan sa cousine.

Ces aventures, dont nous n'avons raconté qu'une partie, sont souvent forcées ; elles fournissent néanmoins quelques situations piquantes, et furent pour cela favorablement accueillies.

26 février : *L'Amante sans le vouloir*, comédie en 2 actes, par Carmontelle. — *Non imprimée.*

8 (et non 15) mars : *Les Torts apparents, ou la Famille américaine*, comédie en 3 actes, par G . .y (Gorgy).

Sir Murer	MM. Beaulieu.
Sudmer	Michhot.
Melcour	Saint-Clair.
Black	Boucher.
Frontin	Bordier.
Mme Murer	Mme Verdier
Mistress Benwel . . .	Mlles Prieur.
Corali	Tabraize aînée.
Betti	Fiat.

La scène se passe en Amérique. Un parti de sauvages ayant attaqué l'habitation de sir Murer absent, l'officier

français Melcour est accouru au secours des assiégés. Blessé, on l'a recueilli chez Murer où Corali, jeune fille charmante, l'a soigné. Le Français et l'Américaine sont épris l'un de l'autre, quand Murer revient avec un quaker auquel il destine Corali ; mais son retour est attristé par une lettre anonyme affirmant que sa femme le trompe avec Melcour. Celui-ci reparaît à point pour donner apparence de raison à l'odieuse calomnie. Mistress Benwel, sœur de Murer, a reçu du Français assistance ; elle prétend en échange le servir auprès de sa nièce, mais, assez excentrique, elle s'y prend d'une façon qui complique encore la situation. Par bonheur, Melcour et Murer se rencontrent, et l'Américain reconnaît dans l'officier un Français qui lui a sauvé la vie au passage de la Grande-Rivière. Bienfaiteur de toute la famille, Melcour ne peut être un traître ; on acquiert en effet la preuve que la lettre anonyme est l'œuvre de Black, commis jaloux de Melcour : Murer châtie le drôle, et les amants s'épousent.

Bon sujet, assez bien traité : réussite incomplète.

19 (et non 29) mars : *Sophie*, comédie en 1 acte, par Mlle Caroline Vuïet.

M. de Gerville . . .	MM.	Dumaniant.
Valmaure		Michot.
Clarange.		Saint-Clair.
Comtois		Bordier.
Sophie	Mlles	Forest.
Justin		Mignac (*début*).

S'étant vu refuser par Sophie, fille du négociant nantais De Gerville, Valmaure, capitaine de vaisseau marchand, a conçu pour ces deux personnes une haine qu'il satisfait en faisant croire à Gerville que le navire qui constituait sa

seule fortune vient de périr corps et biens. Gerville, qui doit 200.000 livres à l'américain Clarange, ne sait où trouver cette somme quand Valmaure lui offre sa propre fortune s'il veut l'accepter pour gendre. Gerville croit le capitaine honnête homme, mais est trop bon père pour contraindre Sophie, et celle-ci, consultée, repousse de nouveau la requête de Valmaure. C'est qu'elle a fait rencontre du jeune Clarange et que, croyant avoir affaire au créancier de son père, elle lui a ingénument révélé les angoisses de celui-ci. Clarange n'est que neveu de l'homme aux 200.000 livres, mais il aime Sophie et il pèse si bien sur son oncle que ce dernier non seulement fait remise à Gerville de sa dette mais l'associe à son commerce. La ruse infâme de Valmaure se découvre dans le même instant, on le chasse, et Gerville donne Sophie au généreux Clarange.

Fable sans nouveauté et naïvement contée ; on reçut avec indulgence cet essai d'une jeune fille protégée par Marie-Antoinette.

22 mars : *La Petite maison de la cabale*, comédie en 1 acte, en vers, par ***. — *Non imprimée* ;

24 mars : *Compliment de clôture*, par ***. — *Non imprimé* ;

16 avril : *Compliment d'ouverture*, par ***. — *Non imprimé*.

30 avril : *Le Français en Huronie*, comédie en 1 acte, en vers, par Dumaniant

Valcour	MM.	Saint-Clair.
Dorval		Lebel.
Un sauvage		Michot.
Frontin		Bordier.
La Fleur		Boucher.
Zamire	Mlle	Fiat.

Au sortir de Boston, l'officier français Valcour et son valet Frontin se sont égarés dans une forêt de Huronie; après trois jours de grandes souffrances, ils font rencontre d'une femme sauvage, nommée Zamire, qui leur sauve la vie. Comme elle est jolie, Valcour s'éprend d'elle et s'accommode de l'existence de ses pareils. On le croit mort et c'est par hasard que son collègue Dorval le découvre dans sa forêt. Les Français doivent livrer bataille et, sous peine de lâcheté, Valcour ne peut se refuser à suivre Dorval, mais il charge Frontin d'informer Zamire de la raison de son départ. Un sauvage épris de Zamire attend avec elle le retour de Valcour ; quand il paraît il le provoque, mais Zamire rappelle à Valcour qu'il doit d'abord sa vie à son pays, et au sauvage qu'ami des Français il doit les seconder contre l'Anglais, leur ennemi commun. Tous deux partent effectivement pour prendre part au combat. Cerné par les ennemis, le sauvage va périr quand Valcour le tire de péril ; du coup ce rival se change en ami, et c'est lui-même qui prie Zamire de récompenser par son amour le héros qu'il a appris à connaître : Zamire accompagnera Valcour en France, où elle deviendra son épouse.

Intéressant et écrit d'une manière suffisante, cet acte retrouva au Palais-Royal le succès qui l'avait accueilli en province où l'auteur, dont c'était le premier ouvrage, l'avait jadis donné.

8 mai : *Le Consentement inattendu*, comédie en 1 acte, (par Faciolle).

De Versan.	MM.	Duval.
De Saint-Géran . . .		Dumaniant.
Saint-Albin		Saint-Clair.
Arlequin		Bordier.
Frontin		Michot.
Rosalie	Mlles	Tabraize aînée.
Argentine.		Fiat.

Saint-Albin, neveu de M. Versan, allait épouser Rosalie, fille de Saint-Géran, quand un procès a désuni les deux chefs de famille. De Versan est parti pour ses terres en défendant à son neveu de persister dans son projet d'union, sous peine d'être déshérité par lui. Plus amoureux que sage, Saint-Albin fait mystère de cette menace et presse le mariage qui va se conclure quand une lettre anonyme renseigne Saint-Géran sur l'intention vraie de l'oncle à héritage. Il ajourne alors le contrat, ce dont peste fort l'amoureux qui, sur l'insinuation de son valet Frontin, attribue à Arlequin, homme de confiance de Versan, la fâcheuse épître ; mais on apprend bientôt qu'elle est de Versan même qui, désireux d'une réconciliation avec Saint-Géran, a voulu retarder le bonheur des jeunes gens pour en être témoin. A son retour, tout le monde s'embrasse et les amants sont unis.

Des scènes oiseuses ralentissent la marche de cette pièce mal intitulée et d'un médiocre style ; une demi-réussite la paya largement.

16 mai : *Les Saturnales modernes, ou la Soirée de carnaval,* comédie en 2 actes, par Bodard de Tézay.

Orgon, qui n'estime que l'antiquité, s'est mis en tête de ressusciter chez lui l'usage romain qui permettait aux domestiques d'une maison d'en être maîtres pendant le temps du carnaval. C'est donc à Arlequin et à Dubois, ses valets, qu'il délègue momentanément ses pouvoirs. Or Dubois n'est autre que l'officier Valère qui s'est, huit jours avant, fait valet de chambre pour approcher la fille d'Orgon qu'il aime. Les saturnales lui permettent d'endosser de nouveau l'uniforme, mais il est reconnu par Dorimène, vieille coquette, qui s'empresse de le dénoncer au président, son oncle. Celui-ci accourt chapitrer l'imprudent, mais Arle-

quin, prenant au sérieux son rôle de maître, somme Orgon d'unir les jeunes gens, et le philosophe, qui ne peut démentir ses principes, s'empresse de le faire.

Amusante donnée, bien traitée : succès.

31 mai : *Le Mariage nocturne, ou Les Deux Locataires*, comédie en 3 actes (par Aubrier.)

M. de Soldagne	MM.	DUMANIANT.
Le chevalier de Verseuil . .		SAINT-CLAIR.
La Fleur		BORDIER.
Champagne		MICHOT.
Lucas		BEAULIEU.
Dumont		MAILLÉ.
Julie de Kersail.	Mlles	FOREST.
Mme Honora		PRIEUR.

Elevée en Bretagne, chez une parente, Julie de Kersail a connu là le chevalier de Verseuil qu'elle devait épouser quand, la bonne dame étant tombée malade, M. de Soldagne, son tuteur, a profité de l'événement pour l'emmener avec lui à Sedan où tous deux, affublés de faux noms, vivent dans une retraite absolue. C'est que, séduit par les attraits de sa pupille, Soldagne rêve de l'épouser. L'enlèvement de Julie s'est fait pendant un voyage de Verseuil en Amérique ; au retour il s'enquiert, retrouve les traces de sa belle, et charge La Fleur, son valet, de louer pour lui, à Sedan même, un confortable appartement. La Fleur, qui est un mauvais drôle, dépense ou perd au jeu les 2.000 écus destinés à l'installation du chevalier ; pour comble il se fait, sous le nom de La Brie, agréer comme valet de chambre de M. de Soldagne, et envoie à son maître l'adresse de ce dernier comme celle de la maison qu'il a louée pour lui. Le prédécesseur de La Brie doit épouser nuitamment Mme

Honora, gouvernante de Soldagne ; c'est au milieu des embarras causés par cette union secrète que Verseuil arrive. D'abord enchanté de La Fleur, il apprend, par les bavardages de Mme Honora, la faute et le mensonge de son valet. Tirant pourtant parti de la situation, il aborde Soldagne et, par ses prières, le ramène à de bons sentiments. On fait chercher Julie pour l'unir à Verseuil, mais la jeune fille, lasse de captivité, s'est enfuie sous des vêtements masculins. On la retrouve par les soins de Mme Honora, et Verseuil, dont les vœux sont comblés, pardonne au valet infidèle.

Intrigue confuse, rendue plus pénible encore par nombre d'incidents mal préparés. L'auteur constate, dans une préface, que les journaux gardaient, sur les pièces et les acteurs des Variétés un majestueux silence; on les en excuserait s'ils n'eussent eu à juger que de pareils ouvrages.

8 juin : *Durmont, ou le Modèle des amis*, comédie en 2 actes (par Laroche).

Durmont	MM. DUMANIANT.
Lisimon	DUVAL.
Dorval	SAINT-CLAIR.
Durand	MAILLÉ.
Jacques	BOUCHER.
Sophie	Mlles FOREST.
Mme Laurent	PRIEUR.

Par la faute des circonstances, le commerçant Lisimon traverse une phase critique. Il pourrait en sortir en recourant à son ami Durmont, qui est riche et professe pour lui la plus haute estime ; une fausse honte le retient et il se

laisse poursuivre par divers créanciers. Le moins traitable est un M. Durand, qui a vainement jadis demandé la main de Sophie que Lisimon, son père, destine à Dorval, fils de Durmont. S'autorisant de sa créance Durand renouvelle, par l'intermédiaire de Mme Laurent, sa requête qui est de nouveau repoussée. Furieux, il fait alors les démarches nécessaires pour que Lisimon soit privé de sa liberté. Informé de ce fait, Dorval vient prier le commerçant de se réfugier chez lui ; Lisimon accepte, mais Durand, qui le croit en fuite, le perd dans l'esprit de Durmont. Par bonheur Dorval met en présence son père et Sophie ; la jeune fille a une preuve écrite de l'infamie de Durand, elle la donne à Durmont qui chasse le méchant homme. Lisimon obtiendra, grâce à son ami, les délais voulus pour refaire sa fortune, et Dorval épousera Sophie.

Pièce édifiante, bien conduite, et que l'on paya de bravos.

28 juin : *La Veuve*, comédie en 1 acte, par Carmontelle. — *Non imprimée.*

7 juillet : *Verseuil, ou l'Heureuse extravagance*, comédie en 3 actes, par Bérard.

M. de Lamotte . . .	MM.	Dumaniant.
M. de Verseuil . . .		Saint-Clair.
Géronte		Duval.
Philippe		Bordier.
Lafleur		Boucher.
Un paysan		Beaulieu.
Un commissionnaire .		Barotteau.
Mlle Duranville . . .	Mlle	Prieur.
Cécile	Mme	Roubeau de Vermilly. (*début*).
Lisette	Mlle	Vermont (*début*).

En quittant Poitiers pour Paris, M. de Lamotte a promis sur l'honneur à M. de Saint-Gilles de donner à son fils la main de Cécile, sa fille. Le père, la mère et l'oncle du jeune Saint-Gilles sont morts lorsque M. de Lamotte songe à contracter l'alliance promise et mande pour ce le Poitevin, riche imbécile, qui s'achemine vers la capitale en compagnie de son père nourricier. Pendant ce temps M. de Verseuil rencontre Cécile dans une promenade, s'éprend d'elle, et le lui fait savoir par lettre. En demoiselle bien élevée Cécile répond que, promise à M. de Saint-Gilles, elle ne peut recevoir aucun autre que lui. Verseuil alors prend le nom de Saint-Gilles, se présente à M. de Lamotte et fait si bien le niais que le père, la fille et même la suivante le prennent pour le Poitevin attendu. Verseuil a un oncle, Géronte, qui, mécontent de la conduite de son neveu, décide de l'enlever à la capitale. Il fait route dans ce but avec Mlle Duranville, fille acariâtre qui a le mariage en horreur et vient tout exprès à Paris pour empêcher sa nièce Cécile d'épouser Saint-Gilles. Tous deux descendent chez M. de Lamotte. L'un court à la recherche de Verseuil, l'autre brise tout, dit des sottises, remplit la maison de ses clameurs. Décidé pourtant à conclure, M. de Lamotte envoie, à l'insu de la vieille fille, chercher un notaire. La furie rencontre le tabellion, se gourme avec lui et, repoussée, tombe dans les bras du père nourricier de Saint-Gilles qui vient annoncer le décès de son maître. Le faux Poitevin, qu'on convoque, est alors reconnu par Géronte, mais, comme il a su gagner le cœur de Cécile, M. de Lamotte pardonne et le prend pour gendre, en dépit de la Duranville qui jure de déshériter sa nièce.

Combinaison forcée, qu'on accueillit indulgemment.

21 juillet : *Le Financier bienfaisant,* comédie en 2 actes, par ***. — *Non imprimée.*

6 août : *Les Intrigants, ou Assaut de fourberies*, comédie en 3 actes, par Dumaniant.

Antoine.	MM.	Beaulieu.
Dubois		Chevalier (*début*).
Henri		Boucher.
Germain.		Barotteau.
La Brie.		Fleury.
Dorival		Saint-Clair.
Champagne . . .		Michot.
L'Olive		Bordier.
Un commissaire . .		Maillé.
Honesta.	Mlle	Prieur.
Eulalie	Mme	Roubeau de Vermilly.

Antoine, homme plus que taré, a jadis volé à Lyon une petite fille qu'il a élevée dans un but de spéculation. L'enfant devient une belle personne et, malgré tout ce qu'on tente pour la corrompre, reste foncièrement sage. Antoine, qui ne peut la vendre, veut au moins l'employer comme appât ; il lance à la découverte son acolyte Dubois et celui-ci découvre, à Lyon encore, un marquis de Courbières jeune, riche, auquel il parle d'Eulalie comme d'une héritière opulente et des plus honorables. Séduit par le portrait qu'on lui fait, le marquis accourt à Paris avec son valet Champagne. Transformé en comte de Sonnancourt, Antoine l'y reçoit avec tous les égards dus à une dupe cossue ; mais les calculs de l'aigrefin pèchent par la base, car le marquis choyé n'est qu'un petit bourgeois du nom de Dorival qui, ruiné par divers excès, est venu dans la capitale pour spéculer sur sa bonne mine et son titre d'emprunt. Les attraits d'Eulalie le dégoûtent de ce vilain rôle, il se confesse à elle et obtient en échange d'utiles renseignements sur Antoine. Non informé, Champagne poursuit l'intrigue première Certain L'Olive, de ses collègues, est présenté par lui comme le père du marquis prétendu ; or il se trouve que L'Olive a mission de rechercher une fille ravie depuis nombre d'an-

nées à son maître Dormont ; la ressemblance d'Eulalie avec Mme Dormont le frappe et il la signale à Champagne. C'est à la justice que ce dernier volé, battu, s'adresse en fin de compte. Antoine et ses complices sont mis en prison ; Dorival, corrigé, recevra la main d'Eulalie rendue à sa famille.

Les quiproquos abondent dans cet ouvrage où deux bandes d'aigrefins multiplient les inventions drôles ; il obtint un succès qui devait par la suite se répercuter dans divers théâtres.

20 août : *L'Inconséquente, ou le Fat dupé*, comédie en 1 acte, par Monnet.

Un abbé. . . .	MM.	Bordier.
Floricour . . .		Saint-Clair.
Clairvis		Chevalier.
Aminthe. . . .	Mlles	Forest.
Suzette		Vermont.

Aminthe, jeune veuve courtisée par Floricour, officier qui lui plaît, n'en donne pas moins à certain abbé ses entrées grandes et petites chez elle. Fat comme tous ses pareils, l'abbé s'en prévaut pour lui faire en chanson une déclaration très nette. La veuve, qui ne voulait que s'amuser du personnage, est indignée de son audace. Pour se venger de lui et punir Floricour des transports jaloux qu'il fait éclater malgré les conseils de son ami Clairvis, Aminthe, aidée de Suzette sa suivante, donne à l'abbé un rendez-vous nocturne. Le fat n'a garde d'y manquer, et Floricour, d'un cabinet, assiste au curieux spectacle d'Aminthe déguisée en homme et offrant à l'abbé un duel que celui-ci décline en jurant n'aimer point la veuve. On le chasse, et Aminthe, par peur des caquets, épouse Floricour.

Sujet vieillot, mais bien traité : réussite incomplète.

10 septembre : *L'Epreuve singulière*, comédie en 3 actes, par Cubières de Palmezeaux. — *Non imprimée* :

29 septembre : *L'Orpheline de Passy*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée*.

27 octobre : *La Veuve généreuse*, comédie en 1 acte, (par Faciolle).

Mondor.	MM.	Beaulieu.
De Nerval		Saint-Clair.
Lafleur		Michot.
Mme de Melcour . .	Mme	Roubeau de Vermilly.
Cécile	Mlles	Tabraize aînée.
Nérine		Fiat.

Veuve après huit mois de mariage d'un homme accepté par intérêt, Mme de Melcour veut se dedommager en épousant le chevalier de Nerval qui lui plaît, mais celui-ci aime Cécile, belle-fille de Mme de Melcour, et le déclare nettement à la veuve désolée. De son côté Mondor, oncle de Nerval, a des vues sur Cécile, et déclare au jeune homme qu'il le déshéritera s'il gène son projet. Nerval est pauvre et sa maîtresse n'a qu'une dot très modique, mais l'intérêt n'est rien pour le chevalier qui résiste à tous les assauts. Attendrie par cette constance, Mme de Melcour lui donne Cécile, à qui elle assure généreusement la moitié de ses biens : Nerval pourra ainsi attendre que Mondor revienne à des sentiments meilleurs.

Jolie pièce, applaudie justement.

8 novembre : *L'Amant femme de chambre*, comédie en 1 acte, par Dumaniant.

Le baron de Lisval . . .	MM.	DUMANIANT.
Le marquis de Lisval . .		SAINT-CLAI .
Frontin		BORDIER.
Un notaire		BOUCHER.
La comtesse	Mlles	FOREST.
Marton		FIAT.

Le jeune marquis de Lisval a disparu depuis cinq semaines du château qu'il habitait avec le baron son oncle. Celui-ci, attribuant cette fuite au désir d'aller s'amuser dans la capitale, veut punir son neveu en le déshéritant et en demandant la main d'une belle comtesse, sa voisine. Or le marquis, amoureux fou de cette comtesse, s'est introduit chez elle sous les habits d'une femme de chambre. Il a pour complice la suivante Marton, mais le valet Frontin, n'étant point dans la confidence, presse la fausse Finette avec tant d'ardeur qu'il en reçoit un soufflet assez mâle pour lui ouvrir les yeux. Dénoncé aussitôt, le marquis est soumis à une épreuve à laquelle il succombe ; mais son excès d'amour l'a seul rendu coupable et, dans l'intérêt de sa réputation, la comtesse pardonne. Le baron qui, prenant son désir pour la réalité, avait fait dresser son contrat, ne le signera qu'en qualité d'oncle et tuteur.

L'habileté de quelques scènes fit passer sur l'invraisemblance du sujet, et Dumaniant fut applaudi une fois de plus.

24 novembre : *La Folle vacance*, comédie en 2 actes, en vers, par ***. -- *Non imprimée* ;

28 décembre : *Le Club bourgeois, ou le Perruquier*

bel-esprit, comédie en 2 actes, par De Beaunoir. — *Non imprimée ;*

7 janvier 1788 : *On aura peine à le croire*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

14 janvier : *Les Deux Fermiers*, comédie en 1 acte. (par Sylvestre).

M. de Mircourt. .	MM.	VALOIS (*début*).
Michaut		VOLANGE.
Mathurin		MICHOT.
Le Bailli		BORDIER.
Lucas		BEAULIEU.
Perrette	Mlles	PRIEUR.
Catau		LE ROI (*début*).

Michaut et son frère Mathurin exploitent en commun les biens de M. de Mircourt, qui consistent en deux fermes séparées. Ils s'aiment et s'entendent, mais il n'en est pas de même de leurs ménagères. Perrette, femme de Michaut, est surtout cause de cette mésintelligence. Elle en veut tant à sa belle-sœur qu'elle déclare vouloir profiter d'un renouvellement de bail pour séparer leurs intérêts. Pour obtenir ce résultat, elle s'engage à donner sa fille Catau au bailli qui l'aime. Catau a du penchant pour Lucas, filleul du bailli, mais ce Lucas papillonne, et son parrain, connaissant ses fredaines, les révèle à Catau, que le dépit fait un instant adopter le plan de Perrette. L'arrivée du seigneur terminera toute querelle. M. de Mircourt, accédant au désir de Mme Michaut, consent effectivement à donner, à chacun des frères, la gestion d'une ferme. Michaut, comme aîné, choisit la sienne ; mais alors Mathurin proteste, affirmant que sa part n'atteindrait point celle de son frère. On le fait s'expliquer, et il déclare que, Michaut ayant dix enfants tandis que lui n'en a aucun, il entend prendre les cinq plus jeunes avec lui. Cette résolution généreuse touche le cœur de Perrette, elle oublie ses rancunes et embrasse Mathurin : les deux frères resteront associés, et Catau épousera Lucas qui promet d'être sage.

Donnée intéressante et morale, succès justifié.

28 janvier : *Les Défauts supposés*. comédie en 1 acte, en vers, par Sedaine, de Sarcy.

Dumont . . .	MM.	Beaulieu.
Dorval . . .		Saint-Clair.
Frontin . . .		Michot.
Lise	Mme	Roubeau de Vermilly.
Mme Dorval. .	Mlles	Prieur.
Marton . . .		Fiat.

Pour mettre fin à un procès ruineux, Dumont offre sa fille, Lise, au fils de son adversaire Dorval. Mais une des amies de Lise a souffert par la faute de son époux, et Dorval jeune n'a pour le mariage qu'un goût très modéré. Pour empêcher leur noce ou tout au moins la retarder, les deux futurs imaginent donc de s'attribuer les pires défauts. En conséquence, Lise se donne pour coquette, impérieuse, dissipée ; Dorval pour jaloux, emporté et sans complaisance ; par suite les parents rompent et le procès reprend de plus belle. Mais, tout en mentant par calcul, Dorval n'a pu s'empêcher de trouver Lise charmante, tandis que Lise pensait de lui le plus grand bien, de sorte que tous deux, regrettant leur ruse, n'ont qu'un désir, se montrer enfin tels qu'ils sont. L'amour triomphe alors de leur appréhension et les parents satisfaits les unissent.

Bon sujet, traité en jolis vers, et qui plut doublement.

13 février : *Les Détours excusables, ou la Feinte par délicatesse*, comédie en 2 actes, par ***. — *Non imprimée*.

3 mars : *Ce que peut l'amour*, comédie en 3 actes, par D'Arnaud-Baculard. — *Non imprimée* ;

8 mars : *Compliment de clôture*, par ***. — *Non imprimé* ;

1er avril : *La Revue de Thalie*, compliment d'ouverture, en vers, par Faciolle et Sedaine, de Sarcy. — *Non imprimé* ;

17 avril : *Dona Séraphine*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

28 (et non 30) avril : *Urbélise et Lanval, ou la Journée aux aventures*, comédie-féerie en 3 actes, par Dumaniant.

Lanval	MM.	Saint-Clair.
Le comte de Clarence. .		Valois.
Arlequin.		Bordier.
Alfard		Michot.
Hiron		Verville (*début*).
Un héraut d'armes . .		Juglier (*début*).
Un geôlier		Beaulieu.
Urbélise	Mme	Roubeau de Vermilly.
Clorinde	Mlles	Forest.
Florine		Vermont.
Nisie		Fiat.

La fée Urbélise, charmée de la valeur et de la réputation de Lanval, chevalier de la cour de Clorinde, reine de Graduel, tombe amoureuse de lui. Mais, voulant l'éprouver, elle appelle les démons à son aide pour chasser du cœur de Clorinde le comte de Clarence et lui inspirer en échange les plus vifs sentiments à l'égard de Lanval. Dans ce but ils incitent Alfard, prince anglais, à fondre inopinément sur Graduel. Clarence veut défendre la reine, mais il est vaincu tandis que Lanval repousse l'oppresseur. Clorinde, reconnaissante, offre son cœur au chevalier, qui le refuse en

avouant l'amour qu'il ressent pour Urbélise. Furieuse, la reine le fait arrêter et le condamne à périr. En vain Clarence lui offre-t-il sa grâce s'il veut renier Urbélise, en vain celle-ci supplie-t-elle son amant de la sacrifier, Lanval préfère la mort à l'infidélité et marche fièrement au supplice, Alfard alors survient et le délivre ; puis Urbélise descend dans un nuage avec Clorinde qu'elle a rendue à la raison : la reine épousera Clarence et la fée son fidèle amant.

Tirée d'un conte d'Imbert, cette pièce, bien faite et luxueusement montée, obtint un grand succès.

21 mai : *Les Frères amis*, comédie en 2 actes, par De Beaunoir.

Dumay père	MM. Fierville (*début*).
Dumay fils.	Valois.
Darcy	Saint Clair.
Delfond	Dumaniant.
Dublan	Verville.
Dubois	Duval.
Un garde du commerce. .	Boucher.
Un geôlier	Noel.
Marianne	Mme Saint-Clair (*début*).

Ces frères sont fils du riche banquier Dumay. Le cadet, Darcy, donne à son père toute satisfaction ; l'aîné, au contraire, l'inquiète par des absences et des prodigalités dont il lui demande en vain les raisons. Le secret de Dumay fils n'a cependant rien que d'honorable. Il aime Marianne, fille du négociant Delfond dont les affaires ont mal tourné, ce dont quelques méchants ont profité pour attaquer sa probité. Sachant son père exigeant en matière d'honneur, le jeune homme ne veut confesser son amour que lorsqu'il aura en



main la preuve indiscutable de l'innocence de Delfond. En attendant il fait mystérieusement passer à ce dernier, en les donnant comme des restitutions, d'importantes sommes que le négociant emploie à désintéresser ses créanciers. Tout le bien qu'il tient de sa mère a fondu ainsi, et, pour achever son œuvre, il n'hésite pas à faire 50.000 francs de dettes. Pour cette dernière somme un créancier, poussé par Dublan, rival de Dumay fils, obtient contre celui-ci une prise de corps. Darcy est seul dans la banque quand on vient arrêter son frère ; il se donne pour lui, et est à sa place conduit en prison. Dumay père, désolé, court délivrer son fils ; mais un heureux hasard le fait, dans la maison d'arrêt, surprendre, entre les deux frères et Delfond, un entretien qui lui démontre le bon cœur de l'aîné méconnu et la complète honorabilité du négociant. Heureux de pouvoir estimer également ses deux fils, il les serre dans ses bras, tend la main à Delfond, et marie les amants.

Attendrissante histoire qui, bien qu'un peu confuse, fut accueillie avec faveur.

7 juin : *La Veuve,* comédie en 3 actes, par Carmontelle.

Jouée en un acte le 28 juin 1787, cette pièce plut moins sous sa forme nouvelle ; on la ramena conséquemment à sa dimension primitive. — *Non imprimée.*

21 juin : *Le Courrier de Cadix*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

28 juin : *Le Jaloux corrigé,* comédie en 1 acte, en vers, par Pigault-Lebrun. — *Non imprimée.*

9 juillet : *L'Amour anglais*, comédie en 3 actes (par P. L. Moline)

Le colonel d'Herbi . .	MM.	Dumaniant.
Belton.		Beaulieu.
Lord Rivers		Saint-Clair.
Sidney		Valois.
Johnes		Boucher.
Un domestique . . .		Fleury.
Mistriss Harley. . .	Mmes	Roubeau de Vermilly.
Cécile.		Saint-Clair.
Henriette	Mlles	Forest.
Betsi		Fiat.

Croyant assurer le bonheur de sa fille Henriette, le colonel d'Herbi veut la marier au jeune Sidney, fils d'un homme à qui il eut de grandes obligations. Mais Henriette a déjà disposé de son cœur en faveur de Lord Rivers, tandis que Sidney s'est épris de Cécile, pupille de Sir Belton. Tous deux cependant n'osent résister ouvertement à D'Herbi, et celui-ci travaille sans relâche au succès de son plan. Dans le château qu'habitent nos personnages arrive fort heureusement Mistriss Harley, femme d'esprit qui connaît bientôt le fond des choses et entreprend de rendre heureux les deux couples d'amants. Cependant Rivers, homme d'action, propose à Henriette de fuir à l'étranger et la jeune fille, craignant de le perdre, finit par consentir. Une heure avant la fuite, D'Herbi, renseigné par hasard, rend à Henriette compte de sa dot et la laisse libre d'accompagner son séducteur. Emue par le chagrin qu'il ressent, sa fille alors refuse de fuir ; Rivers veut l'y contraindre, mais Mistriss Harley s'interpose. Elle parle ensuite au colonel, et son discours tout raisonnable attendrit d'autant plus le père que, comme péroraison, on lui présente sa fille qu'il croyait loin déjà : Rivers épouse Henriette et Belton, qui a quelque temps songé à prendre Cécile pour femme, la donne sagement à Sidney.

Inspirée de *la Fausse délicatesse*. comédie anglaise de Hugues Kelly. cette pièce, peu adroite, ne fut pas reçue sans opposition; des corrections intelligentes la maintinrent pourtant sur l'affiche, et Moline put avec raison remercier les directeurs qui l'avaient joué sans délai et les acteurs qui faisaient preuve, à son profit, d'autant de zèle que de talent.

22 juillet : *Les Deux Cousins, ou les Français à Séville,* comédie en 3 actes, par Dumaniant.

Le seigneur Rodrigue . .	MM. Duval.
Don Bertrand	Dumaniant.
Antonio	Beaulieu.
Le marquis de Florval . .	Valois.
Le chevalier de Florval. .	Saint-Clair.
Frontin	Michot.
Dubois	Bordier.
Un geôlier	Barotteau.
Un alguazil	Fleury.
Rosaure.	Mme Roubeau de Vermilly.
Laurette.	Mlle Fiat.

Deux cousins, l'un marquis, l'autre chevalier de Florval, habitent Séville. Le marquis, galant et riche, est au mieux avec Rosaure, pupille du seigneur Rodrigue ; il a par malheur blessé en duel Fabrice, fils de ce même Rodrigue, et celui-ci fait courir le bruit de la mort de Fabrice pour obliger à la retraite un amant qui l'effraie, car, à l'exemple de nombreux tuteurs, il veut épouser sa pupille. Il trompe en outre Don Bertrand, tuteur légal de Rosaure, lorsqu'il vient à Séville comme corrégidor, en annonçant aussi la mort de la jeune fille. Peu séduite par la perspective d'épou-

ser un barbon, Rosaure accepte la proposition d'enlèvement que lui fait le marquis ; mais, par une singulière coïncidence, c'est le chevalier qui se trouve devant la maison de Rodrigue quand la fillette en sort, et c'est lui que Rosaure et sa camériste Laurette suivent, en croyant avoir affaire au marquis. Par contre, survenant quelques minutes plus tard, le marquis est happé par Rodrigue furieux et arrêté comme l'enleveur de Rosaure. Instruit de cette erreur, le chevalier, bon parent, se rend à la prison où gémit son cousin et, trompant le géôlier, prend sa place. On va le juger quand Rosaure et son amant se présentent au corrégidor et lui confessent la vérité. On découvre alors les menées de Rodrigue, que Don Bertrand punit en mariant Aglaure au marquis ; quant au chevalier, qui est pauvre, il sera tiré de peine par son heureux cousin.

Imbroglio bien conduit, mais dans lequel étaient plusieurs réminiscences : succès néanmoins.

11 août : *Le Timide*, comédie en 1 acte, par Pascali.

Dorival	MM.	Saint-Clair.
Ormon		Beaulieu.
Frontin		Bordier.
Julie.	Mme	Saint-Clair.
Marton	Mlle	Fiat.

Dorival, gentilhomme de province, vient à Paris pour épouser Julie, fille du financier Ormon. C'est un jeune homme charmant, mais si timide qu'il n'ose faire à sa prétendue l'aveu des sentiments qu'elle lui inspire. Ormon va se fâcher de cette excessive retenue quand, prenant son maître en pitié, Frontin obtient de Julie qu'elle parle la première. Ainsi encouragé, Dorival s'explique et le mariage se fait, au plaisir de Frontin qui reçoit pour salaire la main d'une soubrette.

Un caractère bien observé et de bonnes scènes valurent à ce petit acte d'unanimes bravos.

20 août : *Le Faux voyage*, comédie en 3 actes, par Aubrier. — *Non imprimée* ;

16 septembre : *Les Doïndés, ou les Revenants espagnols*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

18 octobre : *Marianne et Dumont*, comédie en 3 actes, (par Rouhier-Deschamps).

Dubois. . . .	MM.	DUVAL.
Le Marquis . .		VALOIS.
Dumont fils . .		SAINT-CLAIR.
Blaise		BORDIER.
Marianne . . .	Mme	ROUBEAU DE VERMILLY.
La Marquise . .	Mlles	PRIEUR.
Mme Dumont . .		CAMILLE (*début*).

Depuis nombre d'années, le négociant Dubois a promis d'unir Marianne, sa fille, au fils de son ami Dumont ; mais ce dernier meurt en laissant une maigre fortune, et Dubois, qui a eu la chance de gagner trois millions, trouve Dumont fils indigne de son alliance. C'est le marquis de Hautecour qu'il vise pour sa fille et, grâce à ses millions, l'affaire se conclut. Le marquis pourtant aime ailleurs, mais il n'ose résister à sa mère, violente autant que fière. Le contrat va être signé quand arrive de province le laboureur Blaise, frère aîné de Dubois. Mis au courant de la situation, il prétend aller le jour même manger la soupe chez Mme de Hautecour, et ce projet affole Dubois qui redoute un esclandre. Pour comble Marianne ose par lettre se confier au marquis, tandis que Dumont fils se rend chez lui pour lui ouvrir son cœur. On ne sait trop ce que ces deux démarches vont produire quand un événement bouleverse les choses ; le feu

prend à l'hôtel de Dubois et, malgré les efforts des valets dirigés par Blaise, l'immeuble est détruit. Le plus triste c'est que les trois millions du négociant, réunis dans un portefeuille en vue du mariage projeté, ont été la proie des flammes. Ce désastre ramène Dubois à de bons sentiments mais l'atterre. Mme Dumont, qui avait fort blâmé sa conduite, le réconforte ; Blaise, puis Marianne, lui redonnent aussi du courage. Il ne peut alors repousser la prière que le marquis lui fait de donner sa fille à Dumont qui l'a sauvée, mais il attribue à sa ruine la démarche du gentilhomme ; or il n'est point ruiné, car, tandis que Dumont préservait les jours de Marianne, le marquis, qui l'accompagnait, sauvait des flammes le précieux portefeuille. Blaise, informé du fait, s'était bien gardé de le publier pour que chacun agît suivant ses sentiments. Les deux amants vivront heureux près de Dubois corrigé ; pour le marquis, grâce au ministre, il fléchira sa mère et épousera aussi celle qu'il aime.

Jolie pièce où tour à tour sont exaltées les qualités du peuple et celles de la noblesse, réussite justifiée.

4 novembre : *Le Duc de Monmouth*, comédie héroïque en 3 actes (par Bodard de Tézay).

Le Duc de Monmouth .	MM.	Valois.
Robert Edwige . . .		Bordier.
George.		Saint-Clair.
Halifax		Michot.
Hervey		Duval.
Lady Shaftsbury . .	Mlles	Forest.
Sarah		Tabraize aînée.
Betsi	Mme	Saint-Clair.

Pour complaire à sa maîtresse, Ladi Shaftsbury, le duc de Monmouth s'est révolté contre le souverain anglais,

son père, mais ses partisans sont vaincus, et le duc, dont la tête est mise à prix, doit fuir au plus vite. Le hasard le conduit dans un lieu agreste où la jeune Sarah, fille du fermier Robert Edwige, le secourt et le cache. Le fiancé puis le père de Sarah s'associent à sa bonne action, bien qu'ils n'aient que fort peu d'estime pour l'homme qui a déchaîné dans leur pays la guerre civile, mais l'honneur seul les guide. Conduit à la ferme de Robert, Monmouth y passe pour le fils du brave homme. Ce fils, dont on ignore le sort, donne tout à coup de ses nouvelles : soldat du roi, il l'a trahi pour Monmouth et s'est vu condamner à mort. Robert, qui le visite en sa prison, confie son chagrin à George, son futur gendre, et George bientôt dit la chose au duc. Navré d'avoir été la cause première du malheur de ceux qui l'ont secouru, Monmouth alors prend une résolution héroïque ; il fait connaître à Halifax, juge de comté, le lieu de sa retraite, demandant, en échange de sa vie, celle du prisonnier. Des soldats accourent pour s'emparer de sa personne, mais, au moment où ils l'entraînent, Ladi Shaftsbury paraît et les en empêche. Pour réparer le mal fait par sa faute, elle est allée solliciter le roi et celui-ci a pardonné. Monmouth, redevenu bon fils et sujet fidèle, se chargera de la fortune des braves gens qui ont fait plus que de sauver ses jours.

Le respect des parents, l'amour de la patrie sont prêchés avec âme dans cet ouvrage, qu'un grand succès récompensa.

22 novembre : *La Maison du défiant*, comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

9 décembre : *L'Extravagante de qualité*, comédie en 3 actes, en vers (par Faciolle).

Dorante . . .	MM.	Juglier.
Adramon . .		Bordier.
Ariste . . .		Valois.
Patelin . . .		Genest (*début*).
Dublason . .		Beaulieu.
Iscariot . . .		Boucher.
Emilie . . .	Mme	Camille.
Julie. . . .	Mlles	Tabraize aînée.
Frosine . . .		Fiat.

Très entichée de sa noblesse, Emilie, comtesse de Cristognac, passe ses journées à des recherches concernant sa famille. Pendant ce temps Patelin, son intendant, la vole sans relâche. Pour cacher ses méfaits et éloigner le président Ariste qu'il redoute, il a suscité entre ce magistrat et la comtesse un procès qui a amené de plus la retraite de Dorante, jusque-là fiancé à Julie, fille de la noble dame. Dorante, pupille d'Ariste, a été remplacé par Adramon, marquis ridicule mais encore plus riche, dont le bien comblera sans peine les trous faits par Patelin. Mais le président ne quitte point la partie. L'intendant voleur a pour complices Iscariot, procureur, et Dublason, généalogiste. Des menaces au premier, de l'argent au second font bientôt de tous deux les alliés de Dorante. Iscariot dénonce les méfaits de Patelin et Dublason révèle qu'Adramon eut pour ancêtre un juif criminel. Comme la comtesse, en outre, apprend la perte du procès engagé, elle a triple raison d'accepter la proposition d'alliance qu'Ariste vient faire de nouveau. Patelin est puni, Adramon congédié, et Dorante épouse Julie.

C'est, réduite de cinq à trois actes, la pièce de Jean-Baptiste Rousseau ayant pour titre *lès Aïeux chimériques* ; condensée ainsi, elle obtint les bravos que l'ouvrage primitif, trop diffus, s'était vu refuser.

31 décembre : *Le Nouvel an, ou les Etrennes*, comédie en 1 acte, en vers, par ***. — *Non imprimée.*

12 janvier 1789 : *Le Seigneur supposé*, comédie en 2 actes (par Favières).

Le marquis Derville.	MM.	Valois.
Fondval.		Verville.
Frontin		Michot.
Thibault.		Genest.
Colin.		Juglier.
Blaise		Beaulieu.
Le Bailli.		Duval.
Babet.	Mlle	Tabraize aînée.

Précédant de vingt-quatre heures le marquis Derville, son maître, dans une terre qu'il vient d'acquérir, le valet Frontin a l'audacieuse idée de s'y donner pour seigneur. Elégant, déluré, il fait fort bien son personnage. La première personne qu'il rencontre est un paysan niais, nommé Blaise, qui prétend épouser Babet, fille du fermier Thibault chez lequel il travaille. Blaise déplaît à Frontin, et Babet, qui bientôt lui confie son amour pour Colin, acquiert en lui un protecteur. Il informe par suite Thibault qu'il lui renouvellera sans pot-de-vin le bail expirant de sa ferme s'il marie sa fille à Colin. Thibault tope, et Frontin se réjouit d'exercer sur l'aimable fillette le droit en usage quand un contre-temps ruine tous ses projets. Le marquis Derville survient à l'improviste avec son ami Fondval ; ils sont à pied par suite d'un accident de voiture, et les naturels du pays leur font un très médiocre accueil. Blaise, qu'ils interrogent, les met au courant des exploits de Frontin. Loin de se courroucer, les seigneurs en rient et, complétant la chose, se donnent pour les gens de Frontin C'est à un repas où l'effronté valet a convié le village entier que l'histoire se dénoue. A la voix du marquis placé juste derrière lui, Frontin abasourdi se lève pour se prosterner aux pieds de

son maître. Comme ses agissements n'ont nui à personne, Derville use d'indulgence : Frontin, pour punition, servira le jour de ses noces la paysanne qu'il convoitait, et dont le vrai seigneur ratifie le mariage.

L'uniformité que la mode donnait alors aux vêtements des diverses classes sociales rendait vraisemblable l'anecdote dont Frontin était le héros et qui, traitée avec esprit, eut un succès incontesté.

4 (et non 5) février : *L'Honnête homme, ou le Rival généreux*, comédie en 3 actes, en vers libres, par Dumaniant.

Damon	MM.	Valois.
Durval		Saint-Clair.
Le chevalier de Sirville.		Dumaniant.
Lafleur		Michot.
Un laquais		Fleury.
Lucile	Mme	Roubeau de Vermilly.
Lisette	Mlle	Fiat.

Aimant Lucile, jeune veuve, le chevalier de Sirville trouve moyen d'engager Durval, amant de celle-ci, dans une intrigue avec certaine Mélite, mais sa perfidie tourne au profit de Damon, homme sérieux et bon, que Lucile, par dépit, se déclare prête à épouser. Repentant et toujours épris, Durval parvient à voir Lucile et à regagner sa tendresse ; mais, du fait de Sirville, il tombe dans un second piège dont Mélite est encore l'appât. Cette fois Lucile, indignée, laisse Damon maître de son sort. Damon est amoureux, mais honnête homme et clairvoyant ; il lit dans le cœur de la veuve et, maîtrisant le sien, plaide pour son jeune rival qui, pardonné, devient l'époux de sa maîtresse.

Sentiments louables, exprimés en d'assez jolis vers, et vivement applaudis.

26 février : *Les Couplets, ou Plus d'un riche devrait en faire autant,* comédie en 2 actes, en vers, par ***. — *Non imprimée.*

7 mars : *L'Epreuve du sentiment, ou les Deux Frères*, comédie en 1 acte, en vers libres (par Person de Berainville).

Hortense, jeune veuve, est courtisée par deux frères, l'un marquis, l'autre chevalier. Le premier, sentimental, lui envoie des bouquets ; le second, homme pratique, lui offre des écrins. Ne sachant auquel donner la préférence, la dame imagine de les mettre à l'épreuve. Elle fait répandre, par sa suivante, le bruit qu'un procès vient de la ruiner. Le marquis, désolé, propose à son frère de réparer à frais communs ce désastre ; le chevalier hésite, ce que voyant, le romanesque amant signe seul le papier que lui présente un homme de loi et qu'il croit être l'engagement de payer 80.000 livres pour éviter une saisie : c'est un contrat qu'il a signé et qu'Hortense ratifie en lui donnant sa main.

Peu d'invention dans le sujet, mais de jolis détails qui méritaient et reçurent des bravos.

Mentionnons que, pendant ce même mois, Gaillard et Dorfeuille, alléguant les engagements pris au sujet de la salle qu'on construisait pour eux, demandèrent au roi que leur bail primitif fût prolongé de vingt années. Comme ils promettaient, en échange, d'augmenter immédiatement de 10.000 livres leur redevance à l'Opéra, cette faveur leur fut faite par décision royale du 19 mars.

21 mars : *Le Pessimiste, ou l'Homme mécontent de tout*, comédie en 1 acte, en vers, par Pigault-Lebrun.

Dupré	MM.	Lebrun.
Valcourt . . .		Saint-Clair.
Dupont . . .		Duval.
Un fermier . .		Genest.
Amélie. . . .	Mmes	Saint-Clair.
Mme Dupont . .		Prieur.

Dupré, homme excellent, a le tort d'être brusque et de ne voir dans l'existence que des sujets de chagrins ou d'ennuis. Par suite de ce fâcheux caractère, Valcourt n'ose lui déclarer qu'il aime sa pupille Amélie, et Dupont, son intendant fidèle, a tenu secret son mariage, la naissance de deux filles et la misère qui résulte pour lui d'appointements trop faibles. Mais, au cours d'une promenade, Dupré secourt dans la rue trois pauvresses, qui le viennent remercier et qu'il apprend alors être la femme et les enfants de Dupont. Amélie, qui déjà a intercédé pour le bon serviteur, ne craint pas non plus de parler pour elle-même. Dupré, qui considère le mariage comme une faute, interroge sur ce point les époux Dupont et est tout surpris qu'en dépit de leurs maux ils se déclarent heureux ; cela ébranle son pessimisme et, tout en bougonnant, il consent à unir Valcourt et Amélie.

Ce pseudo-pessimiste n'est, en somme, qu'un bourru bienfaisant ; de pareils caractères sont toujours bien vus au théâtre, Dupré ne fit pas exception à la loi commune, ce dont l'auteur-acteur bénéficia doublement.

28 mars : *Compliment de clôture*, par ***. — *Non imprimé* ;

20 avril : *Compliment d'ouverture*, par ***. — *Non imprimé* ;

25 avril : *Constance et Linval*, comédie en 2 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

12 mai : *La Rivale d'elle même, ou l'Heureux déguisement*, comédie en 2 actes, par ***. — *Non imprimée*.

28 mai : *La Double prévention*, comédie en 3 actes, en vers, par Poutaud.

Le Commandeur . .	MM.	BEAULIEU.
Le Marquis. . . .		CHATILLON (*début*).
Florville		SAINT-CLAIR.
Pasquin.		MICHOT.
Emilie	Mlles	GERMAIN (*début*).
Rosette.		SAINT-PAIR (*début*).

Deux amants prétendent faire cesser à leur profit le veuvage de la jeune Emilie. L'un, marquis, a dans ses intérêts la suivante Rosette ; l'autre, Florville, est appuyé par le commandeur, frère d'Emilie. Or, dans un bal masqué, la veuve est intriguée successivement par le marquis et par Florville, mais elle prend l'un pour l'autre et donne une bague à Florville qui l'a intéressée, en croyant gratifier son rival. Sommé, par suite, de restituer ce gage, le marquis ne sait comment faire quand Florville se croyant dédaigné, lui remet lui-même le bijou. Touché de cette générosité, le marquis la révèle, et Florville épouse.

Nombre d'obscurités déparent ces trois actes qui n'obtinrent, au total, qu'une demi-réussite.

17 juin : *La Joueuse*, drame en 3 actes, en vers, par Pigault-Lebrun.

M. de Limeuil	MM. MONVEL (*début*).
Valville	SAINT-CLAIR.
Le marquis de Montfort.	CHATILLON.
Mme de Limeuil . . .	Mmes ROUBAUD DE VERMILLY.
Angélique	SAINT-CLAIR.
Marton	DAMBLY (*début*).

Bien qu'ayant une fille déjà grande, M. de Limeuil a cru devoir se remarier. Sa seconde femme lui donne d'autres enfants, mais, avide de plaisirs, elle se laisse bientôt aller à la dissipation. Le jeu surtout la possède, elle s'y livre avec frénésie, et M. de Limeuil passe souvent une partie de ses nuits à l'attendre. Disons qu'elle est poussée à jouer par le marquis de Montfort qui, amoureux d'elle, espère bien profiter d'un moment d'embarras pour se faire agréer. L'événement désiré se produit au lever du rideau, car l'imprudente femme doit sur parole 40.000 francs. Un retour de raison la fait confesser ses torts et Limeuil, indulgent comme tout vieux mari, lui pardonne à la condition qu'elle soit désormais plus prudente. Mais, dans une réunion où elle accompagne Montfort, elle se laisse tenter, joue, et perd cette fois 60.000 francs. La honte et le chagrin troublent sa raison, au point que, pour s'éviter une confession nouvelle, elle engage ses diamants, en joue la valeur et perd le tout. A ce coup, Limeuil, la jugeant incurable, lui signifie par lettre qu'il ne veut plus la voir et la sépare de ses enfants. C'est Valville, son futur gendre, qui est chargé de remettre à l'épouse coupable ce terrible arrêt. Il rencontre chez elle le marquis de Montfort, qui croit venu l'instant de son triomphe, et le provoque. Le marquis pourtant n'est point mort à tout sentiment ; le sort que, grâce à lui, doit subir Mme de Limeuil, l'émeut, et il se retire pour revenir bientôt avec les billets souscrits par la dame, et qu'il anéantit après avoir avoué ses torts devant tous. Valville et sa fiancée intercèdent alors auprès de Limeuil, qui ouvre ses bras à la joueuse pour jamais corrigée.

Sujet intéressant et bien conduit : succès pour

l'auteur et pour Monvel, qui reparaissait au théâtre après huit ans d'absence.

2 juillet (et non 10 août) : *Mauvaise tête et bon cœur*, comédie en 3 actes (par Favières).

Séligny	MM.	Saint-Clair.
M. de Franville. . .		Beaulieu.
Le Baron.		Genest.
Le Chevalier. . . .		Juglier.
Charles		Michot.
Croc		Barotteau.
Un notaire		Boucher.
Un commissionnaire .		Fleury.
Pauline	Mlle	Tabraize aînée.
Marton	Mme	Dambly.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni. Séligny, jeune fou, y habite sous le nom de Darmancourt, et n'en peut sortir parce que dix-sept créanciers l'attendent dans la rue. Une distraction lui est offerte par un baron qui se trompe de porte et que le jeune homme accueille d'autant mieux qu'il est accompagné d'une nièce charmante répondant au nom de Pauline. Venu à Paris pour chercher un neveu et marier sa nièce, le baron a eu la malechance de ne point trouver l'homme qui devait lui compter de l'argent et serait fort en peine si le faux Darmancourt ne lui prêtait généreusement les 2.000 louis qu'il a gagnés au jeu. Pauline, fort touchée de ce bon procédé, accepte avec son oncle le souper qu'offre Darmancourt, amoureux d'elle et qui ne lui est pas indifférent. En attendant cette seconde entrevue, le jeune homme sort, sous la livrée de son valet Charles, pour perdre cinq cents louis au jeu et se faire une querelle avec un officier qui lui donne rendez-vous aux Champs Elysées. En vain Pauline, que Charles a instruite, essaie-t-elle d'empêcher la rencontre : Darmancourt s'échappe et ferraille quand

Charles, qui l'a suivi, signale à la garde les duellistes qu'on sépare. Prisonnier chez lui sur parole, Darmancourt y prépare le souper convenu lorsque son adversaire vient le rejoindre. Il a des créanciers et se dit pour cela dégoûté de la vie ; instruit de son côté que Pauline doit se marier le soir même, Darmancourt n'attache aucun prix à l'existence ; tous deux décident donc de se battre au pistolet et veulent prendre pour témoin le notaire mandé par l'oncle de Pauline et qui, par inadvertance, s'adresse à eux. Aux cris que pousse le tabellion, chacun accourt et l'on s'explique ; c'est à Séligny que Pauline était destinée, et l'officier guerroyeur n'est autre que le frère de cette jeune personne, dont le contrat se signe gaiement à table.

Sympathique donnée, traitée avec adresse, et que des applaudissements chaleureux accueillirent.

4 août : *L'Orpheline,* comédie en 3 actes, par Pigault-Lebrun.

Le comte d'Elmont . .	MM.	SAINT-CLAIR.
Le comte de Walbourg .		MONVEL.
Le marquis de Verville .		CHATILLON.
Picard.		MICHOT.
La comtesse d'Elmont. .	Mmes	GERMAIN.
Julie		SAINT-CLAIR.
Louison		DAMBLY.

Julie, fille charmante dont les parents sont inconnus, vit depuis nombre d'années chez la comtesse d'Elmont, sa protectrice. Deux hommes la chérissent, le vieux comte de Walbourg en ami, le jeune comte d'Elmont en amant. Ce dernier, par malheur, s'est, contre le gré de sa mère, lié avec le marquis de Verville, mauvais sujet qui, à la confidence qu'il lui fait, répond par le conseil d'un enlèvement. D'Elmont, honnête homme, repousse d'abord cette idée, mais Verville lui fait surprendre en conversation intime Walbourg et l'orphe-

line et, par jalousie, le comte se décide au rapt. C'est le valet Picard qu'on charge de l'expédition. Picard a jadis aidé Verville en des intrigues fâcheuses, mais, épris de la femme de chambre Louison, il s'est converti pour lui plaire ; au lieu donc d'enlever Julie, il avertit Louison et celle-ci renseigne sa maîtresse. Un instant désolée, la comtesse, écoutant Walbourg, décide de donner à son fils une leçon profitable. Par ordre de Walbourg, Picard executera le projet de son maître, mais, au lieu de Julie, c'est Mme d'Elmont qu'il conduit à Paris, dans la petite maison de Verville. Le marquis, qui lève lui-même le voile dont elle s'est masquée, ne fait que rire de l'aventure, mais D'Elmont atterré tombe aux pieds de sa mère en pleurant à chaudes larmes. Ce repentir lui vaut non seulement le pardon de la comtesse mais encore la main de Julie que, par suite d'un arrêt légitimant une union secrète, Walbourg reconnaît avec joie pour sa fille.

Il y a dans cette pièce de l'observation, des scènes bien faites, d'excellents principes, toutes choses justifiant le succès qu'on lui fit.

22 août : *La Tour aux douze portes*, comédie en 1 acte, par Dumaniant. — *Non imprimée* ;

7 septembre : *Ellinore, ou les Deux Epouses*, comédie en 3 actes, par Dumaniant. — *Non imprimée.*

30 septembre (et non 26 novembre) : *Ricco*, comédie en 2 actes, par Dumaniant.

Le baron d'Ormeuil. . .	MM. Genest.
Le chevalier d'Ormeuil .	Valois.
Le marquis de Germancei.	Saint-Clair.
Frontin	Michot.
Ricco	Beaulieu.
Un sergent d'invalides. .	Fleury.
Constance.	Mmes Saint-Clair.
Lisette.	Mlle Fiat.

L'action se passe à Saint-Tropez, ville de la Haute-Provence. Epris de Constance, fille du baron d'Ormeuil, le marquis de Germancei s'est présenté à elle sous un nom supposé et a conquis son amour. La raison du pseudonyme qu'il a pris est que, depuis cent cinquante ans, une haine affirmée par nombre de duels existe entre sa famille et celle des D'Ormeuil. Instruite plus tard du vrai nom de l'homme qui la recherche, Constance ne lui reprend point son cœur, mais un billet qu'il lui adresse tombe entre les mains de son père, et c'est pour le baron l'occasion de jurer que jamais Germancei ne deviendra son gendre. D'Ormeuil a pour neveu un chevalier qui, tout naturellement, aime sa cousine ; surprenant celle-ci avec Germancei, il provoque le marquis à un combat au pistolet. D'Ormeuil tire le premier, mais, au bruit, son cheval se cabre et le jette par terre ; son valet le croit mort et court à toute bride informer le baron qui, furieux, donne à un sergent d'invalides l'ordre d'arrèter Germancei. Le marquis, que son adversaire a manqué, se doute bien que l'affaire aura des suites ; pour y échapper il décide de fuir, et rencontre à point un homme endormi. C'est Ricco, postillon sans place qui, pour reposer à l'aise, a ôté sa veste. Aussitôt Frontin, valet de Germancei, en revêt son maître qui, ainsi déguisé, prend le large. Recevant sur le nez l'habit de Germancei, Ricco se réveille ; Frontin alors le salue du titre de marquis et le drôle, qui n'a rien à perdre, consent à jouer le rôle du fugitif : on l'arrête donc pour le conduire chez le baron. Il retrouve là certaine Lisette qu'il a jadis courtisée mais qui, éprise de Frontin, ne se fait aucun scrupule de berner son ancien amant. Les façons communes de Ricco scandalisent D'Ormeuil qui se demande comment sa fille a pu aimer un pareil drôle ; aussi est-il très agréablement surpris quand Germancei paraît chez lui pour offrir, en échange de Constance, l'abandon des prérogatives qui depuis si longtemps brouillent les deux familles. Le chevalier lui-même, gagné par les bonnes grâces de son rival, appuie une demande que le baron, qui craint pour son neveu, seul héritier mâle des D'Ormeuil, s'empresse d'accueillir. Ricco, que tour à tour

on a choyé ou bousculé, selon que l'on croyait ou non à ses titres, prendra place dans la livrée du baron.

Inspirée du théâtre espagnol, cette comédie gaie, fort bien conduite, eut un succès énorme et qui devait durer.

24 octobre : *La Belle fille,* comédie en 3 actes, par ***. — *Non imprimée.*

17 novembre : *L'Inconnu, ou le Préjugé nouvellement vaincu,* comédie en 3 actes, par Collot d'Herbois.

Le baron Dochberg . .	MM.	Valois
Un étranger		Monvel.
Michel.		Michot.
Link		Beaulieu.
Trimm.		Boucher.
Caroline	Mme	Saint-Clair.
Georgette	Mlle	Saint-Pair.

La scène se passe en Allemagne. Entrés à l'aide de faux certificats chez le baron Dochberg, Linck et Trimm ont l'audace d'attaquer la nuit, sur une route, leur maître qui rapporte de Mayence la somme de dix mille ducats. Un étranger, survenant, chasse à coups de pistolet les drôles déguisés. Dochberg reconnaissant accueille chez lui son sauveur qui dit s'appeler Walhoff, mais veut, le lendemain même, quitter le château où l'ont pourtant charmé les grâces de Caroline, fille du baron. Les instances de ses hôtes lui font différer son départ. Cela contrarie fort Link, qui, ayant dérobé dans l'écrin de Walhoff une très belle bague, croit devoir par prudence l'offrir à Georgette, suivante de Caroline. Celle-ci, par malheur, en fait don à Michel, valet de l'étranger qui, en voyant le bijou, découvre que

Link et Trimm sont des bandits et les démasque. Ce nouveau service rend Walhoff plus cher encore au baron et à Caroline : aussi insistent-ils pour connaître la cause du chagrin que semble éprouver leur sauveur. Il la confesse après bien des hésitations : Walhoff n'est point son nom, il s'appelle Crauff et est le frère d'un criminel que Francfort vient de voir périr sur l'échafaud. Un tel secret attriste Dochberg sans altérer l'estime qu'il a conçue pour l'étranger ; philosophe et bon, il déclare odieux le préjugé qui jusque-là a fait peser sur des innocents le poids des fautes commises par leurs proches : Crauff deviendra son fils et aura près de lui l'existence heureuse que méritent ses vertus personnelles.

Des redites et des déclamations entravent la marche de cet ouvrage inspiré d'un généreux sentiment ; il ne méritait et n'obtint qu'une demi-réussite.

1er décembre : *Le Soldat prussien*, comédie en 3 actes, traduite de l'allemand par Berquin, et arrangée pour la scène française par Dumaniant.

Marcel	MM.	Duval.
Georges . . .		Saint-Clair.
Thomas . . .		Dumaniant.
Le Bailli . . .		Genest.
Un colonel . .		Chatillon.
Un capitaine. .		Valois.
Un fourrier . .		Fleury.
Fluet		Beaulieu.
La Terreur . .		Michot.
Le geôlier . .		Barotteau.
Geneviève . .	Mlles	Germain.
Madeleine. . .		Tabraize aînée.

Poursuivis par la haine du bailli de leur village, Marcel et Geneviève, fermiers allemands, vont voir vendre leurs meubles quand on leur envoie, par malice, trois soldats à loger. Parmi ces hôtes est leur fils Georges, excellent sujet qu'ils accueillent avec d'autant plus de joie que depuis longtemps il n'avait donné de nouvelles. Le plaisir de revoir son pays et d'embrasser Madeleine, sa jolie fiancée, ne saurait empêcher Georges de compatir vivement aux maux qu'endurent les siens. Or le bailli, rendu plus méchant encore par le refus que fait Madeleine de l'épouser, vient menacer les pauvres gens devant leur fils même. Il est si dur, si insolent envers tous, que Georges le soufflette. La position des fermiers n'en est que plus compromise, car le bailli rêve une prompte vengeance et ses débiteurs n'ont pu grouper que quinze écus sur les trente qu'ils doivent. Une étonnante idée vient alors au soldat : sachant que vingt écus sont alloués à tout homme qui livre un déserteur, il manque à l'appel et obtient de son oncle Thomas qu'il le dénonce aux chefs de l'armée. Thomas touche la somme, mais Georges est condamné par un conseil de guerre à passer six fois sous les verges de trois cents hommes. Le pire est que Marcel, indigné, refuse de Thomas, bourreau de son fils, l'argent qui le sauverait. Maudit par son frère, honni par tous, le pauvre homme ne peut plus se taire et révèle au capitaine de Georges le secret du jeune homme. Emu d'admiration, l'officier s'empresse d'aller trouver le roi pour lui conter ce trait ; le monarque aussitôt envoie à Georges, par un colonel, son brevet de capitaine et une dot pour Madeleine ; le bailli cruel attendra en prison qu'on prononce sur son sort.

Donnée avec talent, cette belle leçon d'amour filial fit couler des larmes et fut très vivement applaudie.

La Comédie-Française étant, à la date du 3 décembre 1789, devenue *Théâtre de la Nation*, Gail-

lard et Dorfeuille crurent pouvoir s'emparer du titre abandonné et transformer leurs Variétés en *Théâtre-Français, au Palais-Royal*. Ce nom parut sur l'affiche et dans les journaux le 15 décembre ; mais, dès le lendemain, la municipalité parisienne les somma d'adopter une autre appellation. N'osant faire résistance, mais décidés à ne point revenir sur leurs pas, les directeurs alors baptisèrent l'entreprise *Théâtre du Palais-Royal* (17 décembre) : les premières Variétés Amusantes avaient vécu (1).

(1) Le Théâtre du Palais-Royal prit, le 15 mai 1790, possession de la salle définitive construite par Victor Louis. Quand fut proclamée la liberté des spectacles, celui de Gaillard et Dorfeuille devint, sans encombre cette fois, *Théâtre-Français de la rue Richelieu* (25 avril 1791), et fit dès lors une concurrence directe au Théâtre de la Nation. En 1799 les deux troupes fusionnèrent pour constituer, dans la salle du Palais-Royal, le *Théâtre-Français de la République*. C'est cette salle qui, brûlée le 8 mars 1900 et reconstruite sur les plans primitifs, abrite encore actuellement la Comédie-Française.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES 294 PIÈCES (1) COMPOSANT LE RÉPERTOIRE
DU PREMIER THÉATRE
DES
VARIÉTÉS AMUSANTES

---

(1) 291 nouveautés, dont 133 imprimées, et 3 reprises, dont 1 imprimée à cette occasion.

Deuxième Théâtre

DES

VARIÉTÉS AMUSANTES

1793-1798

Les spectacles français avaient, pendant plus de trois siècles, vécu sous le régime des privilèges quand, le 15 janvier 1791, un décret de l'Assemblée Nationale reconnut à tout citoyen le droit d'élever un théâtre et d'y faire représenter des pièces de tous les genres, après une simple déclaration aux autorités municipales. La première scène parisienne qu'on fonda en vertu de cette loi libérale fut celle des *Variétés Comiques et Lyriques*. Elle ouvrit le 3 février 1791, à la Foire Saint-Germain, dans l'ancienne salle d'Audinot. M[me] Dupré, directrice de la troupe de Beauvais, était à sa tête. On y jouait les dimanches et jeudis, et les places valaient de 15 sous à 3 livres. Sous son premier titre ou sous celui de *Variétés*, qu'elle prit le 16 octobre, cette entreprise exploita pendant quatorze mois l'ancien répertoire, auquel s'ajoutèrent les nouveautés suivantes :

16 octobre 1791 : *Compliment d'ouverture* ;

13 novembre : *Le Serment du vicaire*, fait historique en 3 actes, mêlé de vaudevilles ;

8 décembre : *Le Club des émigrants, ou le Courrier à Coblentz*, opéra-folie en 3 actes ;

25 décembre : *Le Mariage du curé*, opéra en 2 actes ;

1er janvier 1792 : *Le Lendemain des noces, ou les Etrennes du jour de l'an*, divertissement en 1 acte ;

26 janvier : *Le Premier coup de canon aux frontières*, opéra en 2 actes, précédé de *l'Auteur chez lui*, prologue ;

4 février : *Le Bon curé, ou le Conciliateur villageois*, opéra-folie en 2 actes, en vers ;

13 février : *Le Sucre et le Café*, drame historique et national en 1 acte, précédé de *les Deux Curés, ou le Lever du rideau*, scène préliminaire ;

14 février : *Charlot, ou la Nuit des fiançailles*, parodie de *Charles IX*, opéra-folie en 1 acte ;

26 février : *La Gasconnade*, comédie-folie en 1 acte ;

1er mars ; *Louis XII, père du peuple*, comédie héroïque en 3 actes, mêlée de chants ;

7 mars : *Les Piques*, opéra national en 2 actes ;

22 mars : *Le Retour des sabotiers*, ballet-pantomine en 1 acte ;

24 mars : *Le Naufrage d'Alonzo, ou l'Ile ténébreuse*, tragédie en 3 actes ;

27 mars : *L'Arrivée des Suisses de Châteauvieux*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles ;

5 avril : *Compliment de clôture.*

Tous ces ouvrages passèrent, sans léguer même aux annalistes les noms de leurs auteurs.

Après les fêtes de Pâques, une direction nouvelle s'empara de la salle. Son premier soin fut d'enga-

ger Ange Lazzari, mime italien que sa souplesse et la rapidité de ses transformations avaient rendu fameux. Avant qu'il débutât, les Variétés donnèrent un *Compliment d'ouverture* (8 avril), diverses reprises, et *Le Bouquet, ou la Matinée champêtre*, opéra en 2 actes (25 avril). Le 29 du même mois, Lazzari parut pour la première fois en Arlequin dans *L'Amour puni par Vénus*, pantomime en 3 actes dont il était l'auteur, et qui eut soixante-deux représentations consécutives. Son succès ne fut pas moins grand dans *Le Naufrage, ou le Port de Morlaix*, pantomime dialoguée en 1 acte, donnée le 2 mai.

Le 9 mai, le théâtre revenait au nom de *Variétés Comiques*. Furent alors créées, avec ou sans Lazzari, les pièces qui suivent, demeurées toutes inédites :

16 mai : *Le Premier rossé*, parodie de *la Mort d'Abel*, de Legouvé, en 1 acte et en vaudevilles;

27 mai : *Rosalie et Saint-Amand*, pantomime en 1 acte;

11 juin : *Manon Lucrèce*, parodie de la *Lucrèce* d'Arnault, en 2 actes et en vaudevilles;

11 juin : *Le Bûcheron de Postdam*, pantomime en 1 acte, par Lazzari ;

21 juin : *Les Dupes de l'amour-propre, ou les Congés*, opéra en 1 acte ;

28 juin : *Les Anglais travestis*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles ;

11 juillet : *Ariston, ou le Pouvoir de la magie*, pantomime italienne en 2 actes, par Lazzari ;

6 octobre : *Le Départ d'un père de famille pour les frontières*, comédie patriotique en 1 acte;

15 octobre : *L'Entrée des Français à Chambéry*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles.

Le 1er novembre 1792, l'entreprise passa entre les mains du mime célèbre et prit pour nom *Théâtre du citoyen Lazzari* ; elle joua, le 16 du même mois, *La Bataille de Jemmapes*, comédie en 2 actes, mêlée de vaudevilles, par A. Plancher-Valcour.

Le 25 décembre, modification nouvelle de titre ; c'est le *Théâtre Français et Italien* que Lazzari dirige et qui, sans abandonner le faubourg Saint-Germain, prend cinq jours plus tard possession de la salle construite en 1779, boulevard du Temple n° 46, pour les *Elèves de l'Opéra.* Il joue là *Les Deux jumeaux picards*, comédie en 1 acte (30 décembre), et *Le Château des lutins*, pantomime en 3 actes, signée par son impresario (4 février 1793).

A la date du 7 février, ce local fut baptisé *Théâtre-Français du boulevard*, tandis que la salle foraine redevenait *Théâtre du citoyen Lazzari.* Pendant deux mois et demi une même troupe desservit cette double exploitation, avec un répertoire comprenant des succès anciens et ces nouveautés fugitives :

7 février : *Les Enfants trouvés*, comédie en 2 actes ;
7 février : *17,35,48*, comédie en 1 acte ;
10 février : *Martin-Sec et Carcasse*, comédie en 1 acte ;
16 février : *La Mort de Bouffi*, comédie-parade en 1 acte ;
16 février : *Arlequin squelette,* pantomime en 1 acte, par Lazzari ;
18 février : *La Mort de Saint-Fargeau*, fait histori-

que en 1 acte, suivi de son Apothéose et de sa Pompe funèbre, par Gabriel ;

20 février : *Cascaret*, comédie-parade en 1 acte, par Saint-Firmin ;

28 février : *Les Déserteurs prussiens*, opéra-vaudeville en 2 actes, par Albaret ;

7 mars : *Le Suicide, ou la Mort de Pâris*: fait historique en 1 acte, par Rosières ;

13 mars : *Les Deux Arlequins jumeaux*, pantomime en 3 actes, par Lazzari ;

14 mars : *Le Dîner interrompu*, comédie en 2 actes, par Niquet ;

17 mars : *Alcine, ou Arlequin esprit follet*, pantomime en 3 actes, par Lazzari.

Une semaine plus tard, simplifiant sa tâche et celle de ses acteurs, Lazzari quittait la Foire Saint-Germain pour occuper exclusivement la salle du boulevard du Temple, qui prit alors le nom de *Variétés Amusantes*. C'est le 24 mars 1793 qu'il inaugura ce vocable définitif par une représentation composée d'*Alcine*, pantomime, et du *Légataire universel*, comédie en 5 actes, en vers, par Regnard (du Théâtre-Français).

L'administration et la troupe des secondes Variétés Amusantes étaient ainsi composées :

Directeur, Lazzari ;
Régisseur, Gassier, dit Saint-Amand ;
Souffleur, Boucey ;
Contrôleur et copiste, Sylvestre ;
Avoué chargé du contentieux, Boivin.

Acteurs : Lazzari, Nicolaïe-Clairville, Saint-Albin, Fleuri, Piquant, Hachon, Matelin, Houattelin, Prosper, Louis, Ducerre, Liay, Lédo ; Cnes Saivret (ou Sevrait), Fleuri, Raffily, Richard, Lebrun, Durand, Maucassin, Lebon, Cladé, Fani, Cotin.

Danseurs : Chenu, maître de ballets et 1er danseur, Bautin, Strasbourg, Peletier, Morand, Rousseau, Laurent, Norès; Cnes Bréard, 1re danseuse, Saint-Amand, Cotrau, Fanny, Lamarque, Duhamel, Nézel, Capey.

Chef d'orchestre, Pechenier
Machiniste, Olivi.

Les places, au nombre de 700, se délivraient aux prix suivants :

Loges du théâtre. . .	3 livres.
Amphithéâtre	1 livre 10 sous.
Parquet.	1 livre 5 sous.
Paradis	12 sous.

Ange Lazzari était, par excellence, un administrateur actif. Le répertoire de son théâtre s'augmentait presque quotidiennement d'une œuvre ancienne ou inédite. Nous inventorierons, comme à notre habitude, les unes et les autres, en insistant naturellement sur les nouveautés où se réflète l'époque révolutionnaire.

25 mars 1793 : *Nanine*, comédie en 3 actes, par Voltaire (du Théâtre-Français) ;

25 mars : *17,35,48*, comédie en 1 acte, par *** (du Théâtre-Français du boulevard) ;

26 mars (pour les frais de la guerre) : *Arlequin esprit follet*, pantomime en 3 actes, par Lazzari (du même théâtre) ; *Le Déserteur*, drame en 5 actes, par Mercier (de la Comédie-Italienne), et *Les Enfants trouvés*, comédie en 2 actes, par *** (du Théâtre-Français du boulevard) ;

1er avril : *L'Epoux par supercherie*, comédie en 2 actes, en vers, par De Boissy (du Théâtre-Français) ;

1er avril : *Les Fausses infidélités*, comédie en 1 acte, en vers, par Barthe (du Théâtre-Français) ;

2 avril : *Pygmalion*, scène lyrique, par Jean-Jacques Rousseau (du Théâtre-Français) ;

3 avril : ARLEQUIN CRU MORT (1), pantomime en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

3 avril : *L'Avocat Patelin*, comédie en 3 actes, par Brucys (du Théâtre Français) ;

3 avril : *Le Naufrage, ou le Port de Morlaix*, pantomime en 1 acte, par Lazzari (des Variétés) ;

4 avril : ARLEQUIN GARDIEN DE FEMMES, ENFANT ET NÈGRE, pantomime en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée ;*

4 avril : *La Feinte par amour*, comédie en 3 actes, en vers, par Dorat (du Théâtre-Français) ;

7 avril : *Le Français à Londres*, comédie en 1 acte, par De Boissy (du Théâtre-Français) ;

7 avril : *L'Impromptu de campagne*, comédie en 1 acte, en vers, par Poisson (du Théâtre-Français) ;

7 avril : *Ariston, ou le Pouvoir de la magie*, pantomime en 2 actes, par Lazzari (des Variétés-Comiques) ;

9 avril : *L'Ecole des Maris*, comédie en 3 actes, en vers, par Molière (du Théâtre-Français) ;

(1) Les titres en lettres capitales sont ceux des pièces jouées pour la première fois.

9 avril : *Cascaret*, comédie-parade en 1 acte, par Saint-Firmin (du Théâtre-Français du boulevard) ;

10 avril : Les Deux Arlequins rivaux, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

11 avril : *Le Tuteur dupé*, comédie en 5 actes, par Cailhava (du Théâtre-Français) ;

11 avril : La Fète champêtre, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé ;*

12 avril : *Le Médecin malgré lui*, comédie en 3 actes, par Molière (du Théâtre-Français) ;

12 avril : *L'Amant auteur et valet*, comédie en 1 acte, par Cérou (du Théâtre Français) ;

14 avril : *Les Plaideurs,* comédie en 3 actes, en vers, par Racine (du Théâtre-Français) ;

16 avril : Le Malade jaloux, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée ;*

18 avril : Qui court deux lièvres a la fois n'en attrape point, comédie proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimée ;*

21 avril : *Attendez-moi sous l'orme*, comédie en 1 acte, par Regnard (du Théâtre-Français) ;

24 avril : *Martin-Sec et Carcasse*, comédie en 1 acte, par *** (du Théâtre-Français du boulevard) ;

24 avril : *Les Trois frères rivaux,* comédie en 1 acte, en vers par Lafont (du Théâtre-Français) ;

25 avril : *Le Dîner interrompu*, comédie en 2 actes, par Niquet (du Théâtre-Français du boulevard) ;

29 avril : Le Savetier juif, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé ;*

30 avril : *La Fausse Agnès*, comédie en 3 actes, par Destouches (du Théâtre-Français) ;

2 mai : *Les Deux Chasseurs et la Laitière*, opéra-comique en 1 acte, par Anseaume, musique de Duni (de la Comédie-Italienne) ;

2 mai : *La Pupille*, comédie en 1 acte, par Fagan (du Théâtre-Français) ;

4 mai : *Le Préjugé vaincu*, comédie en 1 acte, par Marivaux (du Théâtre Français) ;

5 mai : ARLEQUIN DÉSERTEUR, pantomime en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée ;*

9 mai : L'ECOLE DE CARTOUCHE, comédie en 1 acte, par Lazzari (suspendue, comme immorale, par l'Administration de Police). — *Non imprimée ;*

15 mai : *Le Distrait*, comédie en 5 actes, en vers, par Regnard (du Théâtre-Français) ;

16 mai : LA CABALE, OU L'ACTEUR DÉBUTANT, comédie en 2 actes, en vers, par Lebrun-Tossa. — *Non imprimée* ;

18 mai : LE BILLET DE LOTERIE, comédie en 1 acte, par ***. — (des 1res Variétés Amusantes) ;

25 mai : LES RENDEZ-VOUS NOCTURNES, comédie italienne en 1 acte, par Lazzari (dans laquelle l'auteur jouait en parlant le rôle d'Arlequin). — *Non imprimée ;*

28 mai : *Les Ménechmes*, comédie en 5 actes, par Regnard (du Théâtre-Français) ;

30 mai : LA NOBLESSE AU VILLAGE, opéra-vaudeville en 1 acte, par Grétry, neveu.

L'établissement de Lazzari, jusque-là dédaigné, prit vers cette date plus d'importance ; la critique jugea ses pièces et les libraires n'hésitèrent point à publier les meilleures d'entre elles. C'est par *la Noblesse au village* que commencera l'étude que les analyses, les brochures ou les manuscrits rendent désormais possible.

Voulant savoir si les hommes qui tiennent de près à la nature se laisseraient comme les autres éblouir par l'éclat

des grandeurs. Dorval, seigneur du village, fait apporter sur la place où ses vassaux sont assemblés quantité de parchemins, de cordons bleus ou rouges, et déclare qu'il va conférer à tous la noblesse. — « Les hommes qui n'ont pas cinquante ans, dit-il, je les fais ducs ; de trente à quarante ans, ils seront comtes, de vingt-cinq à trente, marquis, de quinze à vingt-cinq, chevaliers » — Tout le village est dans la joie, et chacun prend cordons et titres en célébrant le bon seigneur. Mais à peine sont-ils anoblis que les paysans voient changer en défauts leurs qualités natives. Julien, qui aime Fanchette, veut appeler en duel son rival Nicodème ; Colas, père de Julien, entend marier son fils à une dame de la ville ; la baronne Margot refuse de rendre au comte Blaise les écus qu'il lui a prêtés ; toutes les têtes enfin sont pleines de folies. L'amour cependant incite les jeunes gens à se plaindre des bienfaits de Dorval ; les vieux réfléchissent, et tous bientôt vont trouver le seigneur pour lui rendre parchemins et rubans. Dorval, que cette résolution enchante, feint d'insister pour qu'ils les gardent ; n'y pouvant réussir il les félicite et leur dit :

Mes amis, n'oubliez jamais
Que la grande vertu du sage
Est de répandre ses bienfaits
Sur celui que le sort outrage.
Secourir tous les malheureux,
Souffrir ses maux avec courage,
Dans la paix mettre tous ses vœux,
Voilà la noblesse au village.

Quelques incorrections déparaient cet ouvrage, début de l'auteur, neveu du musicien Grétry et affligé de cécité ; on l'applaudit toutefois, mais il ne fut pas imprimé.

2 juin : La Jeune esclave, *ou les Français à Tunis*, comédie en 1 acte, par Saint-Firmin.

Julie, fille de Florimond, aime Léandre, mais son père, prévenu par un autre, refuse de l'accepter pour gendre. Pressée par son amant, Julie s'abandonne à lui et tous deux quittent Marseille pour gagner par mer un asile où attendre des jours meilleurs. Un corsaire survient, s'empare du navire, et Julie est vendue à un marchand d'esclaves de Tunis, tandis que Léandre est gardé à Alger jusqu'au paiement d'une forte rançon. Cette rançon apportée de Marseille par son valet Crispin, Léandre parcourt avec lui les ports de Barbarie dans l'espoir d'y trouver sa maîtresse. Arrivés à Tunis, ils apprennent que le marchand Kaleb a récemment fait l'acquisition d'une jeune française. Cette esclave est Julie, que Crispin découvre au moment où Kaleb lui fait chanter une romance pour décider le vieil Ibrahim, amoureux d'elle, à la payer 1.000 sequins. Intelligent et sans scrupules, Crispin revêt un déguisement sûr et se présente à Ibrahim comme chargé d'acquérir pour le cadi la jeune esclave ; le vieillard s'en désole, quand le drôle, feignant de s'intéresser à lui, offre de lui faire avoir Julie pour 700 sequins. Ibrahim verse la somme et à l'aide d'un nouveau conte, Crispin se fait confier par Kaleb la mission de conduire Julie chez son vieil acquéreur. Dès qu'ils sont réunis, les amants et Crispin fuient vers le port où les attend un navire qui fait aussitôt voile pour la France : ils renverront, de là, l'argent subtilisé à Ibrahim.

Pièce offrant des situations agréables, quoique connues, et très suffisamment écrite ; elle réussit et eut l'honneur d'être éditée.

20 juin : DALMANZY, *ou le Fils naturel*, drame en 3 actes, par Boullault.

Dolban	C^ns MATELIN.
Florval	SAINT-ELME (*début*).
Dalmanzy . . .	CLAIRVILLE.
Frontin	ROUSSEAU.

Mme Volsan. . .	Cnes Belval (*début*).
Fanny	Durand.
Finette	Chevrier (*début*).

Le colonel Dolban serait le plus charmant des hommes s'il n'avait pour le monde une aversion que nul ne s'explique. C'est qu'on le croit heureux, tandis qu'un remords le torture. Dans la jeunesse il a séduit Sophie de Volsan et, tyrannisé par son père, n'a pu réhabiliter cette victime. Nous apprenons sa faute par la confidence qu'il se décide à faire au lieutenant Florval et dont celui-ci s'émeut d'autant plus que Sophie est sa sœur disparue depuis nombre d'années avec le fils issu de Dolban. Dans la maison de ce dernier vit l'orpheline Fanny, que le sous-lieutenant Dalmanzy n'a pu voir sans l'aimer. Sa tendresse étant partagée, le colonel songe à unir les jeunes gens, mais Dalmanzy, qu'il interroge, se déclare indigne d'un pareil bonheur. Pressé de s'expliquer, il déclare être enfant naturel, et Dolban, stupéfait, retrouve bientôt en lui l'enfant né de sa liaison avec Sophie; mais, quand il fait cette découverte, Dalmanzy, qui a tué en duel un de ses camarades, vient d'être condamné à mort. Par bonheur Dolban est aimé de son général et ce supérieur, renseigné, gracie Dalmanzy. Sophie qui n'avait point quitté son fils, épousera Dolban le jour même où Fanny sera la femme de Dalmanzy légitimé.

Ce drame intéressant, mais traité sans habileté et écrit d'un médiocre style, n'obtint qu'un succès contesté.

13 juin : Le Malade par amour, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

15 juin : Le Rival inattendu, *ou la Ruse villageoise*, comédie-parade en 1 acte, par Gassier Saint-Amand.

Le Bailli	Cns MATELIN.
Charlot	DELORGE (*début*).
Blaise	PIQUANT.
Bertrand	LESAGE (*début*).
La Mère Simonne .	Cnes LÉVÊQUE (*début*).
Lucette	DURAND.
Pérette.	SEVRAIT.

Un bailli, tuteur de la gentille paysanne Lucette, prétend devenir son époux ; aussi se courrouce-t-il fort en apprenant que la fillette a choisi pour amant le villageois Charlot. Une adroite manœuvre le délivrera de ce rival. Feignant d'être contraint à un voyage, il fait mander, de la part de Lucette, Charlot que le domestique Blaise, stylé, enferme dans un caveau. Mais, tandis que Blaise court avertir le bailli du succès de son plan, Lucette, attiré par le bruit que fait son amant, lui rend la liberté. Charlot, alors, pour se venger de son rival, imagine d'enfermer un âne dans le caveau; quand le bailli revient, escorté de témoins, pour faire honte à l'amoureux, c'est par des rires qu'on accueille le substitut de ce dernier et le magistrat, déconfit, est obligé de consentir au bonheur du jeune couple.

Plaisanterie un peu grosse, mais amusante, qui obtint des applaudissements.

25 juin : *Crispin rival de son maître*, comédie en 1 acte, par Lesage (du Théâtre-Français) ;

29 juin : *Les Amants déguisés*, comédie en 1 acte, par Dové (du Théâtre-Français) ;

30 juin : *L'Indigent*, drame en 4 actes, par Mercier (de la Comédie-Italienne) ;

3 juillet : LE SOLDAT BIENFAISANT, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée ;*

6 juillet : LA TARTANE DE VENISE, comédie italienne en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

22 juillet : LES BÛCHERONS, ballet pantomime en 1 acte, par Chenu. — *Non imprimé*.

Nous ne tenons, dans cette nomenclature, aucun compte des pas ou exercices intercalés entre les pièces ; signalons pourtant qu'à la date du 28 juillet les journaux promirent que, dans *L'Amour puni par Vénus*, Lazzari couperait, avec un sabre, une orange placée sur la tête d'un assistant. Cela prouve au moins que le directeur ne reculait devant aucun moyen pour piquer la curiosité publique.

25 juillet : *Le Doyen de Killerine*, comédie en 3 actes, par Mercier (de la Comédie-Italienne) ;

30 juillet : *L'Habitant de la Guadeloupe*, comédie en trois actes, par Mercier (de la Comédie-Italienne).

7 août : L'AGIOTEUR, comédie en 1 acte, par Lebrun-Tossa.

Veuve d'un conseiller au Parlement, Mme d'Aprimont doit convoler avec un négociant qu'elle aime ; mais l'agioteur baron de Florignac s'éprend d'elle et lui offre sa main avec 20.000 livres de rentes. Il pense n'être point refusé et se réjouit d'entrer ainsi dans un monde honorable, car ce joli baron fut jadis laquais sous le nom de Firmin. Par malheur il retrouve en Lisette, suivante de Mme d'Aprimont, une maîtresse qu'il eut à Toulouse et qu'il avait abandonnée enceinte de ses œuvres. En vain la prie-t-il de garder le secret ; Lisette, par vengeance, révèle à la noble dame ce qu'est son soupirant. Pour comble, un certain Philibert



convainc Florignac de plusieurs escroqueries. Tout fripon trouve son maître ; Lisette fait croire au faux baron que Mme d'Aprimont a des dettes et qu'en donnant pour elle 30.000 livres il s'assurerait des droits à son amour. L'agioteur compte la somme et réclame à la veuve le prix de ce service ; Lisette déclare alors qu'elle ne rendra les 30.000 livres que si Lafleur de Florignac répare, en l'épousant, le tort qu'il lui a fait. Sermonné par Mme d'Aprimont et par Philibert, le drôle se résigne et la soubrette devient baronne.

Favorable sujet, bien traité, et dont l'auteur, demandé, fut payé de bravos. — *Non imprimé.*

8 août : L'Ami du peuple, *ou la Mort de Marat,* fait historique en 1 acte, suivi de sa Pompe funèbre, par Gassier Saint-Amand.

Marat	Cens	Clairville.
Laurent Basse. .		Rousseau.
Cuisinier . . .		Saint-Elme.
Charlotte Corday.	Cnes	Lévêque.
Evrard		Sevrait.

Laurent Basse, commis de Marat, prône les vertus et le patriotisme de son patron quand une femme se présente et demande à parler à l'Ami du peuple. Comme on lui répond que Marat n'est pas visible, la femme, qui n'est autre que Charlotte Corday, se retire en chargeant Laurent de remettre au tribun une lettre qui le déterminera sans doute à la recevoir. Elle partie, Marat vient témoigner à son commis la satisfaction que lui cause la découverte d'un complot tramé contre la République et qu'il va dénoncer à ses concitoyens. Il ouvre ensuite la lettre laissée par Charlotte et ordonne à Laurent de faire entrer, dès qu'elle se présentera, l'inconnue qui lui promet de graves révélations, Laurent sort pour se rendre chez l'imprimeur de Marat et celui-ci

reçoit avec joie la visite de la citoyenne Evrard qui l'a jadis sauvé en lui donnant asile. Il aime cette généreuse femme et lui déclare ses sentiments en lui offrant de partager son sort. Elle accepte, et Marat lui jure à la face du ciel une fidélité inviolable, en ponctuant ce serment d'un baiser. Le théâtre change alors pour représenter la chambre à coucher dans laquelle Marat prend un bain. Introduite par Laurent, Charlotte Corday s'approche et, après quelques mots, frappe le tribun d'un coup mortel. Laurent, la citoyenne Evrard, des voisins, le peuple accourent aux cris du blessé et tous, les larmes aux yeux et le désespoir dans l'âme, jurent de venger le grand patriote.

L'auteur avait tiré tout le parti possible de son sujet ; de longs bravos récompensèrent sa pièce ainsi que la cérémonie lui servant d'épilogue et qu'il est bon de décrire. Au milieu d'une place publique, flanquée à ses quatre coins de candélabres brûlant des parfums, s'élevait une estrade. Défilant à pas lents, au son d'instruments guerriers ou plaintifs, le funèbre cortège chantait le chœur suivant :

O sort funeste,
Un fer barbare
Dans le Tartare
Plonge Marat ;
Qu'à l'instant même
Par le supplice
La mort punisse
Cet attentat.

Entre des musiciens, des femmes, des enfants, des gardes nationaux et des Romains, apparaissait, sur un lit de parade, le corps de Marat, plaie décou-

verte. La citoyenne Evrard, voilée de noir, portait sur un coussin le cœur de son *époux*. Le défilé fini, le corps était mis sur l'estrade au chant d'un nouveau couplet. Puis le ciel s'ouvrait, une pluie de roses tombait sur le cadavre, et la Liberté descendait d'un nuage pour haranguer le peuple et poser une couronne sur la tête de Marat, tandis que la Renommée sonnait de la trompette et que des tambours battaient aux champs. — Beau spectacle, sans doute, mais dans lequel on constata cette maladresse que Charlotte Corday et la Liberté étaient jouées par la même actrice.

15 août : — De par et pour le Peuple — LES ATTRAITS DE LA LIBERTÉ, pièce patriotique en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

20 août : ARLEQUIN MÉDECIN, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée*.

25 août : ARLEQUIN MANNEQUIN, vaudeville en 1 acte, par Théodore Gambès.

Le peintre Cassandre veut marier sa fille Colombine avec Gilles, son élève. Pendant une absence du bonhomme, on livre un mannequin qu'il a commandé et que Gilles fait mettre dans l'atelier. C'est, comme on pense, Arlequin qui s'est changé en accessoire pour arriver à Colombine. La suivante de celle-ci, Finette, n'a rien de plus pressé que d'éloigner Gilles et, quand elle y est parvenue, Arlequin embrasse Colombine et l'emmène. Cassandre et Gilles, en rentrant, ne trouvent ni Colombine ni mannequin. Ils se désolent puis se chamaillent. Au bruit de leur querelle, Arlequin reparaît, vêtu en commissaire, et Cassandre l'in-

vite à dresser procès-verbal du rapt de sa fille. Le commissaire propose un arrangement qu'on repousse. — « Bah ! dit le faux magistrat, vous n'en serez pas moins grand'père dans trois mois ». — Cassandre crie à l'impudence, mais Colombine paraît, confesse sa faute, et le mariage que veut la circonstance se conclut.

Des détails gais relevaient cette donnée vieillotte et conquirent l'indulgence du public. — *Non imprimée.*

27 août : *La Jolie savoyarde, ou la Réunion des bonnes gens,* comédie en 2 actes, mêlée de chants, par *** (du Théâtre de Minerve) ;

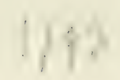
30 août : *Brutus*, tragédie en 5 actes, par Voltaire (du Théâtre-Français) ;

6 septembre : *Le Dépit amoureux*, comédie en 2 actes, en vers, par Molière (du Théâtre-Français) ;

6 septembre : L'Offrande villageoise, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

21 septembre : Les Deux Anneaux magiques, canevas italien en 2 actes, par Lazzari.

Joueur forcené, Florinde vient de perdre toute sa fortune. Profitant de l'amour qu'a pour lui Rosalba, il se fait remettre les bijoux de la belle pour les aller jouer et les perd comme le reste. Pour comble Arlequin a obtenu sentence contre lui, et Florinde, sans ressources, n'a plus pour perspective qu'une prison. Son valet Crispin lui rappelle alors que, quelque temps auparavant, un Turc leur vendit deux bagues qui ont la propriété de faire changer de forme l'être qui les met à son doigt. Ils en vendent une à Arlequin, et celui-ci la porte à peine qu'il est transformé en Florinde. Les accidents qui s'ensuivent lui ouvrent les yeux et il rompt le



marché. Florinde, que ses malheurs ont converti, se jette fort heureusement aux genoux de son père en jurant de ne plus jouer s'il consent à l'unir avec Rosalba ; le vieillard y consent, et ainsi finit l'aventure.

En dépit de sa moralité douteuse, cet ouvrage amusa et valut un succès à l'auteur-acteur. — *Non imprimé.*

12 vendémiaire an II (3 octobre) : Les Brigands de la Vendée, opéra-vaudeville en 2 actes, mêlé de combats et incendie, par Boullault.

La scène se passe dans un village voisin du bourg de Saint-Laurent de la Salle. Les hordes vendéennes dévastent le pays : Georgette et Louise, filles du fermier patriote Simon, s'en désolent, car elles tremblent pour leurs amants en même temps que pour leur père. Celui-ci, rencontrant deux soldats volontaires, les mène chez lui, leur donne à manger et à boire et veut les guider lui-même ; tous trois sont pris par les brigands. Julien, prétendu de Georgette, et Jacques, amoureux discret de Louise, se mettent alors à la tête des villageois pour aller sauver les captifs.

Campés dans les ruines d'un village qu'ils ont incendié, les Vendéens essaient de convertir à leurs idées le volontaire Lefranc qu'ils tiennent enchaîné. Lefranc résiste à leurs menaces comme au sermon du père Cuenfin, aumônier de la troupe. Sa mort est décidée, quand les paysans conduits par Julien arrivent jusqu'à lui et l'arment d'un sabre. Un combat s'engage, à la suite duquel les brigands sont presque tous faits prisonniers. Simon, qu'on délivre, presse avec joie ses deux filles sur son sein et les unit à ceux qu'elles aiment, à condition pourtant que leurs maris se tiendront toujours prêts à marcher quand la patrie les appellera.

Le plan de cet ouvrage est pauvre et son style négligé. L'auteur, blâmé, dit pour excuse qu'il l'avait fait en trois veillées, mais le public, jugeant avec raison que rien ne l'obligeait à tant de hâte, le punit par son indifférence.

13 vendémiaire (4 octobre) : ZOROASTRE, *ou Arlequin magicien*, canevas italien en 3 actes, par Lazzari.

Malgré ses cheveux blancs, Cassandre veut épouser Smaradine, maîtresse d'Arlequin. Celui-ci s'en irrite, mais Octave, son maître, obtient qu'avant de se livrer à des voies de fait il épuisera tous les moyens de douceur. Oubliant ce serment, Arlequin tire un coup de fusil sur Cassandre qu'il manque. Forcé de fuir, il rencontre en chemin la grotte du grand magicien Zoroastre, la prend pour une auberge, et y entre. Zoroastre l'interroge, et, touché de son malheur, lui donne une tabatière remplie de poudre magique qu'il n'aura qu'à priser pour voir tous ses souhaits s'accomplir. Revenu près d'Octave au moyen d'un cheval ailé, Arlequin fait l'essai du talisman sur son maître puis sur Smaradine qu'il tente sous les traits d'un baron. La belle ne lui résiste pas ; Arlequin s'en console en servant les amours d'Octave avec Béatrix et en faisant Cassandre victime de niches plus ou moins drôles. On l'arrête et on le condamne, comme sorcier, à être brûlé vif ; mais, en prenant une prise, Arlequin rompt ses fers, pétrifie Cassandre, unit Béatrix à Octave, et épouse lui-même Smaradine pardonnée.

Des longueurs, des scènes mal filées déparaient ce sujet, mais le talent de Lazzari, expert en tours de force ou d'adresse, le sauva des sifflets. — *Non imprimé.*

17 vendémiaire (8 octobre) : *Gilles toujours Gilles*, opéra-vaudeville en 2 actes, par Gassier Saint-Amand et Théodore Gambès (du Théâtre de l'Estrapade).

1er brumaire (22 octobre) : THÉMIRE ET TIRCIS, ballet-pantomime en 1 acte, par ***.

Retirée au fond d'une forêt, Thémire s'amuse à graver sur l'écorce d'un chêne ces mots : « J'aime Tircis ». Cet ouvrage achevé, elle s'endort sur le gazon. Tircis arrive gaiement avec une foule de ses amis et, sans avoir peur d'éveiller la bergère, tous dansent autour d'elle puis l'entourent de guirlandes fleuries. Demeuré seul, Tircis aperçoit l'inscription gravée par sa maîtresse et y répond par celle-ci : « J'adore Thémire ». La bergère se réveille et jase d'amour avec son berger, quand un faune descend de la montagne voisine et veut enlever Thémire. S'armant d'un bâton, Tircis défend sa belle ; au milieu du combat, la maîtresse du faune accourt et s'interpose. Honteux de sa conduite, l'agresseur implore un pardon que son amante refuse d'abord mais qu'elle finit par accorder, à la sollicitation de tous les bergers accourus, et la toile tombe sur une danse générale. — *Non imprimé.*

8 brumaire (29 octobre) : *Les Deux Billets*, comédie en 1 acte, par Florian (de la Comédie Italienne) ;

15 brumaire (5 novembre) : *L'Enrôlement supposé*, comédie en 1 acte, par Guillemain (des premières Variétés Amusantes) ;

16 brumaire (6 novembre) : LE VOL DE L'ANE, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

19 brumaire (9 novembre) : ARLEQUIN HONNÊTE HOMME

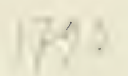
ET FRIPON, *ou les Deux Jumeaux*, canevas italien en 3 actes, par Lazzari.

Laissant à Bergame son frère jumeau, Arlequin Ier vient à Paris. La première personne qu'il rencontre est Cassandre qui le somme d'épouser sa fille Rosalbe ; la seconde Smaradine qui réclame un dédommagement pour les soins qu'elle lui a prodigués pendant une maladie. Sans y rien comprendre, Arlequin, pour avoir la paix, promet sa main et de l'argent ; mais l'arrivée de son jumeau complique les choses. Arlequin II, qui est un drôle, a volé à son maître Florinde un habit galonné qu'il s'empresse de vendre ; cet habit, qu'achète Cassandre, est offert par lui à son gendre futur, de sorte que Florinde, venu d'Amiens à la poursuite de son larron prend l'innocent pour le coupable et le fait arrêter. Le quiproquo ainsi commencé se continue pendant trois actes et ne prend fin que lorsqu'un hasard met en présence les deux frères. On congratule l'honnête homme, on pardonne au fripon, et Florinde épouse Rosalbe.

Des invraisemblances et un fâcheux style déparaient cette imitation des *Ménechmes* ; la gaîté de quelques scènes et la souplesse de Lazzari dans le personnage double d'Arlequin la firent néanmoins applaudir. — *Non imprimée.*

1er frimaire (21 novembre) : L'OMBRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, comédie en 1 acte, en vers, par Dumaniant.

Pour s'amuser aux dépens des mortels, l'ombre de Jean-Jacques Rousseau prend la figure de Diogène et s'établit avocat consultant. Elle reçoit à ce titre les visites successives d'un vieillard désireux de mourir, d'un amant abandonné par sa maîtresse, d'un ménage en querelle et d'un sybarite. Après avoir ri de tous en leur débitant des pages



de ses livres, Rousseau se rend à Ermenonville où l'a devancé le plus intéressant de ses clients. Il y arrive au moment où ce fou va se percer le cœur sous les yeux de sa maîtresse, le jette dans les bras de celle-ci et disparaît. Nombre de personnages viennent alors répandre des fleurs sur le monument de Jean-Jacques ; à la surprise générale le tombeau s'ouvre et montre à tous les yeux la Liberté protectrice des Français, qui prononce un discours relatif aux circonstances et s'évapore pour permettre aux assistants de chanter ses louanges et celles du grand philosophe.

Médiocre pièce, mal écrite, et qui fut froidement accueillie. — *Non imprimée.*

3 frimaire (23 novembre) : LES SANS-CULOTTES, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

8 frimaire (28 novembre) : A BAS LA CALOTTE ! *ou les Déprêtrisés*, comédie en 1 acte, par Rousseau.

Amselle, curé . . .	Cns PROSPER.
Le vicaire, son neveu .	LOUIS.
Lindel.	MATELIN.
Nicaise	PIQUANT.
La mère Lindel. . .	Cnes LÉVÊQUE.
La mère Regnier . .	CHEVRIER.
Aline	DURAND.

La mère Regnier, vieille bigote d'un village situé près de Rochefort, voudrait donner pour femme à son neveu Nicaise Aline, fille du ministre protestant Lindel, mais celle-ci éprouve pour le jeune vicaire Amselle un penchant que sa mère, bonne citoyenne, encourage vivement. Partisan des idées nouvelles, le vicaire est d'ailleurs excellent patriote ;

il le prouve en allant avec le curé, son oncle, au secours d'une chaloupe attaquée par celle d'une frégate anglaise croisant sur ces côtes. Lindel, qui était en mer, est sauvé par eux ; aussi accueille-t-il avec empressement la demande qu'Amselle fait pour son neveu. Les deux prêtres jettent leurs brevets au feu, dépouillent la soutane, et revêtent l'habit national. Suivant cet exemple, Lindel renonce aussi au sacerdoce ; on pare l'autel d'emblêmes républicains, et l'ex-curé unit le vicaire à Aline sous les auspices de la Liberté.

Collection d'inepties, qu'on siffla vertement le premier soir et que les journaux maltraitèrent, ce qui n'empêcha pas un éditeur de l'accueillir (1).

22 frimaire (12 décembre) : ARLEQUIN MORT ET VIVANT, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

26 frimaire (16 décembre) : LES RIVAUX AMIS, comédie en 1 acte, par Lebrun-Tossa. — *Non imprimée.*

4 nivôse (24 décembre) : LA PETITE GOUTTE DES HALLES, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Guillemain.

Goujon aime Rosette, fille de la citoyenne Bacquet, mareyeuse, et Rosette est loin de s'en offenser ; mais Goujon n'est qu'un simple batelier, et la mère aimerait beaucoup mieux pour gendre le mercier Lacot qui est riche. Rosette avec sa mère et Goujon avec son oncle, aubergiste, se rencontrent un jour chez la citoyenne Marasquin, où tous vont boire la petite goutte. Les verres rapprochent les dis-

(1) La brochure porte, par erreur, la date du 1er frimaire.

tances, on cause et l'aubergiste promet à la mère Bacquet sa pratique et à son neveu les deux bateaux sur lesquels il pêche si le mariage des jeunes gens se conclut. La petite goutte a attendri la mareyeuse, elle consent et les amants sont unis.

Assez froidement écoutée, cette comédie fut applaudie au moment du vaudeville final, plus graveleux que les spectateurs délicats ne l'eussent voulu (*Non imprimée*).

18 nivôse (7 janvier 1794) : *L'Avare*, comédie en 5 actes, par Molière (du Théâtre-Français);

18 nivôse (7 janvier) : LE DÉFI D'ARLEQUIN ET DE SCAPIN, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

26 nivôse (15 janvier) : LE VIEILLARD AMOUREUX, opéra-vaudeville en 1 acte, par Caron. — *Non imprimé* ;

2 pluviôse (21 janvier) : LA MANIÈRE DE PAYER SES DETTES, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

9 pluviôse (28 janvier) : LE TRIOMPHE DE BACCHUS, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

16 pluviôse (4 février) : *L'Heureuse décade*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Barré, Léger et Rosières (du Vaudeville);

27 pluviôse (15 février) : *La Seconde décade*, opéra-patriotique en 1 acte, par Bellement (du Théâtre Patriotique);

6 ventôse (24 février) : LE POISON SUPPOSÉ, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée*.

12 ventôse (2 mars) : LA LIBERTÉ DES NÈGRES, panto-

mime patriotique en 1 acte, mêlée de danses, par Gassier Saint-Amand.

Bien que les époux Derville, ses maîtres, soient bons et justes, la négresse Zulica gémit d'être en esclavage : aussi accueille-t-elle avec des transports de joie Jako, son amant, revenu d'une corvée lointaine. Mais Durand, économe de Derville, aime la négresse qui l'a repoussé ; surprenant les amants dans les bras l'un de l'autre, il fait enchaîner Jako et ordonne qu'on le fouette publiquement. Les nègres chargés de l'exécution se révoltent et brisent leurs fouets. Derville, qui survient, s'informe et gracie Jako. Au même instant des coups de canon se font entendre ; deux navires pavoisés des trois couleurs apparaissent ; l'un porte ces mots : *République Française*, l'autre : *Liberté des nègres.* Des députés débarquent et présentent à Derville le décret rendant libres tous les gens de couleur ; Derville le reçoit avec joie, affranchit ses esclaves et demande aux députés d'unir Zulica à Jako. Le tonnerre gronde alors et, descendant d'un nuage, la Liberté vient déclamer ces vers :

Livrez-vous aux plaisirs, peuple de ce rivage,
Vous avez trop longtemps gémi dans l'esclavage.
    Pour vous arracher à vos fers,
J'ai franchi les écueils et traversé les mers.
Malheur à vos tyrans ! Un décret de la France
Entre tous les mortels rétablit la balance
Et va combler enfin l'abîme de vos maux.
    Soyez tous frères, tous égaux,
    Et que sous les mêmes drapeaux
    L'intérêt commun vous rallie.
Il suffit de chérir les lois de sa patrie
D'être bon, généreux, pour être citoyen ;
C'est le cœur qui fait tout, la couleur n'y fait rien.

Puis la déesse remonte au ciel et une fête générale se célèbre.

Une intrigue simple, bien suivie, des tableaux frais et variés, et un joli ballet de Chenu assurèrent le succès de cette manifestation égalitaire.

13 germinal (2 avril) : LE NAUFRAGE DES ROIS DANS L'ILE DE LA RAISON, *ou le Triomphe de la République*, pièce révolutionnaire en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

8 floréal (27 avril) : LA SOIRÉE DES MATELOTS RÉPUBLICAINS, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

16 floréal (5 mai) *Les Folies amoureuses*, comédie en 3 actes, par Regnard (du Théâtre-Français) ;

18 floréal (7 mai) : ARLEQUIN AUTOMATE, pantomime en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

19 floréal (8 mai), au profit des pauvres parents des volontaires de la section : L'ECHANGE DES DEUX PORTRAITS, comédie en un acte, par ***. — *Non imprimée* ;

10 prairial (29 mai) : L'HEUREUX VOYAGE, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

12 prairial (31 mai) : LA BOITE ENCHANTÉE, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

25 prairial (13 juin) : LE MOULIN BRULÉ, pantomime en 2 actes, par Lazzari— *Non imprimée.*

26 prairial (14 juin) : LA FAUSSE DÉNONCIATION, *ou le Vrai coupable reconnu*, comédie en 1 acte, par Nicolaïe fils, dit Clairville.

Dorval	Cns CLAIRVILLE.
Griffon.	MATELIN.
François	HOUATTELIN.
Un citoyen	PIQUANT.

1er commissaire . . .	Cns Prosper.
2e commissaire . . .	Lucien (début).
Cne Dumont	Cnes Richard.
Victoire	Tabraize.

Dorval, jeune patriote, aime Victoire et est aimé d'elle, mais la citoyenne Dumont, mère de la jeune fille, prétend la marier au vieux et riche Griffon, ci-devant procureur. Victoire résiste et malmène le mûr prétendant ; sa mère, furieuse, va l'envoyer en province quand on vient l'arrêter elle-même pour s'expliquer sur une dénonciation faite à son sujet au comité de sa section. C'est par erreur qu'on l'a chargée des torts d'une autre citoyenne, mais, pour lever tous les doutes, elle exige qu'on perquisitionne dans sa maison. Les commissaires n'y trouvent rien de suspect ; il n'en est pas de même chez Griffon qui, dénoncé par son valet François, est dûment convaincu d'incivisme, d'accaparement, et incarcéré. Dorval, qui a servi la citoyenne Dumont dans son épreuve, profite naturellement de la déconfiture de Griffon, et c'est lui que Victoire épouse.

Intéressant ouvrage, conduit d'habile façon : succès.

15 messidor (3 juillet) : Il vaut mieux tard que jamais. comédie-proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

18 messidor (6 juillet) : Arlequin inattendu, pantomime en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

5 thermidor (23 juillet) : La Vertu républicaine, pièce en 1 acte. par ***. —*Non imprimée* ;

24 thermidor (11 août) : Le Dix aout, comédie patriotique en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

29 thermidor (16 août) : L'Hospitalité, *ou le Bonheur*

du vieux père, opéra-comique en 1 acte et en vaudevilles, par D...y (Dorvigny).

Candor	Cns	Saint-Albin.
Floridor . . .		Richardy (*début*).
Décadi		Liay.
Un voyageur . .		Houattelin.
Clélie	Cnes	Richard.
Rose		Sevrait.
Aglaé		Lebrun.

Candor, fermier dans une petite commune, a huit enfants, six garçons qui combattent dans les armées republicaines, et deux filles restées auprès de lui avec Clélie, son épouse. Il a de plus adopté un jeune orphelin et il occupe sa femme, ses filles Rose et Aglaé, ainsi que l'enfant adoptif nommé Décadi, à faire des habits et de la charpie pour les défenseurs du pays. Enfin Candor se plaît à faire tout le bien possible ; aussi est-il estimé et chéri par ses concitoyens qui l'ont fait maire de leur commune. Au moment où commence la pièce, le fermier est inquiet, car il n'a depuis quelque temps aucunes nouvelles de ses six garçons, non plus que de Colin, fiancé d'Aglaé et comme les autres engagé. Mais un volontaire blessé, Floridor, en congé de convalescence, traverse le pays et demande à Candor une hospitalité qu'on lui accorde. Apprenant bientôt le nom de son hôte, il se déclare chargé par les sept soldats, qui sont en bonne santé, d'apporter des armes et d'autres objets conquis par eux sur les ennemis vaincus. Aussi bon Français que bon père, Candor est au comble de la joie ; il le témoigne en adoptant Floridor sans famille et en lui donnant Rose comme épouse.

Cet acte, inspiré de très bons sentiments mais écrit d'un médiocre style, eut un succès de circonstance.

5 fructidor (22 août) : représentation spéciale « au bénéfice des citoyennes Tabraize, jeunes artistes du théâtre, qui ont été volées ainsi que leur père avec lequel elles demeurent ». — Les sœurs Tabraize, rappelons-le, avaient longtemps appartenu à la troupe des premières Variétés Amusantes ;

6 fructidor (23 août) : DE THÉATRE EN THÉATRE, *ou Arlequin gladiateur*, vaudeville en 2 actes, par ***. — *Non imprimé* ;

6 fructidor : LA BAGUE ET LA LEVRETTE, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

10 fructidor (27 août) : LA FÉE VINDICATIVE, pantomime en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

12 fructidor (29 août) : *La Clochette*, opéra-comique en 1 acte, par Anseaume, musique de Duni (de la Comédie-Italienne) ;

19 fructidor (5 septembre) : représentation au bénéfice des Infortunés de la plaine de Grenelle ;

25 fructidor (11 septembre) : LISE ET LUCAS, opéra-comique en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

6 vendémiaire an III (27 septembre) : LA TÊTE DES FEMMES, comédie en 3 actes, par Hector Chaussier.

Eugénie, fille de la citoyenne Argante, est une de ces femmes coquettes et capricieuses dont le seul plaisir est de ranger tous les hommes sous leurs lois ; aussi Dorante ne voudrait-il pas que son ami Valère l'épousât. Valère pourtant la demande, mais il s'explique si peu clairement que la mère croit qu'il parle pour Dorante. Force est à celui-ci d'éclairer la situation en disant à Eugénie des vérités un peu dures. La jeune fille, piquée, entreprend de séduire Dorante et, dès qu'elle pense avoir réussi, elle revient à Valère jugé plus aimable ; mais Valère, édifié par Dorante, conclut un autre engagement, et la citoyenne Argante est

obligée d'avouer que la tête des hommes vaut bien celle des femmes.

Inspirée de divers ouvrages, cette comédie dut à quelques parties bien faites d'être patiemment écoutée, mais on ne l'imprima point.

12 vendémiaire (3 octobre) : NOUS SOMMES LIBRES AUSSI, pièce patriotique en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

22 vendémiaire (13 octobre) : LE COMÉDIEN PAR AMOUR, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

24 vendémiaire (15 octobre) : ARLEQUIN SAUVAGE, comédie en 2 actes, par ***. — *Non imprimée*.

7 brumaire (28 octobre) : L'HEUREUX STRATAGÈME, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Diami

Clitandre et Céphise s'aiment, mais le vieux Ménandre fait la cour à Céphise et semble être protégé par la mère de celle-ci. On convient donc de l'éconduire pendant une absence de son alliée. Pour cela Clitandre fait écrire par son domestique Frontin, qui a le talent d'imiter toutes les écritures, une lettre par laquelle Ménandre est nettement repoussé. Frontin, de plus, prend l'aspect de la mère et ordonne au vieillard de ne jamais remettre les pieds dans la maison. Il se retire, et les amants triomphent quand la mère rentre chez elle. Pour éviter une explication dangereuse, Clitandre feint la folie, mais, apprenant bientôt que jamais Céphise ne fut destinée à Ménandre, il reprend ses esprits, demande la main de son amante et l'obtient.

Médiocre chose, mal reçue et non publiée.

29 brumaire (19 novembre) : LE COMMISSIONNAIRE DE SAINT-LAZARE, *ou la Journée du 10 thermidor*, fait historique en 1 acte, par Charles *** et Auguste (Augustin Hapdé).

Depuis près de six mois, le citoyen Georges, accusé de modérantisme, est sous les verrous. Sa femme et sa fille Agathe, âgée de huit ans, seraient dans une affreuse misère si la citoyenne Michel, leur voisine, ne les aidait quotidiennement. C'est par elle qu'elles apprennent un jour que la Convention vient de mettre hors la loi Robespierre, Couthon, Saint-Just, Lebas, et qu'on va s'occuper des détenus innocents. Tandis que la citoyenne Georges reporte de l'ouvrage dont elle enverra le montant à son époux captif, Cange, commissionnaire de la prison de Saint-Lazare, vient lui rendre visite. Instruit par la jeune Agathe de la gêne qui règne au logis, il remet à la mère, rentrée sans argent, un billet de cinquante livres, qu'il prétend tenir de Georges mais qui réellement sort de sa propre bourse. Bientôt libéré, Georges accourt chez lui en compagnie d'un membre du Comité de sûreté qui l'a fait élargir. On parle alors des cinquante livres soi-disant envoyées par Georges qui, de son côté, a touché la même somme de la part de sa femme. Cange, qui vient rapporter les effets du détenu, est pressé de questions, et il doit avouer que les deux billets provenaient de lui seul. On le félicite, on l'embrasse, et il passe avec ses obligés le reste de cette heureuse journée.

Faible ouvrage, qu'un sujet sympathique fit accueillir indulgemment ; il avait pour auteurs deux jeunes gens que les spectateurs applaudirent sans vouloir connaître leurs noms.

6 frimaire (26 novembre) : MONSIEUR PAMPHLETIN, *ou la Liberté de la presse*, opéra en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Mayeur de Saint-Paul.

Profitant de la liberté de la presse, Pamphletin prétend venger les opprimés et mettre au jour les projets enfantés par toutes les têtes. Pour seconder ses vues viennent tour à tour chez lui un élégant, une petite-maîtresse, un marchand de perruques jacobites, un ancien receveur des gabelles et un ultra-révolutionnaire. Absorbé par la réformation des abus, Pamphletin fait recevoir la plupart de ces personnages par son neveu, qui n'est pas fort enchanté de cette tâche parce qu'elle le prive du bonheur d'être seul avec une cousine qu'il aime ; en outre il est patriote et souffre d'avoir surtout affaire à des aristocrates. Son supplice, par bonheur, n'est pas de longue durée : M. Pamphletin, trop zélé, se voit arrêter avec un réactionnaire en compagnie duquel il allait dénoncer tout le monde.

Favorable donnée, amenant de bonnes scènes que l'on applaudit. — *Non imprimé.*

13 frimaire (3 décembre) : ARLEQUIN COMPAGNON DU DIABLE, pantomime en 2 actes, par ***. — *Non imprimée.*

17 frimaire (7 décembre) : LE MISANTHROPE CORRIGÉ, comédie-proverbe en 1 acte, par ***.

Dégoûté du commerce des hommes, Damon, pour fuir ses semblables, s'enferme dans son cabinet avec un seul domestique nommé Lajeunesse. Celui-ci, affligé du parti violent de son maître, en avise Florival, ami de Damon. Florival forme alors le projet de ramener le misanthrope à des sentiments meilleurs. Pour atteindre ce but il se présente à lui sous des formes diverses C'est d'abord un charlatan italien, puis un cuisinier excentrique, un gascon universel, un tailleur sans clients, un niais qui ne sachant ni lire ni écrire se présente comme secrétaire, enfin un aveugle qui

se donne pour un ami chargé d'éclairer le cœur et l'esprit de l'hypocondriaque. Il se fait alors connaître et, offrant à Damon le bandeau que portait le faux aveugle : « Que ce bandeau, dit il, devienne pour toi celui de l'indulgence avec laquelle il faut juger les hommes ! »

Adroitement menée, bien écrite, cete pièce n'en fut pas moins reçue avec froideur. — *Non imprimée.*

Deux jours plus tard (19 frimaire — 9 décembre) pour monter à l'aise une pantomime à grand spectacle, Lazzari transportait sa troupe rue Culture Sainte-Catherine, au Théâtre du Marais fermé depuis deux ans. Sa première représentation, comprenait *Les Rivaux amis*, *Monsieur Pamphletin* et *Ariston* précédés, en guise de prologue, d'une scène à deux personnages dont l'un, représentant le directeur, affirmait que, si les nouveaux artistes ne pouvaient prétendre à rivaliser de talents avec leurs devanciers, ils les égaleraient sous le rapport du zèle. Le succès qu'obtint ce spectacle engagea Lazzari à jouer au Marais jusqu'au 19 janvier 1795, quoiqu'il eût, bien auparavant, réintégré sa salle du boulevard pour y donner :

30 frimaire (20 décembre) : *Blaise et Babet*, opéra-comique en 2 actes, par Monvel, musique de Dezède (de la Comédie-Italienne) ;

5 nivôse (25 décembre) : *La Blonde et la Brune,* comédie en 1 acte, par Sewrin (du Théâtre du Marais).

8 nivôse (28 décembre) : LE DESPOTISME ET LA LIBERTÉ, pantomime allégorique en 3 actes, par Hector Chaussier.

Sous un costume asiatique, le Despotisme, aidé de la Politique, de l'Erreur, de la Perfidie et du Fanatisme, enlève la Vérité, puis considère avec envie les trésors de la France, qui sommeille dans les bras de l'Abondance. Tandis que l'Erreur, sous les traits de la Religion, prend la place de la Vérité, la France se réveille, convoque les Arts et s'unit à eux pour rendre hommage à l'Etre suprême. Mais, trompés par la Politique, la France et les Arts portent leurs richesses au château du Despotisme. Celui-ci rendort la France et la dévalise. La Vérité, brisant ses fers, vient alors offrir son miroir à la France réveillée, qui accable le Despotisme de reproches et fuit avec horreur. Le Fanatisme essaie en vain de la tromper encore, la Philosophie le dévoile. Pris de rage, et toujours aidé par ses suppôts, le Despotisme veut poignarder la France, mais celle-ci, saisissant son arme, l'en frappe lui-même. Le Despotisme meurt et son château s'écroule ; sur ses ruines apparaît la Liberté : puis l'Abondance et les Arts renaissent, la République est proclamée, et le Peuple Français célèbre une fête patriotique.

Précédée d'un prologue peu piquant, cette pantomime, inspirée de *Nizza* donnée à cette époque au Lycée des Arts, parut longue, obscure, et fut très froidement accueillie.

10 nivôse (30 décembre) : LA MATINÉE D'UN DIRECTEUR, comédie-proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

23 nivôse (12 janvier 1795) : LA GIROUETTE, comédie en 1 acte, par Corsange.

De l'Essor. . .	Cns	HOUATTELIN.
Valère		PROSPER.
Albert		PIQUANT.
Frontin. . . .		SAINT-ALBIN.
Dubois. . . .		BOREL (*début*).
Griffard . . .		BAUTIN.
Amélie. . . .	Cnes	LÉGER (*début*).
Babet		RAYMOND (*début*).

Les drames sombres ont altéré l'esprit de De l'Essor à tel point qu'il change de caractère à toutes les variations du vent, et croit parfois changer de sexe et d'âge. L'Essor a pour neveu Valère, qui aime Amélie, fille du vieil Albert, riche avare retiré dans une maison de campagne où l'on doit signer le contrat des amants. De l'Essor, conduit par son postillon Frontin et accompagné de son valet Dubois, se rend effectivement dans la propriété d'Albert. A peine est-il descendu de voiture qu'obéissant à l'influence d'une girouette bien en vue, sa folie prend diverses formes. D'abord misanthrope, il refuse d'unir Valère et son amante dans la crainte que leur postérité n'augmente le nombre des malheureux ; puis, devenu gai, il donne son consentement ; bientôt, se disant amoureux d'Amélie, il prétend supplanter Valère ; enfin, se croyant jeune fille à marier, il s'imagine que son neveu et Albert se disputent sa main. Pendant qu'il divague, Valère fait venir le notaire Griffard avec un contrat préparé, et Frontin, bien payé, profite d'un moment lucide de son maître pour obtenir sa signature.

Plus bizarre qu'amusante, cette pièce, assez bien écrite mais dont ne résultait aucune moralité, n'eut qu'un succès médiocre. — *Non imprimée*.

8 pluviôse (27 janvier) : LE THÉATRE DE L'AMOUR, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

9 pluviôse (28 janvier) : *Arlequin marchand d'esprit*, vaudeville en 1 acte, par Théodore Gambès (du Théâtre-Français comique et lyrique) ;

29 pluviôse (17 février) : LES QUATRE MARIAGES, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

2 germinal (22 mars) : LES JACOBINS AUX ENFERS, vaudeville en 1 acte, par Hector Chaussier.

Pluton. . . .	Cns RICHARDY.
Arlequin . . .	SAINT-ALBIN.
Caron	MATELIN.
Mortifer . . .	HOUATTELIN.
Double-face . .	LEFAURE (*début*).
Thysiphone . .	Cnes LEBRUN.
Cne Triest . .	MATELIN (*début*).

Chassés après la mort de leur chef Robespierre, les Jacobins, conduits par Mortifer, viennent demander asile à Pluton. Sur l'exposé des crimes qui constituent leurs titres, le roi des enfers leur donne entrée dans son domaine et ils défilent portant des étendards sur lesquels on lit : *Calomnie, Trahison, Terreur, Brigandage, Assassinat, Poison.* Retrouvant dans ce triste lieu Robespierre, qui a pris la place de Sisyphe, Mortifer s'indigne et medite le renversement de Pluton. Tysiphone les désarme en blâmant son roi d'avoir accueilli des mortels qui font honte aux Furies. Pluton embarrassé a recours aux lumières d'Arlequin, son favori ; celui-ci est d'avis qu'on mette les Jacobins à la place du vautour chargé de dévorer sans cesse Promethée ; c'est ce que fait Pluton, qui leur impose en outre une paire de cornes et un pied de nez. Quant aux tricoteuses, qui ont suivi les Jacobins pour réclamer leur salaire oublié, elles sont mises en réserve comme Furies suppléantes.

Attaque peu généreuse contre un parti que ce même théâtre avait encensé au temps de sa puissance ; elle eut un succès justifié par quelques scènes amusantes et des couplets comme celui-ci :

Quelque jour on ne pourra croire
Ce que c'était qu'un Jacobin,
On doutera de l'écrivain
Qui retracera leur histoire.
On verra la postérité
N'oser se dire que la France
Ait jamais pu donner naissance
Aux bourreaux de l'humanité.

6 germinal (26 mars) : LES PLAISIRS DU PRINTEMPS, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

19 germinal (8 avril) : *La Servante maîtresse*, opéra-comique en 1 acte, par Baurans, musique de Pergolèse (de la Comédie-Italienne).

23 germinal (12 avril) : **MARCEL, opéra-vaudeville en 1 acte, par Grétry neveu.**

Le fermier Marcel a une fille, Thérèse, que courtise le valet Nicolas. Nicolas, qui est sot, a pour rival Théodore, fils du propriétaire de la ferme gérée par Marcel. Théodore est jeune, de jolie figure, et Thérèse lui accorde en secret la préférence. Sans être instruits de cet amour, Marcel et sa femme ne s'emploient pas moins activement au bonheur de Théodore, dont le père est mort victime du tribunal révolutionnaire. La ferme étant mise en vente, Marcel l'achète sans qu'on le sache. Théodore, que la chose désespère, se dispose à voir l'acquéreur pour lui ôter la vie ; mais, se faisant connaître comme le nouveau propriétaire, Marcel remet

entre les mains du jeune homme le contrat de vente en déclarant qu'il n'a fait cette acquisition que pour lui conserver son bien. Théodore ne sait comment témoigner sa reconnaissance, il parle de son amour, sollicite la main de Thérèse, et le fermier consent à tout : Nicolas seul verra sans joie ce dénouement.

Fait-divers que plusieurs scènes avaient déjà exploité et qui réussit, bien qu'on eût mieux aimé l'étude d'un caractère quelconque. — *Non imprimé.*

12 floréal (1er mai) : LE FIANCÉ DE FALAISE, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

16 floréal (5 mai) : PRENEZ GARDE A VOUS, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

30 floréal (19 mai) : ARLEQUIN PROTHÉE, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

9 prairial (28 mai) : ARLEQUIN BOULANGER, pantomime en 2 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

15 prairial (3 juin) : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, comédie en 3 actes, par Marivaux (de la Comédie-Italienne).

11 messidor (29 juin): LE COMMERCE DU JARDIN-EGALITÉ, *ou la Forêt de Bondy*, pantomime en 2 actes, par Lazzari.

On ne connaît de cette pièce qu'un passage consigné dans un rapport de police du 12 messidor et ainsi conçu : — « C'est un métier de voleur, mais ayons patience, cela va prendre une autre forme. — Il y a longtemps qu'on nous endort avec cette

patience » ripostait un acteur, sur quoi plusieurs assistants dirent que cela était bien vrai, ce qui fut beaucoup applaudi ».

26 messidor (14 juillet) : ARLEQUIN AVALÉ PAR LA BALEINE, pantomime en 3 actes, par Lazzari.

Aimant Colombine, fille du docteur Pedrona, Arlequin prétexte une maladie pour s'introduire chez sa maîtresse. On lui donne un remède qu'il feint d'absorber, mais le valet Pierrot le surprend causant avec Colombine et le dénonce au docteur qui chasse le galant. L'Amour, entré dans la maison de Pedrona sous un vêtement de ramoneur, intercède pour Arlequin, l'enrichit et lui donne une raclette-talisman qui lui permettra de se transformer à son gré. Du coup Pedrona cède et le mariage des amoureux est décidé. Comme il fait route pour préparer l'heureuse cérémonie, Arlequin rencontre un héraut annonçant que le prince Rodrigue accordera la main de sa nièce Azélia à celui qui, par sa valeur et son opulence, s'en montrera le plus digne. Pris entre l'ambition et le devoir, Arlequin ne sait à quoi se résoudre, quand un hibou descend du ciel pour lui présenter cette légende : « L'honneur d'épouser une princesse doit l'emporter sur l'amour. »... et Arlequin s'enfuit après avoir paralysé ceux qui veulent le poursuivre. — Vêtu en chevalier et flanqué de deux nègres portant des présents superbes, il se présente au prince Rodrigue et, grâce à la raclette magique, l'emporte sur tous les prétendants. Azélia lui présente sa main qu'il baise, mais il a l'imprudence d'offrir à la princesse son talisman, perd ainsi tout prestige, et est bientôt chassé de la cour. Humilié et pleurant l'infidélité qu'il a inutilement commise, Arlequin veut mettre la mer entre lui et Colombine qu'il n'ose chercher à revoir ; mais le vaisseau sur lequel il monte se brise et, tandis qu'il lutte contre les flots, une baleine survient et l'avale. Colombine qui, grâce à l'Amour, a été témoin du malheur d'Arle-

quin, veut rejoindre dans la mort celui qu'elle aime encore ; mais l'Amour la retient et, sur sa prière, rappelle la baleine qu'il transforme en un temple duquel Arlequin sort pour se jeter aux pieds de son amante : Colombine pardonne et l'Amour les unit.

Succès d'ingénieuse mise en scène.— *Non imprimée.*

18 thermidor (5 août) : ARLEQUIN ET SCAPIN RIVAUX, pantomime en 3 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

25 thermidor (12 août) : L'AMANT ASTROLOGUE ET MÉDECIN, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

12 fructidor (29 août) : LES ARTS ET LES FEMMES, comédie en 1 acte, par René Périn. — *Non imprimée* ;

15 vendémiaire an IV (7 octobre) : ARLEQUIN MAITRE D'ÉCOLE, pantomime en 3 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

4 frimaire (25 novembre) : L'ARBRE ENCHANTÉ, comédie italienne en 2 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

14 frimaire (5 décembre) : *Le Bienfait récompensé*, comédie en 1 acte, par Boyer (du Lycée des Arts) ;

12 nivôse (2 janvier 1796) : LA RETRAITE D'ARLEQUIN, à-propos en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

15 nivôse (5 janvier) : LE MESSAGER BOITEUX, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

3 pluviôse (23 janvier) : L'EMPRUNT FORCÉ, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

4 ventôse (23 février) : LE TRÉSOR, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

15 ventôse (5 mars) : *Les Fourberies de Sganarelle*, pièce en 3 actes, par Arnould (de la Gaîté) ;

25 ventôse (15 mars) : L'OFFRANDE A LA LIBERTÉ, pièce patriotique en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

9 germinal (29 mars) : LA FÉE BIENFAISANTE, pantomime en 2 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

10 floréal (29 avril) : RAYMOND ET FÉLIX, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

23 floréal (12 mai) : LES STATUES, pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

21 prairial (9 juin) : LE RETOUR D'ARLEQUIN, à-propos en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

28 prairial (16 juin) : LE NOUVEAU FESTIN DE PIERRE, pièce en 4 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

18 messidor (6 juillet) : *Les Capucins aux frontières ou les Sept péchés capitaux*, pantomime en 3 actes, par Gougibus (du Cirque du Palais-Royal) ;

15 thermidor (2 août) : *La Bonne sœur*, comédie en 2 actes, par Maurin de Pompigny (de l'Ambigu-Comique).

20 thermidor (7 août) : LE SAVETIER APPRENTI COMÉDIEN, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

25 thermidor (12 août) : ENCORE LE RETOUR D'UN MARI, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

14 fructidor (31 août) : *La Gageure imprévue*, comédie en 1 acte, par Sedaine (du Théâtre-Français) ;

20 fructidor (6 septembre) : *Les Etourdis*, comédie en 3 actes, en vers, par Andrieux (de la Comédie-Italienne) ;

26 vendémiaire (17 octobre) : JULIE CHEZ LES SAUVAGES, pantomime en 2 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

19 brumaire (9 novembre) : *Le Café des Halles*, comédie en 1 acte, par Guillemain (des premières Variétés-Amusantes) ;

22 brumaire (12 novembre) : LE BON NÈGRE comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

3 frimaire (23 novembre) : L'HOMME VERTUEUX, comédie en 2 actes par ***. — *Non imprimée* ;

6 frimaire (26 novembre) : *Les Métamorphoses d'Arlequin*, comédie en 1 acte, par Dorvigny (des Jeunes-Artistes) ;

11 frimaire (1er décembre) : D'ÉQUIVOQUE EN ÉQUIVOQUE, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

« Dans cette pièce, — dit un rapport de police fait le lendemain — les spectateurs ont applaudi à ce passage : *Les vols sont à l'ordre du jour.* »

18 frimaire (8 décembre) : L'AMOUR REND CAPABLE DE TOUT, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

Les Variétés Amusantes qui, jusque-là, avaient régulièrement joué chaque soir, fermèrent du 7 au 25 nivôse ; elles rouvrirent le 26 (15 janvier 1797), avec le concours de Grands Danseurs et Voltigeurs qui, pendant une quinzaine, jouèrent *les Fourberies d'Arlequin*, pièce en 3 actes, à grand spectacle. Eux partis, la troupe ordinaire reprit son labeur qu'interrompirent encore certains relâches non motivés.

15 pluviôse (3 février) : *L'Epreuve paternelle*, comédie en 2 actes, par Mague de Saint-Aubin (du Vaudeville du boulevard) ;

24 pluviôse (12 février) : LA MATINÉE COMIQUE, comédie-proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

8 ventôse (26 février) : *Paméla*, comédie en 5 actes, en vers, par François de Neufchâteau (du Théâtre-Français ;

15 ventôse (5 mars) : *La Partie de chasse d'Henri IV*, comédie en 3 actes, par Collé (du Théâtre-Français) ;

20 ventôse (10 mars) : ARLEQUIN MADAME PATAFFIA, pantomime en 2 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

29 ventôse (19 mars) : *La Femme fille et veuve*, comédie en 1 acte, par Legrand (du Théâtre-Français) ;

27 germinal (16 avril) : L'AMANT ERMITE, opéra-vaudeville en 2 actes, par Gassier Saint-Amand (*Non imprimée*) ;

27 germinal : ARLEQUIN CHEVALIER, pantomime en 3 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

6 floréal (25 avril) : LES LUBIES, comédie en 1 acte, par Mague de Saint-Aubin. — *Non imprimée* ;

9 floréal (28 avril) : LA MÉDISANCE, *ou l'Amitié sociale*, comédie en 1 acte en vers libres, par ***. — *Non imprimée* ;

14 floréal (2 mai) : LES BOHÉMIENS, ballet-pantomime en 1 acte, par Asselin. — *Non imprimée* ;

17 floréal (6 mai) : LES HOCHETS, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

21 floréal (10 mai) : *Le Tableau parlant*, opéra-comique en 1 acte, par Anseaume, musique de Grétry (de la Comédie-Italienne) ;

21 floréal : *Le Babillard*, comédie en 1 acte, en vers, par De Boissy (du Théâtre-Français) ;

22 floréal (11 mai) : LES DIX LOUIS, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

6 prairial (25 mai) ; L'AMOUR ET LA VIEILLESSE, *ou Qui paie les violons ne danse pas toujours*, opéra-vaudeville en 2 actes, par Gassier Saint Amand. — *Non imprimée* ;

17 prairial (5 juin) : LES RIDICULES, comédie lyrique en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

25 prairial (13 juin) : JANOT PARVENU, comédie en 1 acte, par Mme Villeneuve.

Janot, devenu riche, épouse la paysanne Suzon. Voilà tout le sujet, auquel étaient joints quelques episodes de maîtres de langue ou de danses, des scènes entre Janot, son futur beau père et sa propre mère implorant des secours.

Quelques idées heureuses, au total, et un fond d'excellente morale : demi-succès. — *Non imprimé.*

28 prairial (16 juin) : *La Pauvre femme,* opéra-comique en 1 acte par Marsollier, musique de Dalayrac (de l'Opéra-Comique) ;

29 prairial (17 juin) : LE PARISIEN DÉPAYSÉ, comédie-proverbe en 1 acte, par ***.

Scènes à tiroirs, agrémentées de pensées justes et de mots spirituels qui furent applaudis. — *Non imprimée.*

9 messidor (27 juin) : LE CÉLADON MODERNE, *ou l'Amant volage,* comédie en 3 actes, en vers, par Menegault de Gentilly.

Floricourt, homme léger, ne peut voir une femme sans en devenir amoureux. Il se dit attaché pour jamais à Elmire, sœur de Dorval, son ami ; celui-ci l'introduit avec confiance chez Elisa, sa maîtresse, et Floricourt tombe aux pieds de cette belle. A peine a-t-il quitté sa nouvelle passion qu'il s'éprend de Toinette, suivante d'Elisa, et lui offre un château si elle veut l'écouter. La soubrette, qui d'ailleurs aime Pasquin, n'ose se fier aux promesses de Floricourt, bientôt épris d'un quatrième objet. Celles qu'il a tour à tour servies s'entendent pour le berner, et il reste célibataire.

Quelques jolis détails firent applaudir cette comédie que l'on n'édita pas.

17 messidor (5 juillet) : LE CONTRAT DE MARIAGE, comédie lyrique en 1 acte, par Piquet, musique de Francheville.

Julien, fils de Nicolas, doit épouser Suzette, fille de Mathurine. En dressant le contrat, l'article du douaire fait naître une difficulté entre les parents. Mathurine demande 6.000 fr. tandis que Nicolas ne consent qu'à donner 1.000 écus. Une rupture va s'ensuivre quand le seigneur de l'endroit arrange tout en dotant Suzette.

Médiocre ouvrage, froidement accueilli. — *Non imprimé.*

25 messidor (13 juillet) : *La Nuit champêtre*, comédie en 2 actes, par Mague de Saint-Aubin (du Théâtre Patriotique).

27 messidor (15 juillet) : VENGEANCE POUR VENGEANCE, pièce italienne en 2 actes, par Lazzari.

Voulant se venger d'Octave qui lui a préféré Eléonore, fille de Pantalon, la fée Diane enferme sa rivale dans une caverne que garde un géant. L'Amour vient au secours d'Octave en lui donnant des armes magiques avec lesquelles il tue le géant et délivre sa belle. Diane se venge une fois encore en privant Eléonore de l'usage de la parole et en rendant fou son amant. Celui-ci se tue, mais l'Amour le ressuscite et rend la voix à Eléonore qui devient son épouse.

Ingénieux canevas, qui plut grâce au rôle

d'Arlequin, très adroitement joué par l'auteur. — *Non imprimé.*

27 messidor : LA FÊTE AMÉRICAINE, divertissement en 1 acte, par ***.

Thème pour des danses de caractère, bien exécutées et fort applaudies. — *Non imprimé.*

28 messidor (16 juillet) : *Baïocco et Serpilla,* opéra-comique en 1 acte, par Dominique et Romagnesi, musique de Sodi (de la Comédie-Italienne).

3 thermidor (21 juillet) : LE PRÉVENU D'ÉMIGRATION, *ou les Trois clefs,* comédie en 1 acte, par Pélissier et Belfort.

Fierville a émigré pour échapper à la fureur des Jacobins. Ses terres ont été mises en vente et son fermier Mathurin les a achetées. La Terreur finie, Fierville rentre en France et se fait rayer des listes d'émigration. Mathurin le prie de venir le voir et d'assister aux noces de sa fille Lucette avec le paysan Lucas. Dès que Fierville paraît, son fermier le salue et lui offre, avec les clefs des armoires, l'acte de rétrocession de sa propriété. Touché, Fierville hésite à accepter ce présent généreux, mais on insiste tant qu'il cède : Lucette sera dotée par lui.

Version d'un fait qui avait eu la Normandie pour cadre, cette pièce, quoique dépourvue d'action, eut un réel succès ; elle permettait aux spectateurs de manifester leur mépris pour les terroristes ; ils le faisaient avec tant d'énergie que, sur la demande de

l'autorité, on opéra des changements qui rendirent l'ouvrage moins susceptible d'aigrir les esprits. — *Non imprimé.*

7 thermidor (25 juillet) : LE TEMPS PASSÉ, vaudeville en 1 acte, d'après Legrand, par Mague de Saint-Aubin. — *Non imprimé* :

17 fructidor (3 septembre): *Arlequin riche impromptu*, comédie en 1 acte, par Armand Charlemagne (des Jeunes-Artistes) ;

17 fructidor : *Noé, ou le Monde repeuplé*, vaudeville en un acte, par Martainville (des Jeunes-Artistes) ;

17 fructidor : ZÉPHIRE ET FLORE, ballet-pantomime en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

3e jour complre (19 septembre) : COLAS TRENTE FOIS COLAS, comédie en 3 actes, par Dusaulchoy. — *Non imprimée* ;

16 vendémiaire an VI (7 octobre) : ESTELLE ET NÉMORIN, comédie lyrique en 2 actes, par Piquet, musique de Francheville. — *Non imprimée.*

10 brumaire (31 octobre) : **LA MORT DE Mme ANGOT, *ou la Journée des claques*, ambigu tragique en 1 acte, par Gassier Saint-Amand.**

Mme Angot, ayant perdu sa fortune, veut reprendre, sur le carreau des Halles, la place qu'elle occupait jadis. Margoton, qui en est titulaire, convoque des compagnes et les décide à s'opposer, par une action énergique, au retour de Mme Angot. De son côté celle-ci groupe ses amies et accepte la lutte, au grand chagrin de sa nièce Bernard, qui aime Robin, fils de Margoton. Les deux partis bientôt sont en présence et vont combattre, quand Mme Angot offre un moyen

de conciliation que son ennemie, feint d'accepter. On doit s'entendre en buvant la goutte, mais Margoton attaque traîtreusement sa rivale. Dans la bagarre que cette action provoque, Mme Angot est grièvement blessée ; on l'apporte dans une hotte et elle meurt sous les yeux de sa nièce.

Pièce inspirée par le succès de *Madame Angot* au Théâtre d'Emulation ; elle était si plate, si triviale, qu'on la siffla vertement et qu'elle dut, par ordre, subir des modifications nombreuses. -- *Non imprimée.*

23 brumaire (13 novembre) : LE PIED DE NEZ, *ou la Nouvelle de la paix*, comédie en un acte, par Dusaulchoy.

André a demandé la main de Rose à Mme Riquet sa mère, mais celle-ci ne veut consentir au mariage qu'après la conclusion de la paix. Rose tremble pour son fiancé ; elle est entretenue dans ses inquiétudes par Bertholin, royaliste amoureux d'elle, et qui espère l'épouser en lui persuadant que l'armée française est prisonnière et qu'André n'existe plus. Mais le canon résonne, André vient lui-même confirmer l'heureuse nouvelle de la paix et s'unit à Rose, au grand chagrin de Bertholin, que l'on oblige à tambouriner la paix dans tout le village.

Demi-réussite. — *Non imprimée.*

10 frimaire (30 novembre) : LA BALEINE AVALÉE PAR ARLEQUIN, pantomime en 5 actes, précédée de *la Cinquantaine infernale*, prologue, par Lazzari, musique de Guébaur.

A l'occasion du cinquantenaire de son mariage avec Proserpine, Pluton, roi des enfers, fait défiler devant lui les ombres des grands hommes. Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Franklin et Carlin paraissent tour à tour. Voulant associer un vivant à ces morts, la furie Mégère amène dans un char le jeune Arlequin. Celui-ci conte l'histoire de ses amours avec Célestine, que Pantalon son père lui refuse parce qu'il a pour frère le gouverneur d'un pays tandis qu'Arlequin est un pauvre domestique. Emue par ce récit, Proserpine renvoie sur la terre Arlequin avec un bracelet-talisman qui lui permettra de reconquérir deux fois sa maîtresse, l'Amour seul le pouvant secourir en cas d'une troisième disgrâce.

Pour s'éloigner des lieux où n'est plus Arlequin, Célestine a fui la maison de son père. Des voleurs l'attaquent dans un bois quand des chasseurs, sous la conduite du gouverneur son oncle, paraissent et la sauvent. Mais les voleurs reviennent, et, pour leur échapper, la jeune fille s'enfuit jusqu'au bord de la mer où elle se précipite. Arlequin arrive juste pour la voir disparaître dans les flots. Fort de son talisman, il s'élance dans la mer et nage vers l'endroit où il croit trouver Célestine ; une baleine s'avance pour le saisir, mais, grâce au bracelet magique, c'est Arlequin qui avale la baleine. Malgré le ventre énorme qu'il gagne à ce repas, il retire des flots sa maîtresse et tous deux prennent gîte dans une hôtellerie proche. Là leur parvient une lettre annonçant qu'attendri par leur constance, Pantalon est prêt à les unir ; ils s'empressent de retourner chez lui, mais c'est un piège qu'on leur tendait, car les deux frères enferment Célestine et essaient de saisir Arlequin. Ce dernier fuit pour revenir bientôt, pénétrer chez Pantalon par la cheminée de la cuisine, et causer avec son amante ; on le saisit alors et il ne s'évade qu'en brûlant la maison. Il a pour la troisième fois perdu Célestine, et son talisman ne peut plus servir. La belle captive, se désespère et va boire du poison quand l'Amour paraît, l'endort et l'enlève dans un char. Sur la place publique où ils descendent, Arlequin qu'on a rattrapé va être brûlé vif, lorsque l'Amour se déclare son protecteur

et change le bûcher en un trône où il prend place avec les deux amants. Une fête alors est célébrée, dans laquelle figurent tous les Arlequins morts depuis cent ans, et que termine un feu d'artifice.

Cette histoire banale n'eut point l'heur de plaire ; on l'accueillit d'autant plus sévèrement que, depuis trois ans, elle était promise avec hyperbole au public : — « On aurait sans inconvénient pu la retarder de trente années encore », dit un almanach de l'époque.

15 nivôse (4 janvier 1798) : LE CRIME ET LA VERTU, drame en 3 actes, par Chateauvieux et Saint-Victor. — *Non imprimé* ;

2 pluviôse (21 janvier) : LE JOURNALISTE, *ou la Passion domine tout*, comédie épisodique en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

5 pluviôse (24 janvier) : LA DÉLICATESSE MAL ENTENDUE, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

7 pluviôse (26 janvier) : CÉLESTE, *ou la Forêt des Ardennes*, drame en 3 actes, par ***. — *Non imprimé* ;

9 pluviôse (28 janvier) : LE DIABLE, *ou Arlequin incendiaire*, pantomime en 3 actes, par ***. — *Non imprimée* ;

9 pluviôse : ARLEQUIN PROTÉGÉ PAR NOSTRADAMUS, pantomime en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

13 pluviôse (1er février) : ADÈLE, *ou la Chaumière*, opéra-vaudeville en 2 actes, par Bellement. — *Non imprimé*.

22 pluviôse (10 février) : LA MORT DU CAPITAINE LAPEY-

ROUSE, *ou la Cruauté anglaise*, fait historique en 3 actes, par Boyer.

Lapeyrouse, échoué dans une île sauvage, a pour compagnons un nègre et un Anglais auquel il a sauvé la vie. Parmi les passagers qui ont échappé au naufrage est une jeune créole, son amante, qui va devenir la proie des sauvages quand le navigateur paraît pour la sauver de leur fureur. Désirant pénétrer plus avant dans l'île, il confie la créole à l'Anglais qui, trahissant son bienfaiteur, enlève la jeune fille. Le nègre, témoin de tout, avertit son maître ; Lapeyrouse fond sur le ravisseur et lui arrache sa victime ; mais, tandis qu'il prodigue des soins à celle-ci, l'Anglais le frappe par derrière d'un poignard. Lapeyrouse expire ; le noir, qui a reçu dans le flanc une flèche empoisonnée, la retire alors de son corps et, quoique mourant, trouve moyen d'en frapper l'Anglais ; tous deux meurent et la pièce finit faute de personnages.

Tissu d'invraisemblances, qu'une belle mise en scène fit accueillir sans colère. — *Non imprimé.*

28 ventôse (18 mars) : RUSE CONTRE RUSE, *ou la Statue de Jupiter de Rome*, comédie italienne en 3 actes, par Lazzari. — *Non imprimée* ;

30 ventôse (20 mars) : L'ETOURDI, *ou la Première faction*, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

17 germinal (6 avril) : *Le Fou raisonnable*, comédie en 1 acte, par Patrat (des premières Variétés-Amusantes) ;

19 germinal (8 avril) : *Le Chanoine de Milan*, comédie en 1 acte, par Alexandre Duval (du Théâtre-Français) ;

20 germinal (9 avril) : LES QUIPROQUOS, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

25 germinal (14 avril) : *Les Amours de Montmartre*, comédie en 1 acte, en vers, par Fonpré de Fracansalle (des premières Variétés Amusantes).

24 floréal (13 mai) : IL CONVITATO DI PIETRA, pièce en 4 actes, par ***.

C'était, avec un titre italien, *le Nouveau festin de Pierre*, mentionné à la date du 28 prairial an IV. Imitation de la comédie de Molière, augmentée de scènes assez triviales ; pièce à spectacle avec changements fréquents de décors. On y voyageait de Naples à Marseille, de Marseille en Castille pour voir Don Juan séduire une beauté de la première ville, enlever une autre dans la seconde, et vouloir tromper une troisième en Castille où il tuait le commandeur venu au secours de sa fille. Au quatrieme acte Don Juan, portant la peine de ses crimes, était en enfer, où des diables le tourmentaient jusqu'à ce qu'une pluie de feu l'anéantît. Ce méli-mélo dramatique amusa beaucoup et fit de bonnes recettes. — *Non imprimé*.

2 prairial (21 mai) : L'HÉRITAGE *ou les Trois cousins*, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***.

Dorval, tuteur de Sophie, irrité de la mauvaise conduite de Folleville son neveu, veut le déshériter et donner tous ses biens à deux autres neveux qu'il a en Normandie. Frontin, valet de Folleville, entreprend de le réconcilier avec son oncle.

Il fait passer Dorval pour mort et mande les deux Normands. L'oncle, dans le but de les éprouver, consent à jouer le rôle du notaire chargé de lire le testament. Les deux neveux, à chaque article, s'emportent ou applaudissent selon qu'il les favorise plus ou moins ; à la fin, se jugeant lésés, ils accablent d'imprécations le mort supposé. Dorval, désillusionné, chasse les drôles ahuris, et pardonne à Folleville, qui épousera Sophie.

Sujet amusant et bien traité : succès. — *Non imprimé.*

L'affiche des Variétés Amusantes annonçait, pour le 12 prairial (31 mai), *Le Déjeuner anglais, ou le Bombardement d'Ostende*, comédie en 1 acte mêlée de vaudevilles, à grand spectacle, avec combats et évolutions ; mais la veille même, 11 prairial, un désastre imprévu ruina l'entreprise. On avait ce soir-là donné *Il convitato di pietra*, pièce terminée par une pluie de feu. Lazzari, ayant fait les visites commandées par la prudence, allait se mettre au lit quand il aperçut une épaisse fumée que suivirent aussitôt des flammes. Les garçons du théâtre n'étaient plus là et, comme il arrive souvent, l'eau manquait dans les réservoirs ; le feu fit donc de grands ravages avant qu'on pût tenter de le combattre. Voici, dans son texte naïf, l'instructive version que lança, le lendemain, l'Imprimerie des Nouveautés, sise n° 10, rue Percée.

Détail de l'horrible incendie arrivé hier au Théâtre de Lazary sur les dix heures du soir, dont la salle a été brûlée de fond en comble.

Générosité de plusieurs citoyens et des pompiers qui ont montré le plus grand courage. Nombre et noms des citoyens blessés et tués.

Hier, sur les onze heures du soir, à la suite de la représentation de la pièce d'*Il convitato di pietra* au théâtre des Variétés Amusantes, boulevard du Temple, le feu s'est manifesté d'une manière effrayante. Sitôt on court aux pompes du boulevard qui ne donnent point d'eau. On raccommode en ce moment les grandes conduites ; on court aux fontaines ; tous les passants s'y sont portés de bonne volonté et ont donné tous les secours qui étaient à leur pouvoir. Le citoyen Dormand, en voulant sauver une glace, a tombé dans le feu ; on est parvenu à le sauver mais il a la tête toute fracassée : heureusement que tout le monde était sorti. La visite était faite, les pompiers avaient tout examiné et s'étaient retirés quand tout-à-coup on a couru après eux. On ne sait où il peut être. Deux pompiers ont seuls éteint le feu de toute la façade. Les habitants des sections voisines et particulièrement ceux de Popincourt ont fait merveilles. Nul autre bâtiment n'a été endommagé, ce théâtre étant bâti de gros murs. La surveillance du bureau central et du ministre de la police a été très active.

On y a vu plusieurs juges de paix et commissaires de police. Nonobstant cette surveillance, plusieurs vols ont été commis dans plusieurs maisons voisines.

Chez le citoyen Carme, limonadier, des scélérats se sont introduits sous le titre d'hommes de loi, et ont volé des couverts d'argent et autres effets.

Chez le citoyen Milot, limonadier, a été posée une barrique de beurre qui avait été volée ; le voleur a été arrêté.

Les pompiers de la rue de Charonne ont déclaré qu'un de leurs camarades a été blessé pour avoir trop écouté son courage.

Paque a été blessé.

Un chasseur est tombé dans le feu, il est impossible de le retirer.

Le citoyen Godard, pompier, père de famille, a été dangereusement blessé.

Le citoyen Charmet, pompier de Trenelle, a eu la cuisse cassée.

On nous apprend en ce moment que le gros mur du derrière du théâtre vient de tomber avec fracas.

Seule la façade des Variétés Amusantes avait été respectée par le feu qui, pendant trois jours encore, nécessita la présence des pompiers. Une enquête fut ouverte pour tâcher de connaître la cause du sinistre que, sur des rapports d'employés, on attribua d'abord à la malveillance, tandis que d'autres voix ne craignaient pas d'accuser Lazzari d'avoir brûlé lui-même son théâtre pour en finir avec les difficultés de l'entreprise. Cette grave imputation trouva peu d'échos, car Lazzari était estimé. L'opinion la plus répandue fut que la pluie de feu terminant *le Festin de Pierre* avait pu causer la conflagration. Maint témoignage de sympathie consola l'Italien éprouvé, sans toutefois lui fournir le moyen de réparer sa perte. La note suivante, publiée le 12 messidor (30 juin) par le *Courrier des Spectacles* donne effectivement le total très maigre des secours réels que divers confrères lui avaient accordés.

Pénétré de la plus vive reconnaissance envers les artistes qui ont compati à son infortune, le citoyen Lazzari se fait un devoir d'instruire le public des résultats de leur bienfaisance.

Il a reçu du Théâtre des Variétés, ci-devant Montansier, 611 livres ; du Théâtre du Marais 77 livres 6 sous ; du Théâtre Sans Prétention 55 livres 15 sous, et du Théâtre de l'Ambigu-Comique 332 livres 18 sous, lesquelles quatre sommes forment le total de 1.076 livres 18 sous, dont il a, suivant l'intention des bienfaiteurs, donné la moitié aux artistes de son théâtre ; il n'en est donc resté pour lui

que	538 livres		9 sous
auxquels il faut ajouter ce qu'il a reçu pour lui seul, savoir :			
Du Théâtre des Délassements . .	101	»	
Du Théâtre d'Emulation	491	»	4 »
Ce qui fait en tout pour le citoyen Lazzari personnellement	1.130 livres		13 sous

Ces 1.130 livres 13 sous sont infiniment éloignés de suffire au rétablissement du citoyen Lazzari, mais cette somme lui est infiniment précieuse, puisqu'il voit en elle le gage d'une bienveillance qui l'honore et dont son cœur conservera un éternel souvenir.

La réédification du théâtre détruit lui étant impossible, Lazzari tenta, au moyen de la requête suivante, d'obtenir en location la salle abandonnée par l'Académie de Musique en 1794 et qui, depuis cette époque, était inutilisée.

Au Directoire Exécutif

Citoyens Directeurs,

Expose le Citoyen Lazzari, Directeur du Théâtre des Variétés situé sur le boulevard du Temple,

Qu'un incendie a dévoré dans un quart d'heure le fruit de sept ans de travaux, a réduit sa famille à la mendicité et condamné à la plus affreuse misère lui et ses coopérateurs,

Que lors même qu'il ne serait qu'un simple citoyen, il

recourrait avec confiance aux organes de la bienfaisance nationale, mais que cette confiance redouble en pensant que comme président d'une école de mœurs il a des droits à la protection spéciale du Gouvernement.

Jaloux de coopérer à l'instruction publique et à la régénération de l'esprit public, il désire pouvoir suivre la carrière qu'il a parcourue avec l'estime de ses concitoyens, mais il lui est impossible de la reprendre s'il n'y est poussé par une main puissante.

Les secours que lui a fournis la bienveillance des autres théâtres sont presque nuls ; le public ne seconde pas assez leur bonne volonté, et ils suffisent à peine pour satisfaire aux plus stricts besoins de la nature.

L'exposant est donc hors de toute espérance s'il ne peut par son travail réparer les pertes qu'il vient d'éprouver, et pour cela il a besoin d'une salle dont il puisse disposer tout de suite.

Il sait que le bâtiment qui avait été élevé sur les boulevards pour l'Opéra n'est occupé par aucune troupe. Il n'aperçoit aucun inconvénient à lui en accorder l'usage en lui donnant la préférence sur les locataires qui pourraient s'y trouver actuellement.

Il s'imagine que, comme dans son origine cette salle a été consacrée à l'instruction publique, toute location qui aurait pu en être faite n'est que provisoire, et que l'emploi qu'il veut en faire, restant dans le but de son intention, doit lui valoir la préférence aux mêmes conditions.

Enfin il conclut, Citoyens Directeurs, à ce que vous veuilliez lui accorder la salle de l'Opéra si elle est vide, ou le substituer à ceux qui l'occupent, si elle est louée.

LAZZARI.
rue Charlot, n° 27.

A sa pressante demande, cette réponse fut faite :

Paris, 16 messidor an VI.

Citoyen,

Le Directoire Exécutif m'a transmis la pétition que vous lui avez présentée pour obtenir l'ancienne salle de l'Opéra, située Porte Martin. J'aurais voulu pouvoir vous dédommager par cette concession des pertes que vous avez éprouvées, mais depuis longtemps j'ai mis la salle que vous desirez à la disposition du Ministre des Finances. Je dois au reste vous prévenir que l'intention du Gouvernement est que l'on ne se serve plus de cet édifice qui s'écroule.

Salut et fraternité.

Le Ministre de l'Intérieur,
BENEZECH.

Quelques jours plus tard, Ange Lazzari, désespéré, se brûla la cervelle ; il laissait dans une misère complète l'alsacienne Marie-Magdeleine Fichbach qu'il avait prise pour femme trois semaines avant sa catastrophe.

La façade des secondes Variétés Amusantes était — nous l'avons dit — restée debout. Elle servit, à plusieurs reprises, d'enseigne à des paradistes ou faiseurs de tours ; mais, malgré ses instances, le propriétaire du terrain ne put obtenir des gouvernements successifs l'autorisation d'édifier une nouvelle salle. Fatigué de toujours attendre, il livra, en 1836, l'intéressante ruine aux démolisseurs.

DÉNOMBREMENT DES PIÈCES
CITÉES DANS CETTE SECONDE PARTIE

Variétés Comiques et Lyriques et Variétés : 29 nouveautés non imprimées ;

Théâtre du citoyen Lazzari et Théâtre Français et Italien : 15 nouveautés non imprimées ;

2e *Théâtre des Variétés-Amusantes* : 221 pièces (144 nouveautés, dont 13 imprimées, et 77 reprises).

Troisième Théâtre

DES

VARIÉTÉS AMUSANTES

1803-1804

En 1785, Philippe-Alexandre-Louis-Pierre Plancher, dit Aristide Valcour, comédien-auteur, fit bâtir sur le boulevard du Temple, à côté de l'hôtel Foulon, un théâtre qu'il baptisa du nom de *Délassements-Comiques*. Ce théâtre était passé sous la direction d'Antoine Colon lorsque, le 30 décembre 1787, vers minuit, un incendie le dévora. On le reconstruisit au même endroit l'année suivante, et il garda son titre jusqu'en 1801, où il devint *Théâtre Lyri-Comique*. Cette entreprise avait sombré et la salle était close depuis dix-huit mois quand, au printemps de 1803, un sieur Bellavoine en prit possession pour en faire les troisièmes *Variétés Amusantes*.

Son exploitation devait durer un an sans plaire au public et sans intéresser la presse. Il donna quelques nouveautés noyées dans un flot de reprises: l'infimité des unes et la banalité des autres ne méri-

tent pas plus qu'une nomenclature : la voici, très précise.

1er prairial an XI (21 mai 1803) : RELACHE, prologue en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

1er prairial : *L'Ecouteur aux portes*, comédie en 1 acte, par Mme de Beaunoir (des premières Variétés-Amusantes) ;

1er prairial : *Drelindindin*, parade-vaudeville en 1 acte, par Henrion et Servière (de la Cité-Variétés) ;

2 prairial (22 mai) : *Les Amants Prothées*, vaudeville en 1 acte, par Patrat (des Variétés-Montansier) ;

3 prairial (23 mai) : *L'Intendant comédien malgré lui*, comédie en 1 acte, par Dorvigny (des premières Variétés-Amusantes) ;

3 prairial : *La Nuit champêtre*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Mague de Saint-Aubin (du Théâtre Patriotique) ;

4 prairial (24 mai) : *Jérôme le porteur de chaise*, comédie-parade en 1 acte, par Monvel, musique de Dezède (de la Comédie-Italienne) ;

6 prairial (26 mai) : *Les Deux Sœurs*, comédie en 1 acte, par Mlle de Saint-Léger (des premières Variétés Amusantes) ;

10 prairial (30 mai) : *Le Mariage de Jocrisse*, comédie en 1 acte et 1 prologue, par Guillemain (de la Cité) ;

10 prairial : *L'Enrôlement supposé*, comédie en 1 acte, par Guillemain (des premières Variétés Amusantes) ;

12 prairial (1er juin) : UN TOUR DE GASCON, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

13 prairial (2 juin) : LA CRÉDULITÉ VILLAGEOISE, comédie-vaudevillle en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

15 prairial (4 juin) : QUI PAIERA MES DETTES ? *ou les Creanciers*, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprime ;*

17 prairial (6 juin) : *Les Déguisements amoureux*, opéra-bouffon en 2 actes, par Mayeur de Saint-Paul, musique de Champein (des Beaujolais) ;

22 prairial (11 juin) : LA MÈRE CAMUS, comédie-folie mêlée de vaudevilles, en 1 acte, par B. de Rougemont ;

24 prairial (13 juin) : *Le Chaudronnier de Saint-Flour*, vaudeville en 1 acte, par Armand Gouffé et Henriquez (du Théâtre d'Emulation) ;

30 prairial (19 juin) : ARLEQUIN ET SCAPIN RIVAUX, pantomime en 3 actes, par ***. — *Non imprimé* ;

1er messidor (20 juin) : LE LOUP DANS LA BERGERIE, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

7 messidor (26 juin) : *Le Sourd*, comédie en 3 actes, par Desforges (du Théâtre Montansier) ;

16 vendémiaire an XII (9 octobre) : *La Mère coupable*, drame en 5 actes, par Beaumarchais (du Théâtre du Marais) ;

17 vendémiaire (10 octobre) : *Othello*, tragédie en 5 actes, par Ducis (du Théâtre Français) ;

17 vendémiaire : *L'Abbé chansonnier*, vaudeville en 1 acte, par *** (du Théâtre du Marais) ;

23 vendémiaire (16 octobre) : *La Femme jalouse*, comédie en 5 actes, en vers, par Desforges (de la Comédie-Italienne) ;

23 vendémiaire : *Claudine de Florian*, comédie en 3 actes, par Pigault-Lebrun (des Variétés-Montansier) ;

30 vendémiaire (23 octobre) : *Geneviève de Brabant*, tragédie en 3 actes, par Cicile (de l'Odéon) ;

30 vendémiaire : *L'Habitant de la Guadeloupe*,

comédie en 3 actes, par Mercier (de la Comédie-Italienne) ;

1er brumaire (24 octobre) : *Eugénie*, drame en 5 actes, par Beaumarchais (du Théâtre-Français) ;

1er brumaire : UNE RUSE EN VAUT UNE AUTRE, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

6 brumaire (29 octobre) : *Gabrielle de Vergy*, tragédie en 5 actes, par De Belloy (du Théâtre-Français) ;

6 brumaire : *La Feinte par amour*, comédie en 3 actes, par Dorat (du Théâtre-Français) ;

7 brumaire (30 octobre) : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, comédie en 3 actes, par Marivaux (de la Comédie-Italienne) ;

8 brumaire (31 octobre) : *Les Egarements de l'amour*, comédie en 3 actes, par Perrault (de la Cité) ;

14 brumaire (6 novembre) : *Abufar*, tragédie en 4 actes, par Ducis (du Théâtre-Français) ;

17 brumaire (9 novembre) : *Tartuffe*, comédie en 5 actes, par Molière (du Théâtre-Français) ;

17 brumaire : LE DÉSIR DE PLAIRE, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée* ;

18 brumaire (10 novembre) : *Adélaïde Duguesclin*, tragédie en 5 actes, par Voltaire (du Théâtre-Français) ;

21 brumaire (13 novembre) : *Les Trois sultanes*, comédie en 3 actes, en vers, par Favart (de la Comédie-Italienne) ;

21 brumaire : *Le Mariage du capucin*, comédie en 3 actes, par Pelletier-Volmeranges (du Théâtre Louvois) ;

22 brumaire (14 novembre) : *Fénelon*, tragédie en 5 actes, par J.-M. Chénier (du Théâtre-Français) ;

22 brumaire : *Le Médecin malgré lui*, comédie en 3 actes, par Molière (du Théâtre-Français) ;

24 brumaire (16 novembre) : *Le Commissionnaire et*

le Jockey, comédie en 2 actes, par De Beaunoir (du Théâtre du Marais) ;

25 brumaire (17 novembre) : *L'Honnête criminel*, drame en 5 actes, en vers, par Fenouillot de Falbaire (du Théâtre-Français) ;

25 brumaire : *Crispin rival de son maître*, comédie en 1 acte, par Lesage (du Théâtre Français) ;

2 frimaire (24 novembre) : ALPHONSE ET ZELMIRE, mélodrame en 3 actes, par ***. — *Non imprimé* ;

2 frimaire : *L'Amant auteur et valet*, comédie en 1 acte, par Cérou (de la Comédie-Italienne) ;

6 frimaire (28 novembre) : *La Belle fermière*, comédie en 3 actes, par Julie Candeille (du Théâtre-Français) ;

9 frimaire (1er décembre) : *Crispin médecin*, comédie en 3 actes, par Hauteroche (du Théâtre-Français) ;

12 frimaire (4 décembre) : *Mérope*, tragédie en 5 actes, par Voltaire (du Théâtre-Français) ;

13 frimaire (5 décembre) : *La Petite revue, ou Quel mari prendra-t-elle ?* comédie vaudeville en 1 acte, par Dumersan et Simonnin (du Théâtre Molière) ;

13 frimaire : *Le Triomphe de l'humanité*, pantomime en 2 actes, par Gougibus (de la Cité) ;

20 frimaire (12 novembre) : LISETTE TOUTE SEULE, *ou Ils se trompent tous deux*, vaudeville en 1 acte, par S*** (Simonnin) et B*** (Brazier) ;

26 frimaire (18 novembre) : *Charles et Caroline*, comédie en 5 actes, par Pigault-Lebrun (du Palais-Royal) ;

3 nivôse (25 décembre) : *Roméo et Juliette*, tragédie en 5 actes, par Ducis (du Théâtre-Français) ;

6 nivôse (28 décembre) : *Les Plaisirs de l'hospitalite*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Piis (du Vaudeville) ;

11 nivôse (2 janvier 1804) : LES DEUX ANGOT, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

13 nivôse (4 janvier) : LES PLAIDOYERS DES HALLES, comédie en 1 acte, par Boirie et Clément. — *Non imprimée* ;

18 nivôse (9 janvier) : *Le Barbier de Séville*, comédie en 4 actes, par Beaumarchais (du Théâtre-Français) ;

18 nivôse : L'IVROGNE TOUT SEUL, *ou J'ai ma cachette*, vaudeville en 1 acte, par Brazier et Joly ;

20 nivôse (11 janvier) : GEORGINET, *ou le Tyran d'eau douce*, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

24 nivôse (15 janvier) : *Démocrite amoureux*, comédie en 5 actes, par Regnard (du Théâtre-Français) ;

1er pluviôse (22 janvier) : *Monsieur Botte*, comédie en 3 actes, par Sewrin et E. de Clonard (de l'Ambigu) ;

15 pluviôse (5 février) : *La Mort d'Abel*, tragédie en 3 actes, par Legouvé (du Théâtre-Français) ;

16 pluviôse (6 février) : *Une Journée de Frédéric II*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Varez et Bernard (de la Cité) ;

25 pluviôse (15 février) : *Défiance et Malice*, comédie en 1 acte, en vers, par Dieulafoy (du Théâtre-Français) ;

30 pluviôse (20 février) : *Nanine*, comédie en 3 actes, en vers, par Voltaire (du Théâtre-Français) ;

3 ventôse (23 février) : LES FRANÇAIS A MARGATE, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé* ;

6 ventôse (26 février) : *Iphigénie en Tauride*, tragédie en 5 actes, par Guimond de Latouche (du Théâtre-Français) ;

21 ventôse (12 mars) : *Misanthropie et Repentir*, drame en 5 actes, par Mme Molé (de l'Odéon) ;

4 germinal (25 mars) : *La Réconciliation*, comédie-vaudeville en 1 acte, par *** (de la Cité) ;

12 germinal (2 avril) : *Barberousse*, mélodrame en 3 actes, par Alex. Guesdon (de la Cité) ;

12 germinal : *Les Deux Frères*, comédie en 4 actes, par Weiss. Jauffret et Patrat (du Théâtre-Français) ;

18 germinal (8 avril) : *Le Lovelace français*, comédie en 5 actes, par Alexandre Duval et Monvel (du Théâtre-Français) ;

18 germinal : *Frontin dans la malle*, vaudeville en 1 acte, par E. de Clonard (de la Cité) ;

25 germinal (15 avril) : LA FILLE SUICIDE, drame en 3 actes, par ***. — *Non imprimé* ;

25 germinal : *Pourquoi pas ? ou le Roturier gentilhomme*, comédie en 1 acte, par Plancher-Valcour (de la Gaîté).

Total du répertoire : 75 pièces (16 nouveautés, dont 3 imprimées, et 59 reprises).

Les troisièmes Variétés-Amusantes fermèrent le 26 germinal an XII (16 avril 1804). Le 27 prairial (16 juin), Lebel, ancien régisseur de l'Ambigu, rouvrit la salle sous son appellation première de *Délassements-Comiques* ; elle la troqua, le 19 octobre 1805, pour celle de *Théâtre des Nouveaux-Troubadours*, qu'elle portait encore lorsque le décret d'août 1807, qui réduisit à huit le nombre des scènes parisiennes, la condamna à disparaître.

Un quatrième théâtre des Variétés-Amusantes exista en 1815 sur le boulevard du Temple, à côté de l'estaminet de *l'Epi-Scié*. C'était une entreprise

infime dont l'histoire n'eût été possible qu'avec l'aide des archives de la Préfecture de police, dont elle dépendait, archives malheureusement brûlées en mai 1871. Elle mérite pourtant d'être mentionnée, car c'est sur ses planches raboteuses que le grand comédien Frédérick-Lemaître fit ses premiers pas. Il avait quinze ans, cherchait un tremplin quelconque, et fut heureux d'être engagé pour rien. D'après un autographe en notre possession, il débuta là par un rôle de lion dans *Pyrame et Thisbé*, pantomime dialoguée à trois personnages, et parut ensuite dans *Le Prince ramoneur*, *Les Chevaliers de la mort* et *La Clarinette enchantée*. C'est tout ce qu'on connaît du répertoire de ce théâtre qui mourut, comme il était né, sans le moindre bruit.

TABLE DES CHAPITRES

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

